

RUDOLF STEINER

PHILOSOPHIE  
COSMOLOGIE  
ET RELIGION  
dans  
l'anthroposophie

*TRIADES*

RUDOLF STEINER

PHILOSOPHIE  
COSMOLOGIE  
ET RELIGION

DANS L'ANTHROPOLOGIE  
Cours français

*Dix conférences faites à Dornach  
du 6 au 15 septembre 1922  
à des membres de la Société anthroposophique*

Traduit de l'allemand par Henriette Bideau

2<sup>e</sup> édition

1984  
CENTRE TRIADES  
PARIS

Titre original :

**DIE PHILOSOPHIE, KOSMOLOGIE UND RELIGION  
IN DER ANTHROPOSOPHIE**

Volume 215 de l'édition intégrale en langue allemande de l'œuvre de Rudolf Steiner (2<sup>e</sup> édition, 1980, Rudolf Steiner Verlag, Dornach/Suisse), publié d'après des sténogrammes non revus par le conférencier.

Première édition française, sous le titre *Philosophie, cosmologie, religion* (conforme au titre de la première édition originale), comme n° 20 dans la série des suppléments à la Revue Triades, Paris, 1964. C'est cette traduction que reproduit la présente édition.

Tous droits réservés  
par les Éditions du Centre Triades  
4, rue de la Grande-Chaumière  
75006 PARIS

ISBN 2-85248-093-X

## AVIS AU LECTEUR

La base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique est constituée par les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925). Parallèlement, il a fait de 1900 à 1924 de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même voulait à l'origine que ces conférences, qui n'étaient jamais lues, ne soient pas rédigées, étant conçues « comme des communications orales, non destinées à l'impression ». Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, et non exemptes de fautes, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en régler la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner - von Sivers, à qui incombait de choisir les sténographes, de gérer les sténogrammes et de revoir les textes. Faute du temps nécessaire, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il est donc nécessaire de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet (voir page 6).

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang*\* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées (chapitre XXXV). Ce qu'il y dit est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs, déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948) et conformément à ses directives, on entreprit la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

---

\* Parue en traduction française sous le titre *Autobiographie* aux Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, 1979.



A propos des textes de ses conférences aux membres de la Société anthroposophique, Rudolf Steiner s'exprime comme suit dans les chapitres XXXV et XXXVI de son autobiographie *Mein Lebensgang* (mars 1925) :

*Le contenu de ces publications était destiné à être communiqué oralement, non à être imprimé. (...)*

*Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'anthroposophie en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule (...) déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.*

*On ne reconnaît la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée qu'à celui qui remplit les conditions requises pour ce faire. Pour la plupart de ces publications figurent au moins parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de « l'histoire selon l'anthroposophie », telle qu'elle découle des enseignements puisés au monde de l'esprit.*

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de l'Éditeur</i> .....	11
 <b>I. Les trois démarches de l'anthroposophie</b> .....	 17
<p>Recherche anthroposophique, occultisme et mysticisme. — L'« Œil spirituel ». — Méthode rigoureuse et contrôle permanent. — La <i>philosophie</i>, source de toute connaissance dans le passé, grâce à la conscience du corps éthérique. — Pensée substantielle et pensée abstraite. — La <i>cosmologie</i> englobait autrefois la vie du Cosmos et l'être humain. — Pensée, sentiment, volonté dans la conscience habituelle : le reflet de l'astralité. — La <i>religion</i> reposait autrefois sur l'expérience du monde divin par le Moi ou Homme-Esprit.</p>	
 <b>II. Exercices intérieurs pour la pensée, le sentiment et la volonté</b> .....	 31
<p>La philosophie du passé reposait sur un état de semi-lucidité dans lequel l'homme percevait des <i>images</i>. — La pensée entraînée peut se dégager du corps physique. — La connaissance imaginative rend sa substance à la philosophie. — La connaissance inspirée permet d'édifier une cosmologie qui englobe l'homme. — Exercices concernant la volonté et connaissance intuitive : elle fonde une vie religieuse véritable. — La pensée abstraite est factice, mais peut refléter objectivement la nature et garantit à l'homme la liberté.</p>	
 <b>III. Méthodes de connaissance imaginative, inspirée, intuitive</b> ..	 43
<p>Méditation et conscience. — Affermissement du caractère et des qualités morales. — Influence dangereuse de forces subconscientes. — Le tout petit enfant est inconsciemment philosophe. — Passage à la connaissance inspirée par l'élimination des « images ». — Apparition des réalités cosmiques qui ont leur reflet physique dans le soleil, la lune et les planètes. — Le yoga, son rôle, son danger à notre époque. — Connaissance intuitive et cosmologie.</p>	

IV. <i>Exercices de connaissance et de volonté</i> .....	55
<p>Connaissance du Cosmos planétaire par l'inspiration. — L'entité humaine éternelle. — Comme le cadavre est produit par l'éthérique, nos pensées sont des cadavres produits par nos forces vivantes. — Par déduction, la philosophie peut parvenir à cette conception. — Dépouillés des facultés de connaissance inspirée, les humains ont conçu une cosmologie « rationnelle ». — Son échec devant les sciences de la nature. — La théologie « rationnelle » et son impuissance. — L'« expérience directe » et incommunicable du divin est une illusion.</p>	
V. <i>Expériences de l'âme dans le sommeil</i> .....	69
<p>L'idée de l'« inconscient ». — Expériences inconscientes de l'âme pendant le sommeil. — Première phase : sentiment indéterminé d'expansion, nostalgie de Dieu, incertitude des rêves. — Deuxième phase : sentiment de multiplicité et d'angoisse ; aide du Christ pour surmonter celle-ci. — Le mouvement des planètes. — Rencontre avec les êtres auxquels la destinée nous a reliés. — Influence des expériences du sommeil sur l'humeur et le tonus. — Troisième phase : expérience des constellations fixes. — Conscience d'être éternel. — Le premier stade du sommeil correspond à un contenu philosophique réel, le second à une cosmologie substantielle, le troisième à une union avec le divin. — Retour à la conscience de veille par le chemin inverse.</p>	
VI. <i>Passage de l'existence spirituelle à la vie physique</i> .....	79
<p>Désir de l'âme et de l'esprit de s'unir au corps. — Influence des forces lunaires. — Après la mort, l'âme connaît le Cosmos spirituel ; sa collaboration à l'édification du germe spirituel de son futur organisme. — Le Cosmos spirituel s'estompe progressivement. — Sentiment de frustration et désirs de l'âme. — Intervention des forces de la lune. — L'âme puise dans l'éthérique du Cosmos pour construire son corps éthérique. — C'est une activité étrangère à la terre dont elle garde un souvenir inconscient ; la pensée imaginative peut le retrouver, et édifier ainsi une philosophie réelle.</p>	
VII. <i>Christ et son lien avec l'humanité</i> .....	91
<p>États de conscience différents à travers l'évolution. — Obscurcissement de la conscience imagée au moment du Mystère du Golgotha. — Nécessité de cette perte pour fonder la conscience du Moi. — Incompréhension du rôle du Christ, étude limitée au personnage historique de Jésus. — Mission du Christ sur terre. — Connaissance initiatique de ces faits jusqu'aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles après Jésus-Christ. Transmission exclusive de dogmes par la suite. — Conscience du Moi et énigme de la mort. — L'ouverture du cœur à la réalité du Mystère du Golgotha donne à l'âme la force qui lui permet de franchir les divers stades de la vie après la mort. — La connaissance supérieure et la Trinité.</p>	
VIII. <i>L'événement de la mort dans son rapport avec le Christ</i> ...	103
<p>Conscience imaginative et perte de la pensée. — Apparition du cours entier de la vie. — Le temps devient l'espace. — Les perceptions imaginées ne peuvent être remémorées. — Connaissance imaginative et « visions »,</p>	

essentiellement distinctes l'une des autres. — L'homme imagine toujours, mais inconsciemment. — Élimination du tableau de l'existence et perception des réalités cosmiques engendrant l'éthérique. — Connaissance de l'astral. — Perception du processus de l'incarnation. — Dans la pensée, l'homme veille. — Dans la volonté, il dort. — L'être spirituel éternel disparaît entièrement dans l'organisme de la tête. — La volonté est en gestation pendant la vie terrestre. — Comment ne pas perdre la conscience du Moi au moment de la mort ? — Saint Augustin, Descartes et le « doute ». — Bergson et la « durée ».

## IX. *Le destin de la conscience du Moi. Son lien avec le problème du Christ* ..... 117

Sous l'influence des trois organismes supérieurs, le corps physique « réfléchit » les pensées. — Activités de construction et de déconstruction dans l'organisme. — L'astral détruit la tête et provoque le besoin de sommeil. — Régénération par l'éthérique. — La pensée n'est possible que grâce aux forces de désassimilation actives dans la tête. — La vitalité assourdit ou éteint la conscience. — Rapports différents de l'astralité et du Moi avec la tête, avec le système rythmique, avec le métabolisme et les membres. — Dans le second, l'astralité évalue constamment la valeur morale de nos actes. — Après la mort, cet ensemble de jugements moraux est inséré dans l'âme, qui l'introduit dans le Cosmos ; ce dernier est en soi amoral, non immoral, comme la nature autour de nous. — La mission « moralisante » de l'homme dans le Cosmos, sa responsabilité dont il prend conscience dans le « Monde des âmes ». — Le passage au troisième stade de la vie après la mort, dans le « Pays des esprits », n'est possible que grâce au Christ.

## X. *L'expérience de la volonté dans l'âme* ..... 129

L'âme pensante, l'âme sentante, l'âme voulante et leurs rapports avec l'organisme. — La pensée muée en intention s'empare de notre organisme inférieur, de nos membres. — Mort et vie constamment présentes en nous. — Rôle de l'ascétisme dans le passé : il porterait aujourd'hui atteinte au corps physique, donc à la conscience du Moi. — Connaissance de l'homme et pédagogie. — Les forces de déconstruction et de construction, leurs déviations et les maladies. — Édification d'un corps physique sain grâce à la force du Christ. — Dans la sphère de la lune, l'homme retrouve l'ensemble des jugements émis sur ses actes, et prépare sa destinée future.

## Préface de l'Editeur

Le Cycle de conférences qu'on va lire porte aussi parfois le nom de « Cours français » qui figure d'ailleurs sur la couverture du texte original. On peut s'en étonner, son objet très général dépassant de beaucoup ce qui peut s'adresser à une nation seulement. La chose tient aux circonstances qui ont vu naître ce Cours et dont nous allons expliquer l'origine.

Nous sommes en 1922. La première guerre mondiale a pris fin. Les amis et élèves de Rudolf Steiner renouent les contacts qui leur ont profondément manqué pendant ces sombres années où les frontières étaient fermées. A mesure que l'accès en devient possible, ils reprennent le chemin de Dornach. La construction du Goethéanum, entreprise en 1913 par les membres de la Société anthroposophique venus de tous pays, n'a été poursuivie qu'à grand'peine par ceux des pays « neutres » qui ont pu rester sur sol helvétique. Dès l'année 1920, et malgré les séquelles de la guerre en divers pays, il s'y est tenu le premier Cours universitaire. Les paroles inaugurales qui ont retenti dans ce monument ont été pour le consacrer, par la voix de Rudolf Steiner, à sa tâche d'Université libre : refaire l'union entre la Science, l'Art et la Religion. L'année suivante, à Pâques 1921, a eu lieu le second Cours universitaire ouvert aux étudiants de toutes Facultés. Cette fois, des liens ont été rétablis entre les sciences de la nature et les arts, particulièrement l'art de la parole.

Au cours de l'été 1921, un groupe d'artistes de langue anglaise se réunit à Dornach pour un « Summer Course » qui comporte de nombreuses applications pratiques. Quant aux conférences données par Rudolf Steiner en allemand, elles sont traduites séance tenante. Les représentations d'Eurythmie comportent des œuvres d'auteurs anglais.

Ces rencontres à Dornach d'êtres de toutes professions, venant de pays et de milieux divers, se révèlent si fécondes qu'on envisage de les étendre à différentes langues et l'idée d'une « Semaine Française » germe.

Mais, pour ceux qui ont vécu la guerre en France, la langue n'est pas le seul obstacle à surmonter pour reprendre le chemin de Dornach. La guerre

a opéré une brisure dans des rapports aussi exemplaires que ceux qui ont uni Rudolf Steiner et Edouard Schuré. Or, l'auteur des « Grands Initiés », s'il n'était pas le représentant de l'Anthroposophie en France, en était pourtant la personnalité la plus en vue. Certaines de ses œuvres écrites pour le théâtre avaient été portées à la scène par Marie Steiner de Sivers qui en avait fait la traduction en allemand. Les liens de l'amitié avaient été resserrés par des séjours de Rudolf Steiner et de Marie de Sivers dans la maison de Schuré en Alsace. Ce n'était que l'aspect aimable d'une union profonde entre les esprits. Du premier jour où ils s'étaient rencontrés à Paris en 1906, Schuré avait déclaré reconnaître en Rudolf Steiner l'authentique dépositaire de la Sagesse éternelle à notre époque \*. Il était devenu son disciple. A l'école d'un tel maître, ses vues sur l'évolution humaine s'étaient élargies, il avait pris une conscience plus nette des grands courants de l'histoire, notamment du courant auquel lui-même s'était toujours senti rattaché, — celui de l'ésotérisme chrétien occidental. De son côté, Rudolf Steiner avait une haute estime pour l'auteur des « Grands Initiés » ; il lui attribuait le rôle d'avoir eu, l'un des premiers de son temps, au tournant du siècle, la vue intuitive du fond commun des religions et d'avoir ainsi préparé les voies à l'Anthroposophie. « Le succès des « Grands Initiés » fut pour moi un signe qu'on pouvait commencer à parler ouvertement des réalités de l'esprit », disait-il en parlant des débuts de son enseignement.

Comment donc des liens noués à une telle profondeur purent-ils être ébranlés par des remous de surface ? On ne peut se l'expliquer qu'en évoquant le tempérament ardent de Schuré et l'irrésistible choc émotionnel qui atteignit en lui, quand les armées furent aux prises, sa fibre de patriote alsacien passionnément francophile. D'ailleurs, dans les profondeurs, l'essentiel de l'union ne fut pas ébranlé, mais pendant les années de guerre une ombre plana sur Schuré et l'assombrir. Près de lui, plusieurs amis en souffraient et ils intervinrent avec délicatesse, dès la fin des hostilités, pour que soit effacée du destin de Schuré cette malencontreuse rupture. Du côté de Rudolf Steiner, rien n'avait été altéré ; mais Schuré, lui, devait revenir sur ses éclats de l'automne 1914. Une femme de grand cœur, lausannoise d'origine mais fixée à Dornach, amie de longue date d'Ed. Schuré et ferme disciple de Rudolf Steiner, sut rétablir les contacts et finalement fut chargée d'inviter officiellement Schuré à prendre part à un « Cours Français » prévu pour septembre 1922. L'entrevue des deux hommes eut lieu dans la salle même du Goethéanum ; dès qu'ils s'aperçurent, ils se portèrent vivement l'un vers l'autre la main tendue.

Parmi les Français présents se trouvait Jules Sauerwein. Lorsqu'en mai 1914 Rudolf Steiner était venu donner à Paris trois conférences — dont une publique à la Salle de Géographie —, Jules Sauerwein avait été son

\* Cf. la préface d'E. Schuré à *L'Esotérisme chrétien*, conférences de R. Steiner à Paris, 1906, Éd. du Centre Triades, Paris, 1975.

traducteur. Rédacteur au « *Matin* », spécialiste de la politique d'outre-Rhin, il avait avec aisance traduit au pied levé. Mais cette fois le thème était plus difficile et le Cycle plus long. Rudolf Steiner avait tenu à remettre à son interprète, la veille de chaque conférence, le canevas de ce qu'il comptait dire le lendemain. De ce Cycle sont donc restées deux versions : le résumé fait pour Jules Sauerwein et la sténographie des paroles prononcées qui, naturellement, tout en suivant le fil prévu, n'en sont pas moins indépendantes dans l'expression. C'est la traduction de cette sténographie qu'il nous a semblé préférable de publier ; plus importante que le résumé, elle présente aussi l'avantage que le style parlé détend légèrement l'écheveau très serré du texte rédigé.

Ces quelques explications données sur les circonstances particulières qui ont vu naître le « *Cours français* », certaines remarques restent à faire en ce qui concerne le contenu même des conférences.

### *L'Homme, cette unité*

Dès le premier Cours universitaire de septembre 1920, le grand dessein de Rudolf Steiner était devenu visible : réunir sur une véritable base d'universalité l'ensemble des activités humaines que la vie moderne dissocie à plaisir en faisant de chacune d'elles un domaine de plus en plus spécialisé. Dans le *Goethéanum*, c'est tout l'univers humain qui devait se recomposer. L'homme allait pouvoir reprendre conscience d'être un point de rencontre entre deux mondes : celui de l'esprit et celui des corps.

Cette vision plénière de l'homme était la vraie pierre de fondation sur laquelle s'élevait l'université du *Goethéanum*. Chaque activité humaine — qu'il s'agisse d'un Cours de Science ou d'un spectacle d'Eurythmie, d'un Cours pour les médecins, les éducateurs, les économistes ou d'une représentation du « *Faust* », des formes plastiques ou picturales dont le monument même était l'expression — trouvait son complément dans les activités voisines. L'homme était remis au centre de toute recherche, à la vraie place que les partis pris de la civilisation moderne et les cloisonnements qu'elle a engendrés lui ont fait perdre. Il prenait également conscience qu'il ne lui était possible de réaliser son équilibre intérieur que dans ce point central de lui-même.

Cette unité avait existé jadis en l'être humain à l'état de germe, comme tout l'arbre en puissance est dans la semence ; elle était antérieure aux divisions, aux prises de conscience individuelles. Mais au cours des âges, l'homme avait perdu jusqu'au souvenir de cet état ; il n'en restait qu'une nostalgie : « *l'âge d'or* ». De nos jours, nous n'avons plus cette unité d'indivision et pas encore la perspective de recomposer par nos propres moyens celle à laquelle nous aspirons.

Car c'est bien à cette synthèse volontairement refaite que l'homme est appelé. Et dès maintenant, quand il sent s'éveiller en lui le foyer de sa

conscience personnelle, il sait que là est le seul point de départ valable pour tout progrès, toute acquisition. Là, dans ce « noyau central », comme l'appelle Rudolf Steiner, toutes les formes de son activité, toutes les forces de son être peuvent communiquer entre elles et il se sent responsable d'elles toutes. L'enseignement de l'Anthroposophie s'attache donc tantôt à renforcer la conscience centrale, tantôt à démontrer l'interdépendance de tous les éléments qui viennent confluer en ce centre. Par là se révèle non seulement que l'homme est une unité, mais que cette unité humaine est le reflet de celle de l'univers.

Mais unité ne signifie pas simplicité. La nature humaine, précisément parce qu'elle rassemble en elle deux mondes, est extrêmement complexe. Au lieu de s'attarder dans des conceptions nébuleuses, Rudolf Steiner en donne, dans ses ouvrages de base, une description méthodique qui est capitale par les informations qu'il fournit sur la partie de la nature humaine qui échappe à l'observation sensible.

L'organisme suprasensible de l'homme commence à partir des forces de vie qui donnent à la matière de son corps sa forme et son organisation pour autant que ces forces l'informent et le maintiennent. Rudolf Steiner l'appelle la nature « éthérique » de l'homme. Cet organisme éthérique subit l'emprise des forces « astrales » qui le travaillent de manière à ce qu'il serve de conducteur non seulement à la vie mais aussi à la conscience. L'interjeu de la nature éthérique et de la nature astrale est ce qui opère dans l'organisme les phénomènes de construction et de déconstruction dont il est question dans la IX<sup>me</sup> conférence. En même temps que les forces astrales font de la chair un instrument de l'âme, elles la mettent en contact avec les sphères dont elles sont l'émanation : les astres. Mais un principe supérieur apparaît : le « moi », et c'est à partir de lui qu'on peut parler d'un principe interne d'unité.

### *La structure ternaire*

Que l'on parte de la constitution de l'homme ou de celle de l'univers, on fait cette découverte que la manifestation de l'esprit dans la matière confère à celle-ci une structure ternaire. Depuis plusieurs années, Rudolf Steiner insiste dans tout son enseignement sur cette structure ternaire. Il en démontre l'existence dans les composants de l'être humain : c o r p s, â m e et e s p r i t. Et, au sujet des créations qui émanent de l'homme comme les projections de sa propre nature, il fait ressortir que si l'on ne tient pas compte de cette nature ternaire, on ne construit rien qui soit équilibré. Il parle ainsi en un temps où, après la guerre, de nombreuses réalisations pratiques sont devenues possibles et même urgentes, si bien que les applications de cette vérité élémentaire s'offrent en abondance :

Pour les Médecins, il dégage de l'étude de l'organisme les trois groupes de fonctions : nerveuses (et sensorielles), — motrices (comprenant la



digestion), — et régulatrices (rythmes respiratoire et circulatoire). Morphologiquement, cette répartition fonctionnelle s'exprime dans l'opposition de la tête et des membres, rattachés entre eux par le tronc qui joue un rôle médiateur équilibrant.

Pour les Educateurs, il étudie sur cette base les trois fonctions principales de l'âme : la pensée qui a son instrument dans le système nerveux, le sentiment associé aux rythmes du cœur et du souffle, la volonté qui s'exprime par le dynamisme latent dans les membres. Cette connaissance permet aux enseignants de donner à leurs élèves une instruction qui ait en même temps une influence formatrice sur leur caractère et sur leur développement physique.

Il s'adresse de même aux hommes politiques et aux économistes pour attirer leur attention sur la nécessité de respecter la tripartition naturelle du corps social si l'on veut qu'il soit équilibré.

Mais, que l'on vienne à cette conception de la structure ternaire par le moyen de la pédagogie, de la médecine, de la sociologie, ou encore de la science, de l'art, l'essentiel est d'avoir une méthode sûre et féconde pour se saisir soi-même dans ses oppositions et son activité compensatrice, afin de se connaître et de se diriger avec cohérence dans son corps, son âme et son esprit.

Dans chaque structure ternaire se distingue une polarité et une fonction médiane. Or, l'unité peut être réalisée quand le centre maintient l'équilibre entre les polarités.

Ainsi se découvrent, aux différents niveaux de l'être, des correspondances auxquelles on trouvera de fréquentes allusions dans les pages qui suivent. On ne pourra les approfondir qu'en retournant aux sources, c'est-à-dire à l'œuvre de Rudolf Steiner dans son ensemble. Nous voudrions rendre quelque service au lecteur qui aborderait les pages qui suivent sans avoir encore la préparation qu'il lui faudra acquérir pour en retirer tout le fruit. Nous indiquerons donc ici quelques-unes de ces correspondances faciles à contrôler, ainsi que le niveau d'être auquel elles se rapportent. A savoir :

Corps physique....	tête	tronc	membres
Vie physiologique..	nerf	rythmes	activités motrices
Fonctions psychiques .....	représentation	affectivité	volition
Facultés de l'âme..	pensée	sentiment	volonté
Etats de conscience.	lucidité	rêverie	sommeil
Activités humaines.	connaissance ou science	art	religion
But de ces activités.	le vrai	le beau	le bien

On en arrive tout naturellement à la trilogie qui a déjà servi de thème au premier Cours universitaire : Science, — Art, — Religion, et à l'union de cette triade dans une vraie Sagesse de l'homme ou Anthroposophie. Dans le présent cycle, Rudolf Steiner recourt à une autre expression pour la même idée. Il dit : Philosophie, — Cosmologie, — Religion. Il faut

entendre dans cette perspective que l'unité se refait en l'homme lorsque celui-ci

- recherche la sagesse « au moyen d'une connaissance clairvoyante et précise du corps éthérique » (page 22) ;
- se sent intégré dans le Cosmos dont il découvre en lui l'harmonie « par la compréhension claire de l'entité humaine astrale » ;
- communité avec un monde divin éternel dont il vient et où il retourne « par la vision précise du Moi humain véritable ».

Cette synthèse peut ne sembler que pure abstraction tant qu'on ne voit la nature humaine que dans ses limites ordinaires et actuelles. Il est certain que, pour comprendre la portée qu'elle peut avoir, il faut que l'on perçoive l'esprit en l'homme comme une réalité. Rudolf Steiner le sent fortement ; car il prend le plus grand soin, dans ces conférences, d'insister sur les facultés de perception spirituelle qu'il est indispensable de forger pour que la conscience gagne des régions qu'elle n'a pas encore explorées. Par des élargissements successifs des trois facultés de l'âme : pensée, sentiment, volonté, elle doit aboutir aux trois états de conscience : imaginatif, inspiré, intuitif.

Lorsqu'on lit la description des résultats qu'obtient alors cette intensification de la conscience, par exemple lorsqu'il est question des expériences faites pendant le sommeil ou après la mort, on est bien obligé de reconnaître que tout aspect abstrait disparaît. Imagination, Inspiration, Intuition prolongent les états de conscience normalement possédés par l'humanité moderne. Rudolf Steiner indique comment on peut intensifier ces états actuels. Il décrit ainsi toute une progression qui fait passer par transitions successives du monde des corps au monde de l'esprit, depuis l'organisme qui sert d'instrument sensible aux facultés de l'âme jusqu'aux facultés qui se transforment, s'intensifient, commencent à se dégager de l'organisme et même à ne fonctionner pleinement que lorsqu'elles sont en dehors de lui. Elles transmettent alors des expériences dont la seule description prouve qu'elles sont bien au-dessus des états de conscience habituels.

Cette nature suprasensible latente dans la composition actuelle de l'être humain, l'homme moderne ne sait ni la percevoir ni lui donner de nom parce qu'elle ne tombe pas plus sous ses sens que l'âme ne tombait sous le scalpel du Dr Trousseau. Mais elles sont sur le chemin de l'avenir. Cet avenir peut ne pas encore être réalisable ; mais il n'est pas impossible. A lui devra se révéler dans sa totalité l'unité de la nature humaine, cette unité qui est dans le sens du progrès de l'humanité et que le XX<sup>e</sup> siècle, en comparaison avec les siècles précédents, dans son puissant effort de synthèse, de rapprochement, et d'unification, aura prodigieusement contribué à promouvoir.

## PREMIÈRE CONFÉRENCE

### Les trois démarches de l'anthroposophie

*Dornach, 6 septembre 1922*

Qu'il me soit permis, avant de commencer ma conférence, de saluer de grand cœur l'auditoire ; de le saluer dans l'esprit qui doit régner dans ce Goethéanum, et qui doit porter le travail qui y sera accompli. Cet esprit n'est pas celui d'une mentalité particulière : il s'inspire de la nature humaine pleine et totale. Ce qu'il donne, ce qu'il élabore, il peut le faire jaillir de la connaissance scientifique, de la pratique des arts, de la ferveur religieuse. Il est l'esprit d'une humanité libre, celle des cœurs généreux, des grandes âmes.

C'est sur lui qu'en 1913, comme sur une pierre de fondation, nous avons voulu construire l'édifice du Goethéanum. A une époque où l'Europe tout entière, et bien des nations au-delà de ses frontières, étaient déchirées par les conflits, c'est lui qui, en toute liberté, a réuni toutes les nations d'Europe dans une tâche commune. A Dornach, jamais la collaboration internationale n'a cessé. On me permettra d'y insister aujourd'hui, pour souligner dans quel esprit sont prononcées ces paroles d'accueil. Tout ce qui est accompli ici l'est en son nom, au nom de l'humanité libre, universelle, complète. Elle seule peut donner les fruits d'une science et d'un art conformes à l'esprit, une religion vraie. C'est aussi cet esprit universel par lequel émane du cœur la chaleur généreuse capable d'accueillir tout être humain. Qu'il pénètre ces paroles de salutation que je prononce du fond du cœur. De tout cœur aussi, je souhaite nous voir élaborer ensemble et formuler ce qui éclairera les domaines les plus divers de la science et de la vie, afin que tous ceux qui sont venus jusqu'ici

regagnent leur foyer avec une certaine satisfaction dans le cœur.

Tous ceux qui, depuis des années, travaillent au Goethéanum, se sentiront particulièrement heureux s'ils peuvent après coup évoquer la pensée de cette satisfaction que retirent nos visiteurs de leur passage. Laissez-moi vous saluer encore une fois dans ce sens, et vous remercier d'être venus jusqu'ici.

\*  
\*\*

La connaissance de l'esprit, vers laquelle se tendent nos efforts, est une force destinée à féconder la vie pratique dans bien des domaines. Elle ne saurait être confondue avec certaines pratiques occultes, ou avec ce qu'on désigne parfois du nom de « mysticisme ». L'occultisme est en fait en opposition avec l'esprit de notre temps, avec un esprit véritablement moderne, lequel est déterminé par l'évolution des sciences à notre époque. La connaissance de l'esprit ne reste nullement étrangère à la recherche scientifique. Ce qu'aujourd'hui on appelle souvent occultisme repose sur d'anciennes traditions, et n'est pas animé par l'esprit des temps présents. Ces traditions, on les tire du passé. Mais comme les âmes d'aujourd'hui ne sont plus constituées comme autrefois et ne peuvent plus développer en elles les mêmes connaissances, les traditions engendrent des malentendus, et sans les comprendre, on les présente comme propres à satisfaire à certains besoins de l'âme.

Or, nos activités n'ont à faire ni avec cet occultisme traditionnel souvent mal compris, ni avec une autre sorte d'occultisme qui utilise, pour observer et explorer le domaine suprasensible, des méthodes qui font appel aux sens, à l'imitation de la recherche scientifique. On établit ainsi une confusion avec ces dernières. Les méthodes de la science sont parfaitement adaptées à l'étude de la réalité sensible, mais, pour cette raison même, impropres à ouvrir les voies qui mènent vers le suprasensible.

D'autre part, il est bien souvent question aujourd'hui de vie mystique profonde, d'expériences mystiques. Là, on ne fait le plus souvent que se plonger intérieurement dans des expériences analogues à celles des anciens mystiques pour les reproduire, dans une sorte de sentiment confus de soi-même qui ne peut conduire qu'à des connaissances mal assurées.

Si je mentionne ces pratiques, c'est que je désire simplement mettre en garde contre une confusion possible entre le travail accompli ici,

au Gœthéanum, et ce qu'inspire une bonne volonté certes entière, mais qui reste cependant celle d'amateurs et de profanes. La méthode que nous cultivons en vue de la connaissance du suprasensible doit être aussi rigoureuse, aussi précise, aussi scientifique, que celles qui sont aujourd'hui appliquées à l'étude de la nature. Pour accéder au domaine suprasensible, il faut simplement donner à leur champ d'action un prolongement. Mais on ne peut le faire si l'on n'observe pas la même rigueur avec laquelle tant d'heureux résultats ont été obtenus dans le domaine de la réalité sensible.

Mon propos est pour l'instant de donner quelques indications sur les desseins et les buts auxquels vise notre science spirituelle. Dans les jours qui viennent, nous aurons l'occasion de les étudier de plus près.

Le premier point à préciser dans cette recherche de la connaissance suprasensible, c'est qu'il s'agit de mettre à jour, dans les profondeurs de l'âme humaine, les forces de connaissance qui peuvent explorer le monde suprasensible comme les sens étudient le monde physique. Le premier devoir de l'investigateur spirituel est donc de diriger son regard intérieur sur la structure interne, spirituelle, des organes qui peuvent atteindre le suprasensible. C'est en cela qu'il se distingue du chercheur scientifique, lequel utilise l'organisme humain tel que pour étudier le monde naturel et, avec précision, établir les faits qu'il peut découvrir.

Or, lorsqu'il se place sur le terrain de cette étude scientifique de la nature, l'investigateur spirituel ne peut adopter la même attitude. Son attention est avant tout concentrée sur un organe de connaissance interne, spirituel, que nous nommerons « l'œil spirituel ». Cette concentration, qui prépare l'organe spirituel à entrer en action, doit en outre percevoir les lois internes de cette action, avec autant de précision que le mathématicien voit l'ensemble d'un problème, ou le savant les données de son expérience. Ce travail préliminaire accompli par l'investigateur sur sa propre personne est, en matière de recherche spirituelle, l'essentiel. Il doit s'y appliquer avec la même rigueur que le mathématicien ou le naturaliste au travail, car comme eux se servent de leurs yeux ou de leurs oreilles pour percevoir le sensible, lui utilise cet œil spirituel pour percevoir les faits suprasensibles.

Comme les mathématiques ou les sciences de la nature, l'investigation spirituelle est basée sur la précision. Et j'ajouterai : là où la recherche scientifique trouve ses bornes, c'est là que la recherche spirituelle commence son travail, et avec la même rigueur. Cette

étude stricte, elle l'applique tout d'abord à l'être humain lui-même, qui doit devenir investigateur spirituel, et modèle ainsi en lui l'organe qui doit atteindre jusqu'aux faits du suprasensible. Tandis que dans ce qu'on appelle souvent une « mystique », la vie intérieure est maintenue dans une sorte de pénombre, la recherche spirituelle exige que le moindre pas dans son domaine soit éclairé et contrôlé, comme doit l'être le moindre argument dans la démonstration d'un problème de mathématiques. Une sorte d'éveil intérieur se produit alors, un éveil sur un plan supérieur de la conscience, comparable à ce qui se passe lorsqu'au sortir du sommeil, nous trouvons devant nous le monde sensible.

Le terme de « précision » dont je fais ici usage à propos de l'investigation spirituelle, se rapporte en fait à la préparation minutieuse de l'organisme interne, spirituel. C'est lui dont le chercheur doit avoir une vue précise, contrôlable. Lorsqu'il l'a atteinte, il peut faire pénétrer son regard dans le monde des faits suprasensibles.

Cette exigence préalable d'une préparation rigoureuse à la perception suprasensible nous autorise à lui donner le nom de clairvoyance exacte. La recherche spirituelle que nous cultivons ici a ceci de caractéristique qu'elle repose sur une clairvoyance exacte, méthodique. C'est là son caractère distinctif.

Il est possible d'acquérir des connaissances qui ne se limitent pas à des points strictement localisés, et d'embrasser un domaine où puissent confluer toutes les sciences, toutes les formes de vie de notre temps. Il ne s'agit pas d'ajouter à l'édifice des connaissances scientifiques une superstructure qui serait l'étage de l'esprit, mais de les faire déboucher telles qu'elles sont sur le champ de l'esprit, afin qu'elles trouvent en quelque sorte leur couronnement dans les révélations de l'investigation spirituelle.

Je prendrai, à titre d'illustration, la médecine. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, avec les résultats remarquables qu'elle a fondés sur la connaissance de la nature, la science médicale mérite notre pleine estime ; mais nous croyons qu'à l'aide d'une clairvoyance méthodique, il est possible d'aller plus loin. C'est par ce dépassement que se révélera en quoi la science médicale est vraiment féconde. De la même manière, on peut par les voies de l'investigation spirituelle établir un pont entre l'activité artistique et l'esprit. Créer des formes d'art dans lesquelles s'exprime la totalité de l'être humain, voilà ce que nous cherchons ici. Les liens religieux, les relations humaines, nous désirons les développer ici sur le terrain de cette même connaissance de l'esprit.



Elle doit englober la nature humaine dans sa totalité, et ne pas se limiter à l'une ou à l'autre de ses facultés. Elle s'efforce ainsi de faire déboucher à nouveau dans la vie de l'esprit tout ce qui concerne la vie pratique aussi bien que les théories, afin d'en faire un cadre pleinement, universellement humain.

C'est de ce point de vue que, dans ces conférences, je me propose de parler de trois domaines de la connaissance ; ils serviront d'exemple pour montrer comment, en prenant pour point de départ les recherches actuelles, on peut passer à des recherches ayant un objet spirituel. Je vous parlerai donc de la philosophie, de la cosmologie, de la religion et des formes spiritualisées qu'elles peuvent acquérir grâce à l'anthropologie.

\*  
\*\*

La philosophie fut autrefois, non pas une science limitée, mais un univers de connaissances qui pouvait enseigner à l'homme l'ensemble des réalités de l'existence. Elle était la connaissance universelle, et toutes les sciences que nous élaborons aujourd'hui sont en fait nées de sa substance, celle qu'elle possédait encore au temps des Grecs. D'autre part, il existe depuis les temps modernes une philosophie particulière, spécialisée, qui se meut à l'intérieur d'une certaine somme d'idées. Seulement, une situation singulière s'est établie, qui veut que cette philosophie, dont toutes nos sciences sont nées, se trouve maintenant obligée de justifier son existence vis-à-vis d'elles.

Les sciences qu'elle a engendrées s'appliquent aux divers domaines de la réalité connue, réalité qui s'offre aux sens, à l'observation, aux expériences. On ne peut douter que cette activité scientifique soit justifiée et satisfasse au besoin de connaître. Seulement, la philosophie dont elle découle se voit contrainte en face d'elle de justifier sa propre existence, de dire pourquoi elle élabore certaines idées, de prouver que ces idées ne sont pas des rêves illusoires et les seuls produits de la pensée. Que d'efforts rigoureux ne sont-ils pas aujourd'hui mis en œuvre pour que soit admise l'existence des idées philosophiques, pour qu'elles jouissent encore d'une certaine estime ! Ce sont elles qui ont donné naissance aux sciences, et celles-ci, dans leurs domaines respectifs, jouissent d'un plein crédit. La philosophie, elle, n'a pas ce privilège. Il faut qu'elle démontre en quoi elle est fondée.

Il n'était pas question de cela dans la Grèce antique. A cette époque, celui qui accédait au niveau du philosophe ressentait ce travail de la pensée comme aussi naturel que la respiration peut l'être pour nous aujourd'hui. Au contraire, le philosophe moderne éprouve ses idées dans l'abstraction, la froideur, la sécheresse. Il n'a pas l'impression, lorsqu'il pense, d'être vraiment dans la réalité. Au laboratoire, le chimiste ou le physicien, comme le médecin à la clinique, ont l'impression de travailler dans le concret. Mais celui qui porte en lui des idées et les élabore se sent parfois à cent lieues de la réalité.

A cet état de faits vient s'ajouter encore autre chose. Il est profondément juste que la philosophie porte un nom qui exprime plus que son caractère théorique. La philosophie, cela signifie l'amour de la sagesse. Et l'amour est une force qui a ses racines, non pas dans l'intelligence et la raison seules, mais dans l'âme humaine toute entière, dans les sentiments. La philosophie tire son nom d'une expérience intérieure qui englobe l'âme toute entière, l'expérience de l'amour. C'est l'être tout entier qui s'engage et se donne à la philosophie.

Mais si elle est l'amour de la sagesse, il faut admettre, pour ceux qui la conçoivent ainsi, que cette Sophia, cette sagesse, est quelque chose de réel, un être que l'on peut aimer, et dont on n'a pas besoin de prouver tout d'abord l'existence. Car enfin, imaginez un peu quelle absurdité ce serait qu'un homme ne puisse aimer une femme, ou une femme un homme, qu'après s'être démontré que l'être aimé existe bien ! Pourtant, nous en sommes là aujourd'hui quant à la philosophie. Autrefois substance chaleureuse à laquelle l'homme ouvrait spontanément son cœur, elle est devenue une chose froide, sèche, théorique.

Pour comprendre la raison de cet état de choses, il faut remonter aux origines de la pensée philosophique, non pas en suivant le fil extérieur des événements, mais en revivant dans son cœur, dans son âme, ce que l'histoire nous enseigne. On découvre alors que la philosophie vivait en l'être humain tout autrement qu'aujourd'hui. La pensée scientifique moderne n'accorde de valeur qu'aux données qui lui sont fournies par l'observation sensorielle ou par les expériences matérielles. L'intelligence établit ensuite des rapports entre ces données, ces acquisitions que l'homme physique doit aux sens dont son corps est pourvu.

La science ne veut admettre la connaissance que si elle repose sur ces acquisitions.



Mais celles-ci ne sauraient aller au-delà de l'homme physique lui-même. Et ce n'est pas en lui que l'on peut découvrir ce que les Anciens désignaient du nom de Philosophie. Je l'ai dit tout à l'heure, je ne puis aujourd'hui qu'esquisser des faits que nous aurons l'occasion, dans les jours qui viennent, d'étudier plus en détail ; ce que les anciens Grecs, à la belle époque, appelaient Philosophie, était une substance spirituelle vécue d'abord dans l'âme, et non pas dans le corps physique ; vécue d'abord dans un organisme éthérique qui pénètre et imprègne ensuite le corps physique tout entier.

La science actuelle ne connaît en fait que ce dernier. Elle ignore l'éthérique, cette vie subtile en laquelle le philosophe grec puisait sa philosophie. Nous avons, par le corps physique, conscience de respirer et de voir, par exemple. Si nous l'étudions, nous pouvons acquérir une notion claire de ce qui se passe, physiquement et biologiquement, lorsque nous respirons ou lorsque nous avons des perceptions visuelles. Quand notre regard se porte sur l'homme éthérique, suprasensible, nous avons devant nous l'activité à laquelle les Grecs donnaient le nom de philosophie. Ces Grecs étaient encore constitués de telle sorte que cette activité éthérique leur était sensible, perceptible. Lorsqu'ils mettaient en action leur corps éthérique, tout comme nous actionnons notre corps physique en respirant ou en regardant, la « philosophie » naissait en eux. Nous n'éprouvons jamais de doute quant à la réalité de la respiration par exemple, parce que nous avons conscience de notre corps physique. De même, le Grec ne doutait pas que la philosophie, cette sagesse dont il était épris, ne fût ancrée dans une réalité, parce qu'il avait encore conscience de son corps éthérique. Il avait la conscience nette d'une activité pensante qui se déroulait dans son corps éthérique.

L'homme moderne a perdu cette conscience ; il ignore qu'il a un corps éthérique. La philosophie traditionnelle est devenue, pour cette raison, une somme d'idées abstraites ; car elle ne pourrait considérer comme des réalités les idées qu'elle élabore que si elle avait conscience de l'organisme au sein duquel elles sont élaborées. Avec la conscience de l'éthérique, elle a perdu ce qui faisait la réalité de la philosophie. Celle-ci est alors devenue une abstraction dont on éprouve le besoin de justifier l'existence.

Imaginez toutefois que l'être humain soit tout à coup pourvu d'un organisme plus dense, plus épais, plus matériel encore que son corps physique. La respiration, par exemple, deviendrait alors pour lui un phénomène imperceptible, et finalement il perdrait le sentiment de son corps physique ; de même, l'homme moderne a perdu le sen-

timent de son corps éthérique. La respiration ne serait plus alors qu'une notion, une connaissance théorique, et il faudrait d'abord en « démontrer » la réalité, comme on doit démontrer aujourd'hui que la philosophie repose sur une réalité. Le doute vis-à-vis de la philosophie est né quand s'est évanoui en l'homme le sentiment de son corps éthérique.

Pour retrouver la réalité de la philosophie, il faut donc retrouver tout d'abord la connaissance du corps éthérique. Le premier pas de l'anthroposophie est précisément de transmettre à l'homme cette connaissance.

Dans la pensée philosophique, l'être humain se perçoit tout d'abord intérieurement, il perçoit son corps éthérique. Mais depuis que les hommes ont commencé à penser, ils ont éprouvé en même temps le besoin de considérer l'être humain comme un membre du Cosmos, de l'univers. L'homme a besoin d'une philosophie ; il a aussi besoin d'une cosmologie. Il veut comprendre comment cet être isolé qu'il est, enclos dans son organisme, en un point donné de la terre, est relié à l'univers tout entier, et comment, peu à peu, il s'en est détaché au cours de l'évolution.

Ce sentiment de faire un avec l'univers, l'humanité l'éprouvait spontanément dans les temps très anciens. Mais lorsque subsiste seule la conscience du corps physique, on ne peut pas se considérer comme uni au Cosmos. Tout ce dont l'homme prend conscience entre la naissance et la mort, cela relève d'une vie directement liée au monde physique, sensible. Au-dessus et au-delà de ce milieu physique se déroule la vie de l'âme, tout à fait différente de ce que le monde physique est pour l'homme. Mais s'il veut se considérer et se ressentir comme appartenant au Cosmos, il faut que cette vie de l'âme, il la ressente comme ne faisant qu'un avec le Cosmos.

A des époques reculées, les hommes pouvaient en effet, dans leur vision intérieure, reconnaître dans l'univers, dans le Cosmos, ce qui constituait aussi la vie de leur âme, et sans que ce soit par l'effet de ce qu'on appelle aujourd'hui — faute de bien comprendre — l'anthropomorphisme. La vie de l'âme en lui-même, sa propre vie intérieure, était pour l'homme partie intégrante de la vie spirituelle du Cosmos — tout comme la vie de l'organisme physique est considérée comme liée au domaine de la nature, du monde sensible.

Mais à l'époque moderne, seule est admise la connaissance de la nature basée sur l'observation et les expériences, et sur la pensée qui se nourrit de leurs données.

En rassemblant ces données isolées, on a posé la base du savoir

encyclopédique. Les résultats obtenus par les sciences de la nature ont abouti à une cosmologie. Mais celle-ci ne reflète que les faits de la réalité sensible, reliés entre eux par la pensée. On a ainsi formé une image de l'univers, mais les fragments de cette image ne sont rien de plus que les lois, identifiées par la pensée, qui régissent les réalités sensibles, physiques.

Elle n'englobe pas, comme le faisait la cosmologie des Anciens, la vie spirituelle, la vie de l'âme, mais seulement ce qui peut être perçu par les sens, le monde sensible. L'homme peut y retrouver son être physique, mais non pas sa vie intérieure, la vie de son âme.

Or, dans les temps passés, la cosmologie contenait aussi tout ce qui constituait la vie de l'âme. Si ce n'est plus le cas aujourd'hui, c'est que la connaissance, à l'époque moderne, ne peut plus envisager cette vie intérieure comme les hommes le faisaient autrefois. Car aujourd'hui, lorsqu'on parle des rapports de l'âme et du corps, on décrit les faits intérieurs, la pensée, le sentiment, la volonté, et la vie de l'âme est considérée comme la somme de ces activités isolées et qui s'interpénètrent. L'image qu'on se fait aujourd'hui de la vie intérieure englobe la pensée, le sentiment, la volonté, qui sont considérés comme ses éléments importants.

Les choses étant ainsi, on ne peut éviter que cette image de la pensée, du sentiment, de la volonté s'interpénétrant, ne corresponde à une vie intérieure apparue à la naissance, se développant avec l'être humain et périssant avec lui. Pas la moindre vue d'un point d'appui permettant de trouver en elle quelque chose qui survive à la mort. Car les trois facultés ainsi conçues sont étroitement liées à la vie du corps physique. On voit les membres se développer, et l'on conçoit une pensée, des sentiments, une volonté se développant parallèlement. On voit le corps se minéraliser et dégénérer physiquement — et on voit de même pensée, sentiments et volonté s'atrophier dans leurs manifestations.

Mais l'antiquité avait de la vie de l'âme une connaissance qui dépassait ce qui vit dans la pensée, le sentiment, la volonté. A travers ces trois facultés, on percevait une substance dont elles n'étaient que le voile, le rayonnement, l'émanation. Pour nous, elles naissent et se développent entre la naissance et la mort. Ce qu'elles recouvrent, la connaissance clairvoyante du passé en avait conscience : c'était l'entité humaine astrale.

On peut reconnaître dans l'homme physique la présence d'un homme « éthérique », suprasensible ; de même, on peut reconnaître en cet homme physique et éthérique la présence d'un être « astral ».

L'astralité n'est pas constituée par la pensée, les sentiments, la volonté ; elle en est la trame, la substance. Elle appartient aux mondes spirituels et vient s'insérer dans l'existence que nous menons entre la naissance et la mort. Elle endosse comme un vêtement le corps physique-éthérique, et regagne après la mort le monde des esprits et des âmes. De cet homme astral, ce qui devient visible à la naissance n'est que la manifestation.

Pensées, sentiments, volonté ne peuvent se comprendre que liés à l'organisme physique, et n'existent qu'entre la naissance et la mort. L'entité astrale dont ils sont la manifestation dépasse l'homme physique et éthérique ; elle a sa place dans le Cosmos, dans un monde universel, et n'est pas enclose dans l'organisme physique.

Si l'on veut accéder à une Cosmologie complète, il faut avoir connaissance de l'homme éthérique et de l'homme astral dont pensée, sentiment, volonté sont un reflet. Un reflet présent en l'être humain et qui, lui, n'a pas le Cosmos pour demeure. Seule, l'entité originelle, enclose en eux entre la naissance et la mort, mais toujours accessible à la clairvoyance — soit celle des temps primitifs, soit celle qu'on peut acquérir méthodiquement aujourd'hui — seule cette entité a sa place dans un Cosmos spirituel dont l'univers physique, sensible, n'est que le reflet.

La cosmologie moderne est une simple construction, un échafaudage qui relie entre elles les données du monde physique, sensible. Elle ne peut englober la vie intérieure de l'homme parce qu'elle n'a aucune vue de l'astralité. Pour admettre l'existence d'une substance humaine qui ne soit pas liée au corps physique et qui ait un univers spirituel pour demeure, il faut dépasser pensée, sentiment, volonté, pour atteindre ce qui en est la source. Sans la connaissance, sans l'image de l'homme astral, il n'est plus possible de retrouver celles d'un Cosmos spirituel, d'une âme cosmique. Lorsque sera reconquise cette connaissance de l'homme astral, on aura de nouveau la possibilité d'une Cosmologie qui contienne à la fois l'image du Cosmos et celle de l'être humain.

Ce doit être la seconde démarche de l'anthroposophie. Nous allons voir, dans la dernière partie de cette conférence, en quoi consiste la troisième.

\*  
\*\*

Dans l'expérience intérieure de la pensée philosophique, l'homme a le sentiment d'être une totalité ; dans la Cosmologie, il est une

partie du Cosmos ; en outre, il a conscience d'être une entité qui, aussi bien vis-à-vis de son corps physique que vis-à-vis du Cosmos dont il fait partie, possède son autonomie. Indépendant de son corps, indépendant aussi de ce Cosmos auquel il appartient, tel se ressent l'être humain lorsqu'il désigne en lui l'Homme-Esprit, sous une forme entièrement voilée aujourd'hui, par le petit mot de « moi ».

Lorsque nous prononçons cette syllabe : moi, nous désignons en nous-même ce qui n'est dépendant ni de notre corps physique, ni de notre corps éthérique, ni de notre corps astral ; nous désignons une entité intérieure à nous, et autonome. Nous sentons qu'elle appartient à un monde divin, dont le Cosmos n'est que le reflet, l'image extérieure. Cet Homme-Esprit que désigne le petit mot de « moi », est pour nous revêtu de tout ce que contient le Cosmos, et le corps physique, sensible, n'est également pour lui qu'un vêtement.

Dans les temps anciens, une vision intérieure, bien que peu affinée, permettait à l'homme de sentir la présence de cette entité indépendante de son propre corps aussi bien que du Cosmos ; il se savait ainsi partie intégrante d'un monde divin. Mais il savait également qu'entre la naissance et la mort, il cessait d'appartenir à ce monde divin pour habiter un corps physique. Il se savait inséré dans un Cosmos psychique et physique entre la naissance et la mort. Il savait que son entité véritable, — son moi, — était ici-bas voilée par le corps physique, expression du Cosmos, et il cherchait à s'unir à nouveau à ce monde divin dont elle fait partie.

Par la vision intérieure de cette entité au-delà du corps physique, au-delà du corps éthérique, au-delà de l'astralité, l'être humain, dans ces temps primitifs, faisait l'expérience du Moi, et accomplissait ainsi cette union qui « relie » (re ligio) au monde divin. C'est dans cette sphère religieuse que débouchait la connaissance philosophique et cosmologique. L'homme se trouvait à nouveau uni à tout ce dont son corps physique le séparait, à ce dont le séparait aussi le Cosmos sensible à l'âme et aux sens. Il retrouvait l'union avec le monde divin dans une expression religieuse qui était le couronnement de la connaissance.

A ce stade premier de l'évolution humaine, cette expérience religieuse dépendait toutefois d'un sentiment intérieur concret de l'égoïté, de l'Homme-Esprit. C'est seulement dans cette conscience que peut être désirée et vécue l'union avec le monde divin, c'est-à-dire le sentiment religieux.

Pour la connaissance moderne, le Moi, l'Homme-Esprit, est une idée abstraite, une sorte de formule qui englobe la pensée, le sen-

timent, la volonté. Les philosophes eux-mêmes ne parviennent à décrire et à caractériser le Moi qu'en rassemblant les activités de la pensée, du sentiment, de la volonté en une construction.

Mais on ne trouve au sein de cet ensemble rien qui ne soit effacé chaque soir par le sommeil. Prenez le moi tel que le caractérisent les philosophes modernes, Bergson par exemple. Vous ne trouverez rien qui ne soit dissous, détruit par le sommeil. Or, la réalité s'inscrit en faux contre ces définitions, ces caractéristiques. Et ce fait ne peut être controuvé même quand on affirme que chaque matin, la mémoire rétablit la continuité du moi. Car il ne s'agit pas d'interpréter, mais d'établir des faits. En d'autres termes : la science moderne la plus raffinée, celle des philosophes, a perdu la connaissance du moi, du véritable Homme-Esprit, et en même temps le chemin qui mène à l'expérience religieuse.

C'est ainsi qu'à l'époque moderne, on a vu s'établir, à côté des connaissances qui se limitent aux faits accessibles à l'observation et à l'expérimentation, les traditions qui remontent à une vie religieuse authentique du passé ; on se les transmet à travers l'histoire, mais on ne peut qu'y croire, parce qu'on a quitté la voie qui permet d'en acquérir la connaissance.

Tout ce qui est aujourd'hui objet de foi fut autrefois un objet de connaissance, et ne réapparaît plus que sous forme de réminiscences maintenues par la tradition. La vision vivante, obtenue par la clairvoyance précise, du Moi véritable que n'abolit pas le sommeil, qui subsiste en profondeur aussi bien dans le sommeil que dans la veille, étant perdue, la connaissance ne peut plus s'étendre jusqu'à l'expérience religieuse vraie : elle est remplacée par la foi.

Ainsi s'est dédoublé en deux domaines distincts, savoir et foi, ce qui fut autrefois une unité : connaissance du monde physique et du monde divin. Lorsqu'une clairvoyance précise pourra accéder à la vision de l'entité du Moi, comme il faudra qu'elle accède à la vision de l'être éthérique et de l'être astral, — la continuité se rétablira entre la connaissance du monde divin et celle du monde extérieur. A nouveau, la science s'unira à la vie religieuse.

Le divorce qui a séparé le savoir de la foi a pour cause la perte d'une vision vivante et claire du Moi véritable, quatrième partie constituante de l'être humain. Une vie spirituelle renouvelée a donc pour mission de rétablir la connaissance de ce Moi véritable par la clairvoyance méthodiquement acquise. La voie se rouvrira alors qui mène de la connaissance du monde à la connaissance de Dieu, à la



vie religieuse ; la foi redeviendra un savoir supérieur, et ne sera plus, dans son essence, distincte de la connaissance.

Ce dont nous avons besoin, c'est donc de pouvoir connaître véritablement le Moi, et de retrouver par là la véritable expérience religieuse. Ouvrir l'accès de cette connaissance, et par là même renouveler la vie dans le cadre d'une science spirituelle qui retrouve l'homme éthérique, non perceptible dans le corps physique — qui retrouve l'homme astral et sa permanence au-delà de la naissance et de la mort — qui retrouve le Moi au-delà du sommeil et de la veille, — telle est la troisième démarche de l'anthroposophie. Ainsi se reconstruira organiquement, dans la perspective de la recherche anthroposophique :

— une philosophie moderne par la connaissance clairvoyante et précise du corps éthérique,

— une cosmologie qui englobe l'être humain, par la compréhension claire de l'entité humaine astrale,

— une vie religieuse renouvelée par la vision précise du Moi humain véritable, existant par-delà le sommeil.

C'est de ce point de vue que, dans les prochaines conférences, j'étudierai de plus près philosophie, cosmologie et religion.

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

### Exercices intérieurs pour la pensée, le sentiment et la volonté

*Dornach, 7 septembre 1922*

La philosophie n'est pas née dans les conditions où elle est cultivée de nos jours. Elle est aujourd'hui une somme, un édifice d'idées que les philosophes ne ressentent pas comme réelles, et qu'ils cherchent à fonder théoriquement pour les rattacher à une réalité. Pour cette raison, le philosophe n'est pas en état de relier spontanément ses idées à cette réalité, comme on peut toujours le faire à propos de n'importe quel objet extérieur.

Certes, les hommes peuvent toujours, à propos d'un objet réel, se faire des idées fausses ; mais en face de cet objet même, il est toujours facile de mettre les choses au point.

En matière de philosophie, il est toujours possible d'établir des rapports différents entre la réalité et les idées — qui, en dépit de ce que l'on croit, sont toujours empruntées à la tradition — parce que cette réalité n'est pas vraiment vécue. C'est ainsi que prennent naissance les divers systèmes philosophiques, dont pour aucun on ne peut démontrer qu'il est parfaitement valable, parce qu'aux arguments avancés pour ou contre l'un d'entre eux, on peut toujours opposer les arguments contraires. Le système n'a donc jamais qu'une justesse relative, et l'on peut dire que le partisan et son contradicteur sont, à des titres équivalents, dans leur droit.

À l'époque actuelle, on peut préconiser une philosophie qui se distinguera de telle ou telle autre, mais sans parvenir à communi-



quer une réalité qui puisse, sans démonstration, s'imposer et convaincre l'interlocuteur.

La philosophie est née d'un état de conscience tout autre que celui de la pensée abstraite qui l'élabore aujourd'hui. Ce qu'il faut, c'est rétablir en l'âme cet état de conscience. Mais l'humanité a, depuis ce temps ancien, poursuivi son évolution, et ne peut retrouver d'elle-même cet état de conscience. Pour recréer une philosophie, il faut qu'elle accède à quelque chose d'analogue, et qui sera cependant tout différent.

L'ancien état de conscience dont est née la philosophie, et dans lequel le philosophe ressentait l'activité de son propre corps éthérique, était celui d'une semi-lucidité. Par rapport à la conscience moderne, celle qui nous sert à penser de manière rationnelle, il avait quelque chose du rêve. L'idéal à atteindre, c'est une philosophie qui serait à nouveau perçue dans le corps éthérique, mais non pas dans cet état de rêve qui fut celui du passé. D'autre part, il faut voir clairement que ces rêves des anciens philosophes ne sont pas comparables à ceux que nous avons aujourd'hui. Nos rêves sont des représentations imagées dont le contenu n'est jamais garanti par les apparences. Il peut être constitué par toutes sortes de réminiscences ; il peut avoir sa source dans des phénomènes organiques. Pendant qu'il se déroule, le rêve ne nous fournit jamais de lui-même la garantie de son authenticité.

Il en allait autrement de cet état de conscience qui, dans le passé, était celui du philosophe. Les représentations perçues avaient aussi un caractère d'images, mais ces images garantissaient parfaitement la réalité spirituelle, éthérique, à laquelle elles correspondaient, dont elles communiquaient le message. Nous ne pouvons plus aujourd'hui nous abandonner à cet état d'âme semi-conscient. Notre mode de représentation exige que nous pensions en pleine conscience, que la vie de notre âme soit éclairée par la pleine conscience, si nous voulons élaborer une véritable connaissance. Donc, pour recréer une philosophie, il nous faut trouver des représentations qui conviennent à l'organisme éthérique, et qui soient en même temps pleinement conscientes, comme celles des mathématiques ou des sciences de la nature.

Cette pensée par images et pleinement consciente, on l'acquiert aujourd'hui par la méditation, par une activité de l'âme. Celle-ci consiste dans l'essentiel à se concentrer sur un ensemble de représentations facile à composer. Dans les prochaines conférences, je m'étendrai plus abondamment sur ce mode de méditation, que vous

trouverez également décrit dans « L'Initiation » et dans « Science Occulte ». Aujourd'hui, j'en évoquerai simplement le principe : il faut rassembler toutes ses forces intérieures, les couper de toutes les impressions qui peuvent provenir soit de l'extérieur, soit de l'intérieur, les abstraire complètement et les fixer dans le calme sur un ensemble de représentations facile à contrôler. Cette méditation peut, chaque fois qu'elle est pratiquée, rester brève. Si on la répète pendant des mois ou même des années avec assez d'énergie et de ténacité, on s'aperçoit un jour que dans son âme, dans sa vie intérieure, on s'est rendu indépendant de l'organisme physique, et qu'on peut désormais se dire : Quand je pense dans mon corps physique, je me sers évidemment de ce dernier ; toutefois la pensée elle-même ne se déroule pas dans ce corps physique. Un organisme immatériel me donne un reflet de cette pensée, qui parvient ainsi à ma conscience.

Sans le corps, la pensée qui se déroule dans la conscience habituelle ne peut s'élaborer, et c'est pourquoi cette conscience est liée à l'organisme physique. On conçoit cela très clairement, et aussi clairement l'idée que, dans la méditation, une activité pensante imagée est mise en œuvre sur une représentation facilement maintenue par la concentration de l'âme qui s'est libérée du corps physique. On fait alors l'expérience d'un monde imagé comme l'était autrefois celui des penseurs antiques, qui y puisaient leur philosophie ; ce monde d'images est présent dans la même clarté que toute représentation distincte au cours d'observations et d'expériences scientifiques. Il rend possible une vue d'ensemble des forces qui, en l'homme, sont à l'origine des phénomènes de croissance depuis sa naissance. Cette vue d'ensemble embrasse aussi les forces du métabolisme, celles qui provoquent les phénomènes de digestion et de nutrition. En d'autres termes, on perçoit sous forme d'images l'ensemble des forces vitales, éthériques, spirituelles, qui parcourent l'être humain et, constituant en lui un organisme déterminé, édifient son corps et lui confèrent vie et forme. Ainsi la pleine conscience reprend-elle possession de ce dont les philosophes de l'antiquité avaient une perception semi-consciente, et dont leurs héritiers, sous une forme plus abstraite, ont tiré ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie. Autrement dit, on accède au degré de la connaissance suprasensible que l'on appelle connaissance imaginative ou connaissance par l'imagination, dans laquelle on perçoit l'ensemble des forces vitales, des forces de croissance.

Mais cet organisme éthérique ou vital n'est pas aussi rigoureux-

sement distinct du monde éthérique que le sont, dans la perception sensible, le sujet et l'objet perçu ; car je sais à coup sûr où est l'objet : là-bas, et où moi je suis : ici. Dans la vision imaginative de l'éthérique, mon propre organisme se fond dans le monde éthérique ; j'ai le sentiment d'être à la fois en l'un et en l'autre. Cette expérience intérieure de la fusion du corps éthérique avec l'activité des forces vitales dans le Cosmos, permet d'élaborer des représentations imagées aux lignes précises, puis de les exprimer dans les mots du langage humain. C'est ainsi qu'on peut recréer une philosophie.

Mais lorsque le penseur imaginatif, le penseur qui atteint ce degré précis de la clairvoyance qu'on appelle l'imagination, coule ses connaissances dans les termes de la pensée et du langage courants, l'auditeur les reçoit par l'intermédiaire de la pensée, de la pleine conscience habituelles. Le sentiment qu'il éprouve est alors différent. Cependant la réalité ainsi communiquée par le canal du langage, et reçue par le même intermédiaire, peut être vécue dans la conscience ordinaire.

Ainsi peut être reconquise une philosophie qui a sa source dans le monde éthérique, dans l'organisme éthérique humain et dans le Cosmos à la fois ; et l'effet produit sur l'auditeur est tel, qu'en la recevant au moyen de son intelligence normale, il sent qu'elle provient d'une réalité éthérique, suprasensible. C'est ainsi qu'en faisant renaître la pensée imaginative, on peut restituer au monde une philosophie vraie, et dont l'authenticité soit garantie.

\*\*

La Cosmologie exige une activité plus intense de la conscience. L'âme s'est habituée à concentrer ses forces entières, dans le calme, sur une représentation aisément contrôlable, pour susciter en elle une activité toujours plus soutenue qui finalement se libère de l'organisme physique et se déroule exclusivement dans l'éthérique. Il faut qu'elle aille plus loin et devienne capable d'éliminer de la conscience les représentations qu'elle y maintenait, qu'elle puisse à volonté ou bien les garder présentes, ou bien les éliminer pour n'être plus que vigilance, lucidité sans contenu. L'âme doit alors être pleinement éveillée, mais sans percevoir aucun des objets que la conscience ordinaire héberge.

Lorsqu'en parfaite lucidité elle peut, après la méditation, se maintenir dans cette vacuité voulue, et s'y maintenir par une énergie qui

lui confère des forces nouvelles, un contenu cosmique, spirituel, pénètre un jour dans cette conscience vide, qui n'en avait jusqu'alors aucune notion, un monde spirituel nouveau, qui lui est extérieur. Elle a atteint le degré de l'inspiration, celui qui fait suite à la connaissance suprasensible par l'imagination.

Ce contenu spirituel qui pénètre la conscience volontairement débarrassée, c'est cet ensemble que j'ai appelé hier l'organisme astral de l'homme. Il réside dans le monde spirituel avant de descendre sur la terre et de revêtir un corps physique et éthérique. A la mort, il abandonne la dépouille physique pour continuer à vivre dans le monde spirituel. La connaissance inspirée permet de connaître l'organisation astrale qui, dans la conscience ordinaire, s'exprime par les pensées, les sentiments, la volonté.

Cette connaissance révèle en même temps la nature du Cosmos spirituel. Les sens ainsi que la pensée attachée à ces sens perçoivent devant eux le Cosmos physique ; la conscience inspirée, elle, perçoit un Cosmos spirituel. Seulement, ce qui, en l'homme physique et éthérique, est l'œuvre de ce Cosmos spirituel, paraît infiniment plus réel que les impressions sensorielles qui affluent à la conscience ordinaire.

On peut alors se dire : Ce que l'inspiration fait pénétrer en l'homme, ce qui le fait accéder à une vie de l'âme indépendante du corps, est comparable à l'oxygène qui pénètre matériellement dans le corps par l'inspiration. La connaissance inspirée permet de voir avec précision ce que signifie le processus de la respiration et celui de la circulation qui sont liés en un ensemble de rythmes. On acquiert ainsi une vision concrète de l'homme rythmique, de tout ce qui, en l'organisme, est vie rythmée. C'est la vision du travail qu'accomplit l'organisme astral en nous. En outre, on perçoit les liens, les rapports qui rattachent cet organisme astral, sous son vêtement physique et éthérique, à la respiration, à l'ensemble des rythmes organiques, respiratoires et circulatoires.

On acquiert alors la possibilité de discerner ce qui, dans l'organisme physique et éthérique, est dû à l'hérédité, soumis à ses lois — lois liées à la terre — et ce que l'être humain apporte des mondes suprasensibles, cosmiques, supraterrrestres : cette âme et cet esprit qui descendent sur terre et s'enveloppent d'un organisme physique-éthérique ou, mieux encore, viennent s'en revêtir. On peut alors distinguer entre les tendances héréditaires et ce que l'être humain apporte lui-même du monde spirituel pour son existence physique.

La connaissance de l'organisme astral et de son écho dans les

rythmes organiques permet alors de voir comment il s'insère dans le Cosmos spirituel qu'on perçoit autour de soi grâce à l'inspiration ; on est donc parvenu à une cosmologie qui englobe l'être humain. On trouve à ce niveau une image du Cosmos qui montre comment l'organisme astral avec le Moi — dont je vais parler tout à l'heure — pénètre dans l'organisme physique, dans le flux et le reflux de la respiration et des autres rythmes organiques. On perçoit comment les lois qui édifient réellement le Cosmos se prolongent dans les rythmes du corps humain. La Cosmologie à laquelle on accède ainsi permet de comprendre l'organisme astral, et en même temps les phénomènes rythmiques dont tout corps humain est le siège.

Cette cosmologie moderne, dont la source est dans la connaissance inspirée, peut à son tour se mesurer avec la cosmologie de l'antiquité. Par elle, grâce à ses facultés psychiques semi-conscientes, l'homme se sentait jadis inséré dans un Cosmos, dans un monde cosmique spirituel. La cosmologie nouvelle, elle, est conquise dans la pleine lucidité. On peut en percevoir le reflet dans le corps éthérique. Ce qui est vécu dans l'inspiration se projette sous forme d'images dans le corps éthérique ; la connaissance du Cosmos ainsi acquise vient s'unir à l'activité imaginative du corps éthérique. La connaissance inspirée du Cosmos est intérieurement fluante et ne peut être directement esquissée en traits précis ; il faut qu'elle s'unisse à l'imagination du corps éthérique pour pouvoir prendre ces contours distincts, et c'est ainsi que naît une philosophie cosmique dont l'homme est vraiment la mesure, une cosmologie philosophique née de la fusion de la connaissance inspirée avec les imaginations, avec les formes perçues dans le corps éthérique. C'est cette cosmologie que j'ai tenté d'exposer dans « La Science Occulte ».

\*  
\*\*

Pour fonder la vie religieuse sur la connaissance, il faut élargir encore la vie méditative, les exercices intérieurs, et y englober la volonté.

Jusqu'à présent, nous avons décrit une sorte d'exercices constitués surtout par une culture particulière de la pensée. Il faut maintenant que soit libéré du physique, de l'éthérique, ce qui, dans l'âme, s'exprime par la volonté. Cela peut se faire lorsqu'on met en œuvre sa volonté selon un mode qui n'est pas pratiqué ordinairement. Un exemple me permettra de préciser.

Les faits qu'habituellement on suit par la pensée dans l'ordre où ils se sont présentés, on peut essayer de les reproduire intérieurement dans l'ordre inverse : le dernier d'abord, puis l'avant-dernier, puis le précédent, et ainsi de suite jusqu'au premier. On exécute ainsi intérieurement, par un effort de volonté, ce qui ne se produit jamais dans l'état de conscience ordinaire, où la volonté incluse dans la pensée suit les faits dans l'ordre où ils se sont produits. En pensant ainsi à rebours, autrement qu'à l'ordinaire, on libère la volonté des chaînes de l'organisme physique et éthérique, et on la rattache directement à l'astralité, dont elle n'est habituellement qu'un reflet.

Or, l'astralité, par l'effet des autres méditations, est déjà libérée du corps physique et éthérique ; la volonté s'en trouve donc dégagée en même temps, et pénètre dans le monde spirituel. En faisant passer la volonté de l'organisme dans le corps astral, on entraîne aussi ce qui est le Moi — ou l'Homme-Esprit — hors de l'organisme éthérique et physique ; Moi et corps astral vivent alors dans le monde spirituel avec les entités spirituelles.

Dans le monde physique, on vivait isolé dans son corps ; on apprend maintenant, en cultivant la vie de l'âme, à vivre hors du corps, dans le monde spirituel, avec les entités qui se sont révélées dans l'imagination et dans l'inspiration. C'est ainsi qu'on parvient à mener, dans le monde spirituel, une existence indépendante du corps.

D'autres exercices exigeant de nouveaux efforts de volonté peuvent être pratiqués. Plus il faut dépenser d'énergie pour cette culture de la volonté, mieux ils permettent de vivre dans le monde spirituel, hors de l'organisme physique et éthérique. On peut par exemple modifier les habitudes en se proposant très consciemment de le faire ; en visant à ce que, acquises depuis des années, elles se transforment assez pour que, sur ce point-là, on ne paraisse plus du tout le même être. La chose peut concerner des habitudes infimes, insignifiantes, de celles même qui se maintiennent sans qu'on y pense beaucoup. Ce sont celles-là qui, modifiées, deviendront les meilleurs auxiliaires pour accéder à la connaissance suprasensible que je vais décrire maintenant. On a, par exemple, une écriture pourvue de certaines caractéristiques, et l'on peut se proposer énergiquement de s'obliger à écrire tout autrement, d'acquérir une écriture tout à fait différente de celle que l'on pratique depuis l'enfance.

Lorsque pendant des années on a exercé sa volonté de cette façon, l'âme finit par être assez forte pour vivre dans le monde spirituel,



hors de l'organisme physique et éthérique, en compagnie des entités spirituelles et des âmes humaines qui ont franchi le seuil de la mort et résident dans le monde spirituel avant de se tourner à nouveau vers la Terre. Ou encore, avec les entités spirituelles qui ne quittent pas le monde des esprits et n'ont pas, comme les êtres humains, à revêtir un organisme éthérique et physique.

C'est alors qu'on parvient en âme et en esprit dans le monde où peut être faite consciemment l'expérience religieuse. Avec la même lucidité que celle du mathématicien ou du savant aujourd'hui, on pénètre dans le monde divin dont les anciens Maîtres transmettaient aux hommes l'enseignement dans une sorte de rêve. Ainsi atteint-on le troisième degré de la connaissance suprasensible, la véritable intuition.

L'intuition permet de faire siennes les expériences spirituelles qui formeront le contenu de la conscience religieuse. Et à nouveau, on acquiert la connaissance d'un élément essentiel de la nature humaine : on sait comment l'homme, avec son véritable Moi et son organisme astral, peut vivre dans un monde spirituel pur.

On sait maintenant ce qu'est l'homme qui veille, et ce qu'est l'homme qui dort. On comprend comment, dans la veille, le Moi et l'organisme astral se revêtent des processus respiratoires et circulatoires, des rythmes organiques, et comment, le Moi imposant son empreinte à l'organisme physique, les échanges qui s'effectuent dans la circulation se trouvent à leur tour inclus dans cette activité. Ce que l'homme appelle ordinairement son Moi n'est qu'une faible effigie du véritable Moi, qui est ancré dans le monde spirituel. Ce Moi ordinaire est perçu par la conscience à travers les phénomènes d'échange qui se produisent au sein de la circulation sanguine. Le flux et le reflux de ces échanges est pressenti, ressenti par l'homme, et c'est dans ses mouvements que la conscience ordinaire perçoit le Moi. Mais elle ne trouve là qu'une image ténue du Moi véritable.

En réalité, celui-ci vit effectivement, lui aussi, dans ces échanges fluants du système rythmique, mais la conscience ordinaire n'en perçoit que le reflet. Lorsque l'organisme physique et éthérique utilise à plein les forces de ce système des rythmes — comme c'est le cas pendant le sommeil, le Moi véritable et le corps astral vivent alors dans le monde spirituel. La respiration et la circulation, avec leurs échanges, nourrissent le corps physique et éthérique, et le Moi avec le corps astral mène son existence en dehors de ce corps physique, dans le monde spirituel. L'intuition vraie permet de percevoir ces états alternatifs, grâce auxquels l'organisme physique, par la

respiration et la circulation, peut réparer ses forces. Puis, quand cette régénération est accomplie, le corps astral et le Moi reviennent, plongent à nouveau dans le métabolisme qui sous-tend la respiration et la circulation, et le dormeur s'éveille.

Ainsi acquiert-on la connaissance de ce monde de l'esprit que les anciennes religions appelaient le monde divin, et qui est la véritable patrie de l'homme, son Moi véritable. Tout ce qui est ainsi saisi par l'intuition se reflète, comme dans un miroir, dans le corps physique et dans le corps éthérique, et l'on peut alors à nouveau exprimer à l'aide des mots, en images et en notions, tout ce qui a été vécu dans un monde purement spirituel, hors de toute forme corporelle. On le rend ainsi accessible à l'intelligence normale, sensible au cœur, vécu dans l'âme : c'est ce qui forme le contenu de la conscience religieuse, qui reçoit ainsi les connaissances sur lesquelles elle se fonde.

Il n'est pas nécessaire que tous les hommes accèdent par l'intuition à ce monde spirituel divin. C'est là la tâche de l'investigateur spirituel. Et lorsque ce dernier exprime par des mots ce qu'il a acquis dans le monde spirituel, la conscience ordinaire perçoit à travers ce qu'il dit quelque chose qui ne concerne pas le monde terrestre, mais dont la réalité profonde qui en est la substance peut vivre et s'épanouir dans l'âme ; c'est par cette force qu'agit sur la conscience tout ce que l'investigation spirituelle puise par l'intuition dans le monde divin.

Pour retrouver une vie religieuse authentique fondée sur la connaissance, il faut que l'humanité admette ces révélations transmises par l'investigateur spirituel. La religion redeviendra alors ce qu'elle fut autrefois, c'est-à-dire une manifestation du monde divin, une révélation des expériences faites au contact des entités qui se sont dévoilées tout d'abord à la connaissance imaginative, puis inspirée, mais qu'on ne rencontre vraiment que dans l'intuition.

\*  
\*\*

La pensée qui se meut au sein des abstractions, celle qui forme la base de nos observations et de nos expériences scientifiques, ne s'est développée que lentement au cours de l'évolution. Elle était inconnue de ces philosophes et de ces maîtres qui fondèrent dans l'antiquité la philosophie, la cosmologie et la vie religieuse, et dont la tradition a hérité bien des choses. Ils ne connaissaient que des



expériences à demi-conscientes, vécues comme en rêve, imaginatives, inspirées, intuitives. C'est en elles qu'ils puisaient les connaissances qu'on avait autrefois dans tous les domaines, et nous ne cultivons la pensée abstraite que depuis la naissance des sciences de la nature. Il ne faudrait pas croire que cette pensée abstraite est pratiquée par les seuls savants. Les écoles en ont hérité, et elle a gagné les êtres les plus simples, les plus primitifs, ceux qui vivent dans les campagnes, loin de toute civilisation citadine (1).

Or, elle était encore inconnue de tous aux 8<sup>me</sup>, 9<sup>me</sup> siècles après Jésus-Christ. A cette époque, seules étaient répandues les connaissances acquises par les trois états de conscience d'autrefois. Et la pleine lucidité qui doit être considérée aujourd'hui comme l'expression véritable de la condition humaine, ne put être acquise que grâce à cette pensée abstraite qui est aujourd'hui le joyau de la science.

En d'autres termes : Dans les temps anciens, cette pensée qui utilise comme instrument l'organisme physique n'existait pas. L'homme ne pensait qu'avec l'aide de son organisme éthérique, de son astralité, de son moi. Les pensées lui venaient des révélations que lui apportaient l'imagination, l'inspiration et l'intuition.

C'est ce qui se passe même aujourd'hui pour les êtres qui, dans des circonstances dont nous parlerons encore, ont gardé une sorte de clairvoyance qui n'est pas la vision moderne, méthodique, de notre temps, mais un héritage du passé. Ils ont encore des perceptions intérieures tout comme les avaient nos ancêtres, mais ne peuvent jamais les contrôler. On est surpris parfois de voir quelles pensées rigoureuses leur sont ainsi communiquées, par un enchaînement logique beaucoup plus éblouissant que celui d'un philosophe. Ce sont les pensées mêmes du monde spirituel, et dans le passé les hommes n'en connaissaient pas d'autres.

La pensée abstraite, seule pratiquée aujourd'hui, est élaborée au moyen de l'instrument du corps physique. Elle n'est conçue que grâce à lui, et caractérise toutes les conquêtes de l'époque moderne, cette époque où l'humanité est parvenue à la pleine conscience terrestre. Mais vis-à-vis du monde spirituel, elle est comme « déportée ». Car la pensée se révèle comme appartenant au monde spirituel par les caractères que j'ai précisés précédemment. Lorsqu'elle est obtenue au moyen de l'organisme physique, elle ne vit

---

(1) Cette remarque, déjà exacte en 1922, l'est bien plus encore depuis que la radio a pénétré dans tous les foyers ruraux. — N. d. T.

plus dans son élément, elle a quitté son lieu d'origine. Elaborée dans le corps physique, elle ne peut plus rien contenir qui lui vienne du monde spirituel ; elle n'est plus qu'une activité qui se déroule dans le corps.

En d'autres termes : Cette pensée abstraite n'est animée par aucune réalité ; elle est le résidu filtré, exsangue, de l'imagination. Elle ne saisit plus que l'apparence des choses. Ce que nous trouvons en elle n'est qu'une réalité factice, précisément parce que dans ce mode de pensée nous gardons toujours conscience de nous-même.

Mais dans le champ de cette activité, nous pouvons trouver deux choses : premièrement, ces réalités factices qu'elle nous propose et qui ne peuvent prétendre exprimer vraiment quelque chose, peuvent refléter le monde de la nature. C'est par là que l'homme a conquis ce qui fait aujourd'hui son orgueil : une science libérée de toute subjectivité.

La vie de la nature ne pourrait être décrite objectivement au moyen d'une pensée issue d'une vie intérieure personnelle. Les descriptions des phénomènes naturels telles que les faisaient les Anciens ne peuvent être admises aujourd'hui comme objectives. C'est précisément parce que la pensée n'a qu'une existence factice qu'elle peut refléter le monde extérieur. C'est parce qu'elle est dépouillée de tout contenu lié à celui qui l'émet qu'elle devient représentation des phénomènes extérieurs. L'humanité a conquis, sur le terrain de cette pensée factice, la connaissance objective de la nature. L'une et l'autre sont apparues à la même époque (1).

La seconde chose que l'homme doit à la conquête de la pensée, c'est l'expérience de la liberté. Les impulsions morales engendrées par l'imagination, l'inspiration et l'intuition, reçues dans une sorte de conscience vague, transmises par les rêves, les instincts et les mouvements internes de l'organisme, et poussant l'homme à l'action — exercent toujours sur nous une pression.

Les ressorts de l'action, quand ils ont leur origine dans l'organisme, mènent l'homme par la contrainte. Quant aux impulsions morales qui sont reçues par l'imagination dans le monde éthérique, elles exercent aussi une pression. On ne peut faire autrement que les suivre. De même avec ce qui provient de l'inspiration et de l'intuition. Tandis que, dans la condition terrestre, entre la naissance et la mort, l'être humain qui accueille ces impulsions morales par le

---

(1) Cf. Rudolf Steiner, *L'apparition des sciences naturelles*, supplément n° 7 à la revue *Triades*, Paris, 1957.

canal de la pensée abstraite, factice, — qui n'est rien d'autre que l'activité pensante exercée par l'organisme physique — ne reçoit d'elles aucune contrainte. Car la simple pensée n'impose rien. Elle ne peut, pas plus que l'image d'un objet dans un miroir, nous obliger à faire quoi que ce soit. Ce qui est réel s'impose à moi ; ce qui n'a qu'un semblant d'existence ne peut me contraindre, et il faut que je m'oblige moi-même à m'y conformer. Il en résulte ceci : Avec cette pensée sans réalité vraie, la possibilité de la liberté nous est donnée. Ainsi donc, lorsque les impulsions morales issues du monde spirituel, descendent vers l'homme et deviennent le contenu de cette pensée sans existence réelle, elles y deviennent des impulsions libres.

J'ai dépeint dans « L'Initiation », dans « Science Occulte », dans « Théosophie », comment il est possible de s'élever vers les mondes spirituels. J'ai également tenté de montrer dans « La Philosophie de la Liberté » sur quoi est fondée la conquête de la liberté intérieure à l'époque moderne. Nous dirons que, à l'époque où l'homme a conquis la pleine conscience en utilisant pour penser l'organisme physique, il a rejeté la clairvoyance de rêve sur laquelle se fondaient autrefois la philosophie, la cosmologie et la religion. Mais il a acquis la faculté d'établir une connaissance objective de la nature, et en outre de développer en lui la liberté.

Aujourd'hui, le moment est venu de reprendre la route qui mène au monde suprasensible tout en maintenant la conscience acquise ; de vivre à nouveau, mais consciemment, dans l'imagination, l'inspiration et l'intuition et d'ajouter à la liberté intérieure, à la connaissance objective de la nature, une philosophie, une cosmologie, une vie religieuse nouvelles, fondées sur la connaissance du monde suprasensible. Elles sont la révélation du monde spirituel et en même temps satisfont aux exigences de l'esprit moderne, tout comme la connaissance objective de la nature et la liberté intérieure satisfont aux exigences d'un esprit pleinement lucide en face du monde sensible.

Cette double conquête caractérise la direction dans laquelle l'humanité marche vers l'avenir, sur la route prévue par l'ordre du monde, pour accomplir les véritables progrès qu'il exige.

## TROISIÈME CONFÉRENCE

### Méthodes de connaissance imaginative, inspirée, intuitive

*Dornach, 8 septembre 1922*

Les exercices de méditation qui doivent conduire à la connaissance imaginative modifient profondément la vie de l'âme. Ils transforment également les rapports qu'elle entretient avec le monde extérieur. Nous parlons ici de ces méditations dans lesquelles l'âme se concentre de toutes ses forces sur un ensemble de représentations déterminé et facilement contrôlable. Il est très important de bien envisager ce point : un ensemble de représentations déterminé et facilement contrôlable, constitué de telle façon que l'âme et l'esprit puissent y fixer toute leur attention ; ainsi, pendant qu'ils y sont attachés, rien d'inconscient ou de subconscient ne vient s'y mêler, ni aucune impression liée à des réminiscences.

Pour parvenir par la bonne voie à la connaissance imaginative, il faut que le méditant ait devant lui cet ensemble de représentations auquel il consacre toutes ses forces intérieures, à peu près comme on a présentes à l'esprit les données d'un problème de mathématiques ; ainsi, rien ne vient se mêler à la méditation qui soit teinté par des sentiments ou parcouru d'impulsions volontaires. Lorsqu'on se concentre sur un problème de mathématiques, on sait à tout instant que l'activité de l'âme se maintient à l'intérieur de ce qu'elle perçoit. On sait qu'aucun mouvement affectif, aucun sentiment, aucune réminiscence ne doivent intervenir au milieu de ces représentations, qui doivent aboutir à la solution du problème. Cette attitude doit être précisément celle de la méditation bien conduite.

Il est préférable de s'adonner ainsi à un ensemble de représentations entièrement nouveau, dont on sait à coup sûr qu'on ne l'a jamais pensé. Car si l'on puisait les images dans sa mémoire, on ne pourrait pas contrôler les sentiments inconscients qui viendraient s'y mêler. Il est donc extrêmement fécond pour le méditant de se laisser conseiller par un investigateur spirituel expérimenté, qui veillera à ce que le thème de méditation choisi soit entièrement nouveau pour lui, pénètre pour la première fois dans sa conscience, sans rien contenir de remémoré ou d'instinctif, et n'engageant ainsi rien d'autre que l'âme et l'esprit.

La répétition régulière d'un tel exercice, qui peut n'être que bref chaque jour, crée un état d'âme dans lequel le méditant se sent intérieurement plongé dans une activité qui s'est dégagée du corps physique, et qui se distingue des pensées, des sentiments ou des impulsions volontaires liées au corps physique.

Il ressent avec une netteté particulière qu'il vit dans un monde isolé de tout ce qui est physique. Progressivement, il pénètre ainsi dans le monde éthérique, et la chose lui devient sensible par le caractère d'objet que prend pour lui-même son propre corps. Il lui apparaît en quelque sorte de l'extérieur, comme nous sont extérieurs les objets matériels que nous percevons. Mais ce qui montre que la méditation est conduite avec succès, c'est que les pensées deviennent en quelque sorte plus consistantes, et qu'au caractère abstrait qu'elles avaient jusqu'alors, vient s'ajouter le sentiment vivant de forces analogues à celles qui font de l'enfant un adulte, ou à celles qui sont à l'œuvre en nous quand l'assimilation pourvoit aux besoins du corps.

La pensée devient ainsi véritablement réelle. On a en elle le même sentiment de plénitude que procuraient les forces de croissance, les forces vitales, et c'est ce qui prouve que la pensée imaginative a été acquise selon le mode décrit. Car si on y avait accédé en utilisant des éléments inconscients ou même en se servant du corps, les forces, les réalités qui se manifestent dans la pensée suprasensible agiraient par choc en retour sur l'organisme physique et éthérique. Elles pèseraient sur les forces vitales, sur les forces de nutrition, et modifieraient l'organisme physique et éthérique. Or, cela ne doit en aucun cas se produire. L'activité toute entière développée pour atteindre à la connaissance imaginative, les forces qu'on y applique, doivent exercer leurs effets sur les rapports de l'homme avec le monde extérieur exclusivement, et ne doivent en aucun cas porter atteinte à l'organisme. Celui-ci doit rester intact, si bien que le méditant,

lorsqu'il a acquis la faculté correspondante, lorsque par la pensée il baigne dans le monde éthérique, doit pouvoir tourner le regard intérieur vers son corps physique non modifié, toujours semblable, et sur lequel la pensée éthérique n'a pas eu d'effet.

Cette dernière, on le sent, est complètement dégagée du corps physique, mais ce détachement doit pouvoir à volonté être suivi d'un état de parfaite présence à l'intérieur du corps. Lorsque la connaissance imaginative est le fruit de méditations appropriées, le méditant qui s'y est maintenu et en a éprouvé la réalité, doit pouvoir, l'instant d'après, l'éliminer, se retrouver dans son corps physique, se servir de ses yeux et de ses oreilles pour voir et pour entendre comme à l'ordinaire, et percevoir normalement par le toucher. Ces passages alternés de la présence dans le corps physique au dégagement vers l'éthérique doivent pouvoir être effectués constamment en toute aisance. On a alors atteint la véritable pensée imaginative, et nous allons voir maintenant quels en sont les effets.

\*  
\*\*

Qui veut devenir investigateur spirituel doit, pendant longtemps, exécuter méthodiquement les exercices les plus variés. Les résultats que je viens d'esquisser dans leur principe amèneront en tout cas à faire de la pensée imaginative une expérience assez approfondie pour que l'on soit à même de contrôler les affirmations de l'investigateur spirituel ; contrôle d'ailleurs toujours possible au moyen de l'intelligence normale, si elle est restée disponible et libre d'idées préconçues.

Pour obtenir un bon résultat, il faut renforcer la méditation par d'autres exercices. Avant toutes choses, il faut cultiver certaines qualités intérieures telles que la force de caractère, la sincérité vis-à-vis de soi, le calme intérieur et, par-dessus tout, un parfait sang-froid, une maîtrise qui permette d'accomplir et les méditations elles-mêmes, et les recherches clairvoyantes précises qui leur font suite, dans une attitude comparable à celle du mathématicien. Lorsque, comme on se forge des habitudes, on a acquis cette force de caractère, cette sincérité intérieure, ce calme et ce sang-froid, la méditation constamment répétée (pour les uns quelques semaines suffiront, pour d'autres des années seront nécessaires) produira ses fruits dans l'ensemble de l'organisme physique et éthérique. Le méditant possèdera dès lors, dans la connaissance imaginative, la même



activité qu'il déploie dans son corps physique pour penser et pour percevoir le monde.

Parvenu à ce point, il est tout d'abord en état de percevoir comme un tout, comme un tableau du temps, le cours de sa propre vie depuis l'enfance. Il voit s'étendre devant lui, en formes intérieures mouvantes, le cours de sa propre existence. Rien de comparable cependant aux souvenirs qu'on peut en avoir à l'ordinaire ; ce qui est perçu de la sorte est aussi réel, aussi substantiel que les forces vitales et les forces de croissance sous l'action desquelles, à travers le corps du petit enfant puis à travers sa pensée, se manifeste la configuration de son âme.

Ce qui apparaît progressivement ici, c'est l'organisme éthérique évoluant au cours de la vie ; il apparaît en un tableau beaucoup plus concret que l'enchaînement des souvenirs qui se présentent ordinairement à la conscience. Ceux-ci ne sont d'ailleurs qu'une sorte de dernier reflet ondoyant, rejeté à la surface, et leur source est dans les profondeurs éthériques où la conscience ne pénètre jamais, mais qui nous modèlent, engendrent des formes tout au long de notre existence, de la naissance jusqu'au moment présent.

C'est la vie de ces profondeurs dans laquelle plonge maintenant la conscience imaginative, et, pour commencer, elle offre à l'être humain une véritable connaissance de lui-même pendant le cours de son existence actuelle. Nous verrons dans les jours qui viennent comment cette connaissance peut s'étendre à la vie pré-terrestre.

En fait, le premier pas de la connaissance suprasensible est dans la perception de notre propre vie éthérique telle qu'elle s'est déroulée depuis l'enfance. Elle nous fait acquérir de nous-même une véritable compréhension ; cette expérience de l'éthérique se reflète dans l'organisme et révèle comment l'ensemble du Cosmos éthérique œuvre dans chaque être isolément, comment sa vie ondoyante prolonge ses vibrations dans l'organisme individuel.

On peut alors exprimer en concepts et formuler ce qu'on a vécu, et c'est ainsi que, de l'expérience imaginative du monde dans l'homme éthérique, peut naître une véritable philosophie. Le contenu de cette expérience de l'éthérique reste généralement ignoré de la conscience ordinaire. Seul le tout petit enfant, qui ne parle pas encore, est plongé tout naturellement dans cette activité à laquelle l'homme accède par la connaissance imaginative. Car au moment où il commence à parler, où le langage prend forme au sein de l'âme, il s'isole de la vitalité universelle. Des forces éthériques individualisées seront plus tard en lui celles de la pensée abstraite. La



métamorphose d'une partie des forces de croissance en forces de pensée ne s'est pas encore effectuée, et l'enfant baigne dans cette même activité cosmique où nous replonge la conscience imaginative ; seulement il y baigne à son insu, tandis que le penseur imaginatif en fait l'expérience en pleine lucidité.

Sans la conquête de cette pensée imaginative, il est impossible de percevoir les rapports fluants qui lient l'organisme éthérique individuel à l'éthérique du Cosmos. L'enfant ne peut les voir, bien qu'il y baigne directement, parce qu'il ne possède pas encore de pensée consciente. L'homme qui n'a que la conscience ordinaire ne peut pas les voir davantage, parce qu'il n'a pas encore approfondi la pensée abstraite par les méditations. On en vient alors à formuler ce paradoxe : Seul est un véritable philosophe celui qui, à l'âge adulte, est capable en son âme de redevenir comme un petit enfant, mais qui s'est forgé la faculté de le redevenir dans un état de conscience plus intense que celui de la vie courante. La vue d'ensemble lucide de tout ce qu'on a été dans la petite enfance, avant l'acquisition du langage, puis de la pensée abstraite, voilà ce qui fait le philosophe moderne.

\*  
\*\*

Pour que soit complétée la connaissance suprasensible, il faut pratiquer de nouveaux exercices de méditation qui puissent mener jusqu'à l'inspiration. Il faut, non seulement s'exercer à fixer l'âme sur des ensembles d'images, comme on l'a décrit jusqu'à présent, mais aussi — nous en avons déjà énoncé le principe — pouvoir éliminer de la conscience les images qu'on y a fait pénétrer. Or, pour obtenir ce résultat, il faut mettre en œuvre une force intérieure plus grande que pour effacer intérieurement les représentations que nous fournissent la mémoire ou la perception sensible. Il faut plus d'énergie pour éliminer les images de la méditation que pour effacer celles de la représentation ordinaire. Mais cette énergie intensifiée est celle dont l'âme a besoin pour progresser.

On l'acquiert en faisant des efforts toujours plus intenses pour libérer la conscience des images, et n'y rien laisser pénétrer d'autre. On est alors dans un état de vigilance intérieure pure, d'où tout contenu est absent. Et c'est ce qui peut conduire à l'inspiration. Car l'âme, lorsqu'elle s'est ainsi libérée, par sa propre énergie, des représentations imaginatives et qu'elle a fait le vide en elle, voit affluer dans ce vide la substance spirituelle du Cosmos. Elle perçoit

alors progressivement, devant elle et autour d'elle, un Cosmos spirituel, tout comme dans la conscience ordinaire l'homme perçoit par ses sens l'univers physique.

Ce Cosmos spirituel se présente de telle façon qu'il ramène l'être à ce qu'il connaît du monde sensible. Dans ce dernier, nous percevons le soleil, la lune, les planètes, les étoiles fixes et bien d'autres réalités concrètes. Lorsque la conscience libérée de toute représentation peut saisir le Cosmos spirituel, elle voit se révéler l'être spirituel du soleil, celui de la lune, des planètes et des étoiles fixes. Et là encore, il faut que délibérément le méditant puisse établir le rapport entre ce qu'il perçoit et ce qu'il connaît par les sens. Il faut qu'il soit capable de se dire : je fais en ce moment l'expérience d'un être spirituel qui se révèle à moi, et cet être spirituel, je vois qu'il est lié à la lune que je perçois dans le monde physique, sensible. De même pour les autres expériences.

Ici encore, le méditant doit pouvoir garder le contrôle de ses mouvements, vivre à la fois dans le monde spirituel et dans le monde sensible. Son âme en activité doit pouvoir passer à volonté des révélations spirituelles du Cosmos aux manifestations physiques qu'il connaît habituellement dans le monde terrestre.

Le lien qui s'établit ainsi entre l'être spirituel et l'objet physique du soleil, de la lune, et ainsi de suite, implique une activité de l'âme analogue à ce qui se passe quand, à propos d'une perception nouvelle, on se remémore une expérience passée. On établit entre la révélation de l'entité spirituelle et ce qu'on a connu dans le monde physique un rapport, comme lorsqu'on rapproche une perception nouvelle de ce qui est déjà connu, pour mieux l'identifier. Tout se passe comme si l'expérience dans le spirituel jetait des lueurs nouvelles sur ce qu'on a connu auparavant dans le monde sensible, par l'intermédiaire du corps. Ce stade supérieur de la connaissance suprasensible dans lequel l'être est en quelque sorte submergé, il faut cependant l'aborder dans le même calme intérieur avec lequel on rapporte une perception nouvelle à un souvenir.

Ce stade présente des caractères essentiellement différents de la simple imagination qui l'a précédé, et dont on fait l'expérience dans le monde éthérique. Celle-ci rappelle ce que l'on éprouve dans le corps physique. Mais le monde éthérique, on le ressent comme un ensemble de rythmes, d'ondoiements de l'éther cosmique, que l'on est parfaitement capable de traduire en concepts, en idées.

L'expérience imaginative faite dans l'éthérique est celle d'une activité universelle, d'un ensemble de faits suprasensibles. Dans

l'inspiration, on ne ressent pas simplement ces activités mouvantes, qui passent de formes en formes ; dans ce monde ondoyant des rythmes éthériques, on sent s'approcher, comme portées par un océan universel, de véritables entités à l'œuvre. On évoque intérieurement le soleil, la lune, les planètes et les étoiles fixes et aussi les choses terrestres : minéraux, plantes — et tout cela baignant dans l'éther universel.

Ainsi ressent-on le Cosmos astral. On y retrouve, sous forme d'êtres, et dans sa nature spirituelle, ce qu'on perçoit dans le monde sensible sous une forme extérieure. On acquiert en même temps la vision de ce qu'est intérieurement l'organisme humain dans son ensemble, et aussi chaque organe séparément : les poumons, le cœur, le foie, et ainsi de suite. Car toutes les formes et la vie même de l'organisme humain ne sont pas l'œuvre du Cosmos physique, mais celle des entités spirituelles — solaire, lunaire, animales, végétales — qui animent et imprègnent d'esprit le physique et l'éthérique, et dont l'activité produit la vie et les formes de l'organisme humain. On ne comprend comment cet organisme prend forme et vie que lorsqu'on a accédé à l'inspiration.

Tout cela reste dissimulé à la conscience ordinaire, et ne lui deviendrait perceptible que si l'on pouvait, non seulement voir par les yeux, entendre par les oreilles et savourer par les organes du goût, mais en outre si la respiration — inspiration et expiration — devenait une perception par laquelle notre organisme tout entier sentirait l'air pénétrer en lui, puis le quitter. C'est la raison pour laquelle une certaine école orientale, l'école du « yoga », s'est attachée à agir sur la respiration pour la modifier, et en faire un processus de connaissance, un acte de connaissance conscient — en réalité dans un état voisin du rêve. Elle veut en faire quelque chose d'analogue aux perceptions de la vue et de l'ouïe. Elle cultive ainsi effectivement une Cosmologie, une plongée du regard vers l'action que les entités spirituelles exercent en l'homme, et vers ce qui fait de lui un membre du Cosmos spirituel. Mais ce genre de préceptes est contraire à la constitution actuelle de l'organisme humain. Les exercices qu'ils prescrivent étaient adaptés à sa nature dans les temps anciens ; aujourd'hui, ils sont en fait des pratiques déjà décadentes.

Il fut un temps, bien déterminé, et que j'aimerais qualifier d'« époque intermédiaire », où la structure de l'être humain se prêtait à ces exercices de yoga, destinés à transformer la respiration en processus de connaissance, en état de conscience ; ils permettaient alors d'édifier une cosmologie semi-consciente, mais qui était le

privilège de ceux qu'on peut appeler les « savants » de l'époque. Cette connaissance, il faut que les hommes des temps présents la conquièrent sur un plan plus élevé, avec l'aide des forces corporelles et psychiques, non pas dans l'ancien état de rêve, à demi-conscient, mais en pleine lucidité, comme je l'ai déjà exposé tout à l'heure. L'Occidental qui pratique le yoga, du fait qu'il est maintenant différemment constitué, s'expose à agir sur son physique et son éthérique et à les forcer. Les facultés de connaissance tombent alors sous l'emprise de ce qui vient de cet organisme, et ne sont plus capables d'un travail vraiment objectif. Le philosophe est l'homme capable de restituer à son âme les facultés de la petite enfance, tout en restant pleinement conscient. De même, l'état d'âme autrefois adapté à la cosmologie des temps du yoga doit être recréé, mais en pleine conscience, dans une vigilance intérieure plus intense encore que ne l'est celle de la veille normale.

Le philosophe moderne restaure en son âme l'attitude de l'enfant ; le cosmologue moderne se replonge dans celle d'une époque intermédiaire de l'histoire humaine, l'un et l'autre en pleine conscience. Le philosophe revient consciemment à un état d'âme qui est celui d'un être isolé. Le cosmologue, à un autre qui était autrefois celui de tout un groupement humain. Être consciemment un « enfant », c'est philosopher. Restaurer en soi l'état d'âme dans lequel, à une époque intermédiaire de l'évolution, se pratiquait le yoga, et le faire en toute conscience, signifie aujourd'hui être cosmologue.

Je vais maintenant, dans la dernière partie de cette conférence, exposer ce que doit être l'attitude religieuse.

\*  
\*\*

J'ai décrit hier comment peut être atteint le troisième degré de la connaissance suprasensible, grâce à des exercices portant sur la volonté, tels que ceux dont vous trouverez la description dans les ouvrages déjà mentionnés, et dont je reparlerai prochainement en détail. Par cette voie, l'homme accède à un état analogue à celui du rêve, et dans lequel vivaient normalement les premiers hommes, ceux qui habitaient notre terre au début de l'évolution. Cette humanité possédait comme en rêve une intuition spontanée, semi-consciente.

C'est cette intuition que doit conquérir sur le plan de la pleine conscience celui qui, à l'époque moderne, veut connaître la vie reli-

gieuse. Un écho de cette intuition quasiment instinctive de l'humanité primitive subsiste encore chez certaines personnes à l'heure actuelle ; elles perçoivent spontanément, intuitivement, les forces spirituelles qui les environnent, et se comportent en conséquence. Elles font passer dans l'art et la poésie un dernier écho des intuitions autrefois perçues en rêve par l'humanité. Cet écho se retrouve jusque dans les idées qui, tout à coup, peuvent surgir dans l'esprit des savants ; il exerce sur l'imagination de l'humanité moderne une influence extrêmement importante.

L'intuition parfaitement consciente et authentique dont nous parlons, et qui peut être conquise par les moyens exposés dans la précédente conférence, est de toute autre nature. Car l'homme primitif avait une vie psychique toute différente de celle de l'homme moderne. Il vivait en quelque sorte complètement en dehors de lui-même, dans les nuages et le brouillard, dans les étoiles, le soleil et la lune, dans les plantes et les animaux ; de toute chose, il avait un sentiment presque aussi intense que de son propre corps. Il est extrêmement difficile de rendre concevable à la conscience moderne cet état d'âme de la première humanité. Et pourtant toutes les découvertes des historiens confirment que telle était bien la nature des premiers hommes. Elle était fondée sur le fait que ce qui se passait dans leur organisme ne leur était pas inconscient, comme c'est le cas pour nous autres, hommes modernes. Nous n'avons plus aujourd'hui aucune sensation de ce qui se passe dans notre corps physique : assimilation, croissance, etc. Comme sous un voile, tout cela est enfoui sous la vie semi-consciente des sentiments et des impulsions, et sous le monde parfaitement conscient des représentations. C'est dans ces profondeurs voilées que couve la vie de l'organisme, ignorée de la conscience.

Il en allait bien différemment chez l'homme primitif. Les représentations se formaient en lui avec beaucoup moins de netteté qu'en nous ; elles naissaient et passaient comme des songes, et ses sentiments, bien que violents, étaient encore bien moins distincts. La vie affective était en lui comparable à ce qu'est en nous une impression générale de malaise ou de bien-être physiques. En revanche, il se sentait grandir pendant l'enfance. Les phénomènes de croissance étaient ressentis par lui, dans son corps comme dans son âme. Il ressentait également, devenu adulte, le courant des substances alimentaires dans son organisme, la circulation du sang qui portait à travers tout son corps la sève nourissante. Qui est aujourd'hui muni d'un organisme supérieur comme celui dont j'ai décrit hier le déve-

loppement, peut encore, bien que sous une forme moindre, se faire une idée de ces sensations organiques de l'homme primitif, par exemple lorsqu'il observe des vaches qui, ayant brouté, sont couchées et digèrent, absorbées tout entières dans l'activité de la nutrition. Chez ces bêtes, la vie de l'âme et du corps mêlés apparaît comme parcourue de forces cosmiques qui la pénètrent d'une luminosité intérieure. Elles ressentent le profond bien-être des échanges digestifs, assimilatoires, circulatoires. Il n'est d'ailleurs pas besoin d'être clairvoyant pour distinguer dans leur attitude, dans leurs mouvements, comment, par leur conscience animale, elles suivent le cours de leur digestion.

C'est ainsi que l'homme primitif, lorsqu'il aborda le champ de l'évolution terrestre, ressentait le déroulement de sa vie physique, s'interpénétrant, se confondant parfaitement avec celle de l'âme. Et parce qu'il avait de ses poumons, de son cœur, de tout son organisme, un sentiment intense, il pouvait ressentir avec une intensité presque égale, tout ce qui se passait autour de lui. Il vivait aussi bien l'éclair fulgurant, le roulement du tonnerre, les nuages aux formes mouvantes, la lune changeante. Il vivait intérieurement les phases de la lune, comme il ressentait celles de sa propre digestion. Le monde extérieur était en lui-même, presque au même degré que ce qui se passait en lui. Et sa propre vie, elle était comme un fleuve s'écoulant sous ses yeux. Le jeu des vagues de la mer se déroulait en lui, il s'y plongeait intérieurement, comme il était plongé dans la circulation de son propre sang.

L'univers tout entier lui apparaissait comme un monde intérieur — ce qu'il est en fait. On donne aujourd'hui à cette attitude le nom d'« animisme ». Mais on se méprend complètement sur ce qui en est la cause, et l'on considère l'animisme comme le résultat d'une projection à l'extérieur de ce que l'être humain ressent en lui-même. Tandis que cette fusion avec le monde extérieur était alors une donnée élémentaire de sa conscience, aussi spontanément établie que l'est pour nous la signification que nous donnons aux sons et aux couleurs. Rien ne nous autorise à penser que l'homme primitif, parce que doué d'imagination, n'ait eu du monde extérieur qu'une vision de rêve. Il percevait ce monde extérieur avec autant d'évidence que nous le faisons aujourd'hui. Notre perception sensible n'est qu'une métamorphose de cette manière primitive d'appréhender le monde extérieur. L'homme d'autrefois percevait dans ce monde l'œuvre des entités qui agissent dans l'éthérique et dans l'astral et par là engendrent et maintiennent le Cosmos. Il percevait cette œuvre



réellement, bien que dans un demi-jour, et c'est ce qui faisait de lui un homme « religieux ». La disposition particulière de son âme lui permettait de voir à la fois le monde qui l'entourait et les entités spirituelles auxquelles il se sentait lié par nature. Le lien entre ces êtres spirituels et lui-même, il le vivait spontanément, tandis que nous, nous en avons une forme dérivée dans nos conceptions religieuses. La piété n'était pour lui rien d'autre que le degré le plus élevé de la connaissance.

Lorsqu'on veut fonder sur une véritable connaissance une conscience nouvelle de la religion, on ne peut faire autrement que de restaurer en soi cette attitude de l'humanité primitive, sans qu'elle soit semi-consciente, ni comparable à un rêve ; il faut au contraire qu'elle soit acquise dans une vigilance plus intense encore que celle de la conscience ordinaire, dans cet état de veille intensifié qui permet d'acquérir la faculté de dégager le moi de ses liens pour plonger dans le monde des entités spirituelles cosmiques, et d'y vivre comme nous vivons sur terre à l'intérieur de notre corps physique. Dans la véritable connaissance intuitive, nous nous mêlons intimement à ces entités, et nous créons ainsi un lien entre le moi et le monde auquel il appartient en vérité. Car il est esprit, comme le sont les autres entités dont nous parlons, et le lien qui l'unit à elles, nous en faisons la conquête par l'état de conscience religieux. L'homme primitif avait reçu ce don comme un obscur instinct. Nous avons à le recréer en pleine conscience, pour rendre à l'homme moderne la connaissance religieuse, la connaissance des contenus de la religion.

Se retrouver consciemment dans l'état d'âme d'un petit enfant, tel est le fondement d'une philosophie moderne véritable. Restaurer en nous en pleine conscience l'attitude d'une époque passée de l'humanité, où la respiration pouvait devenir une perception, tel est le fondement d'une cosmologie moderne. Faire ressurgir en l'âme des temps présents la substance intérieure de la toute première humanité — celle qui était encore unie aux dieux —, tel est le fondement d'une connaissance religieuse.



## QUATRIÈME CONFÉRENCE

### Exercices de connaissance et de volonté

*Dornach, 9 septembre 1922*

Je vous ai parlé des exercices qui conduisent à la connaissance inspirée. Ils ne sont en fait, dans la perspective d'une connaissance suprasensible, que des efforts préparatoires. Ils permettent du moins de parvenir à la perception du cours de la vie, de notre vie passée, comme je l'ai exposé, et de percevoir dans l'éthérique les réalités qui se dissimulent derrière la pensée, le sentiment et la volonté. En éliminant de la conscience les images qu'on y a produites pendant la méditation ou à sa suite, on parvient également, dans la conscience vidée de tout contenu, à entrer en contact avec le Cosmos éthérique et les manifestations des entités spirituelles dont il est l'ouvrage. Lorsqu'on acquiert ainsi la connaissance de la vie de l'âme, donc de l'astralité, la première chose mise à jour, c'est ce que l'hérédité a apporté à l'organisme physique, ce que l'être humain a reçu de ses ancêtres par l'enchaînement des faits héréditaires. On découvre quel est l'apport du Cosmos dans l'organisme éthérique, apport qui échappe par conséquent au courant héréditaire, et qui est lié à l'individualité. On voit ce qui, dans le corps éthérique et dans le corps astral, affranchit l'homme de ce qu'il a hérité de ses ancêtres, à qui il doit son corps physique.

Il est extrêmement important de distinguer entre les deux provenances : celle de l'hérédité et celle qui est directement liée à l'individualité ; ce dernier apport provient du monde éthérique cosmique, et permet de s'individualiser en se libérant des carac-

tères héréditaires. Cette distinction importe tout particulièrement dans la perspective pédagogique, et les connaissances exposées ici peuvent fournir aux éducateurs des bases fondamentales. On me permettra de renvoyer au petit ouvrage rédigé par Albert Steffen sur le « Cours aux Educateurs » donné ici-même à Dornach à Noël, l'année dernière (1).

La connaissance inspirée que l'on développe par les exercices déjà exposés ne fournit que la perception de l'organisme astral dans le cadre de l'existence terrestre. On voit comment l'être spirituel s'est développé depuis la naissance, mais ce qu'on apprend à connaître ainsi ne permet pas de dire que cet être spirituel vivait avant la naissance, et continue de vivre après la mort. On ne voit pas en lui un être permanent, le noyau d'un être éternel. Il faut pour parvenir jusque-là que les exercices qui visent à éliminer les images amenées par la méditation soient poursuivis avec une énergie toujours croissante. Tout d'abord, rien ne peut se faire, sinon des efforts énergiques et tenaces. Inlassablement, il faut recommencer à chasser, pour les éliminer de la conscience, les formes que la conscience imaginative y avait amenées ou qu'elle y avait créées. Peu à peu, l'énergie intérieure s'intensifie suffisamment pour que puisse être éliminé jusqu'au vaste tableau du cours de la vie que l'imagination permet de faire surgir devant l'âme.

Insistons sur ce point : Il est possible de poursuivre les exercices qui éliminent de l'âme tout contenu et vident la conscience assez avant pour que l'âme ait la force de faire disparaître jusqu'au panorama de sa propre existence. Dans l'état de conscience auquel on parvient à ce moment précis, on ne voit plus ni l'organisme physique, ni l'organisme éthérique, ni rien de ce qui, dans le monde, participe à leur existence. Le monde sensible n'existe plus, ni les sensations, ni l'ensemble du Cosmos éthérique auquel la conscience s'est ouverte par la connaissance imaginative. Tout cela est aboli, et c'est ainsi qu'on a pu s'élever jusqu'au degré de conscience de l'inspiration. On se trouve alors dans un état comparable à celui qui était le sien avant la conception, avant la vie embryonnaire ; on parvient donc à percevoir l'existence pré-terrestre.

Au regard s'ouvrent les mondes dans lesquels l'âme résidait avant que sur terre elle ne reçoive le premier atome, pourrait-on dire, d'une substance physique, apporté par la conception. Elle est reportée à

---

(1) Cours aux éducateurs fait par R. Steiner à Dornach, du 23.12.1921 au 7.1.1922 (GA 303, non traduit), et résumé par A. Steffen et J.W. Stein.

son passé, à sa préexistence, et saisit ainsi dans une direction ce qui en elle est éternel. C'est la véritable nature du Moi, de l'entité humaine, qui est alors perçue ; elle n'est accessible qu'à cette forme d'inspiration qui peut s'abstraire non seulement du corps physique et des impressions qu'il reçoit, mais aussi du corps éthérique — apparu sous la forme du tableau de la vie terrestre — et de ce qui est imprimé en lui.

Lorsqu'on a progressé jusqu'à la vision de cette préexistence, de cette vie purement spirituelle de l'âme, on acquiert également la vision de ce qu'est en réalité la pensée, la faculté de créer des représentations, telles que nous les connaissons dans la vie consciente ordinaire. Les forces que celle-ci met en œuvre, même lors d'un minutieux examen intérieur, ne nous permettent jamais de percevoir la véritable nature de la pensée, de la représentation.

Pour montrer clairement comment les représentations apparaissent à la connaissance inspirée, je me servirai d'une image — mais qui exprime parfaitement la réalité. Représentez-vous un cadavre. Il a encore la forme qui était celle de l'homme vivant. Ses organes sont encore à la place qu'ils occupaient pendant la vie. Et pourtant, regardons-le : ce n'est que la dépouille de l'être vivant.

Si nous passons à l'étude de ce cadavre afin de comprendre sa nature, nous nous dirons : Tel qu'il gît là devant nous, il ne peut pas être une réalité première. On ne peut l'imaginer, tel qu'il est là, naissant de lui-même. Il ne peut être conçu que comme le déchet d'un organisme vivant, qui a préexisté. Ces formes, ces membres du cadavre évoquent non seulement le corps sans vie que nous voyons, mais aussi ce qui lui a donné naissance. Lorsqu'on voit, dans l'ensemble du monde vivant, sur quel plan se place le cadavre, on est par la pensée amené à concevoir ce qui l'a produit, c'est-à-dire l'être vivant. La nature, à qui nous abandonnons le corps, ne peut que le détruire, elle ne peut pas l'édifier. Si nous voulons atteindre les forces qui ont construit le cadavre, nous sommes obligés de revenir à l'homme vivant.

C'est par une voie analogue, mais dans un autre domaine, que se révèle à la connaissance inspirée la nature de cette pensée, de cette faculté de représentation qui est la nôtre dans l'état de conscience habituel. Elle est en réalité un cadavre, ou tout au moins quelque chose qui, en notre âme, tend constamment à devenir cadavre. Avant d'aborder l'existence terrestre, aussi longtemps que dans le monde spirituel il était âme et esprit, l'homme possédait une pensée vivante. Une pensée, une faculté de représentation douées de vie au sein de

l'activité spirituelle. La force pensante dont nous disposons dans la conscience ordinaire est un reste de cette substance vivante que nous fûmes nous-mêmes avant de descendre sur terre. Un résidu, comme le cadavre est le résidu de l'être vivant. La connaissance inspirée voit en la pensée terrestre, dans les représentations, la forme agonisante ou déjà morte, le cadavre de cette pensée suprasensible, débordante de vie.

C'est là, dans cette différence de nature entre les deux pensées, que se dévoile le rapport qui unit une partie de la vie de l'âme à notre existence prénatale dans les mondes de l'esprit. Nous estimons ainsi à leur véritable valeur la pensée et les représentations ordinaires, dès que nous avons connaissance de leur nature vivante, qui ne se perçoit nulle part sur terre, dont seul un reflet nous est perceptible dans la vie terrestre. Et ce reflet, c'est ce que nous appelons la pensée. C'est pourquoi pensée et faculté de représentation sont abstraites, et en fait bien éloignées de la réalité, autant que le cadavre est différent de l'être humain véritable. Lorsque nous parlons d'abstraction, d'intellectualisme, nous sentons confusément que cette pensée, à nous familière, n'est pas la vraie, mais qu'elle a pour source une réalité qui est sa vraie nature. Et cela est d'une extrême importance : Une connaissance authentique doit savoir établir — non pas seulement en paroles, mais par des images réelles — un rapport entre ce que l'être humain connaît dans son corps et ce qu'est en réalité son être éternel ; nous venons de voir comment s'établit ce rapport pour la pensée ordinaire.

C'est alors seulement qu'apparaît la véritable valeur de l'imagination et de l'inspiration, — quand on sait comment la pensée agonisante ou morte, par les exercices qui doivent mener à l'inspiration, reprend à nouveau vie, dans les limites de l'existence terrestre. Acquérir la connaissance inspirée, c'est donc en fait vivifier la pensée exsangue du cerveau. Cette pensée ne nous transporte pas directement dans le domaine de l'existence prénatale, mais quand les yeux de l'âme en perçoivent une image réelle, on sait alors qu'elle n'est pas de ce monde, qu'elle est la lumière venue d'une existence préterrestre pour éclairer la vie sur terre. On reconnaît à cette image qu'elle témoigne d'une vie de l'âme précédant la naissance. Nous allons voir maintenant ce que cela signifie dans la perspective de la connaissance philosophique.

Comme on parvient à identifier la véritable nature de la pensée, on peut aussi, au moyen de la connaissance suprasensible, mettre à découvert la véritable nature de la volonté. Cela peut se faire, non plus par l'inspiration, mais par l'intuition, dont j'ai parlé hier pour dire comment on pouvait la développer par des exercices qui mettent la volonté en action.

On parvient alors à dégager sa propre entité, âme et esprit, de l'organisme physique et éthérique. On la fait ainsi pénétrer dans le monde spirituel. On sait désormais ce qu'est la vie hors de l'organisme physique-éthérique. On apprend à connaître l'état dans lequel se trouve l'âme humaine lorsqu'elle a dépouillé ce dernier. Ce qui ne signifie rien de moins que percevoir à l'avance ce qui se passe quand l'âme franchit les frontières de la mort.

Par la mort, elle abandonne son corps physique et son corps éthérique. Elle les abandonne parce que, sous la forme qu'ils ont acquise sur terre, ils ne peuvent plus être son vêtement. Par la connaissance intuitive, on a perçu par avance ce qui advient du noyau humain, de l'« homme-esprit », lorsqu'au lieu de rester ancré dans son corps physique, on vit dans le monde des entités spirituelles. Car on vit réellement en elles, comme on vit sur la terre à l'intérieur de son corps et de son organisme éthérique. Ce que nous communique l'intuition, c'est l'expérience imagée de ce qui nous attend quand nous passons par l'événement de la mort. C'est la seule possibilité pour nous d'acquérir une vue réelle de ce à quoi correspond l'idée de l'âme immortelle. D'un côté cette âme humaine préexiste à la naissance — c'est ce qu'enseigne déjà la connaissance inspirée — et de l'autre elle est immortelle. C'est ce qu'enseigne l'intuition.

Par cette voie sur laquelle on acquiert la connaissance du noyau éternel de la personnalité humaine et de la survie, on acquiert également celle de la nature véritable de la volonté. Nous venons de caractériser celle de la pensée, que l'inspiration permet de distinguer. Ce qui réside dans la volonté, on le connaît en parvenant à l'intuition par des exercices mettant en œuvre cette volonté.

La volonté nous paraît être alors le reflet dans la conscience ordinaire de quelque chose qui est tout à fait différent, qui est dissimulé en elle. Elle apparaît alors comme la faculté la plus jeune de l'âme, la plus récente.

La pensée, la représentation, est une force agonisante, le terme d'une vie qui a cessé d'être, la faculté la plus ancienne de notre

âme. Par contre, la volonté en est l'élément le plus jeune. Entre celle-ci et celle-là, le rapport est le même que celui d'un petit enfant à un vieillard, avec cette différence que dans l'évolution de l'organisme, le stade du vieillard fait suite à l'enfance ; tandis que dans la vie de l'âme, enfance et vieillesse sont simultanément présentes. L'âme porte en permanence en elle sa vieillesse et sa jeunesse, sa mort et sa naissance.

En présence d'une connaissance de l'âme ainsi portée par l'inspiration et l'intuition, et parfaitement concrète, la psychologie moderne est extraordinairement abstraite, car elle ne fait que décrire les manifestations de la pensée et de la volonté. La véritable connaissance de l'âme, elle, peut dire que la volonté, en vieillissant, devient réflexion ; et que la pensée vieillie, morte, est née d'une impulsion volontaire. Elle nous enseigne en même temps que la pensée qui se dévoile à nous pendant l'existence terrestre fut volonté dans une incarnation précédente, et que ce qui est actuellement notre vouloir, cette jeune faculté de notre âme, sera pensée dans une incarnation ultérieure.

Le vouloir se dévoile à la connaissance comme menant en nous une vie germinative. Lorsque nous pénétrons dans le monde spirituel avec ce qui est en nous nature volontaire, nous avons une âme jeune, qui montre par elle-même qu'elle est un enfant. Or, nous ne pouvons pas envisager qu'un enfant cesse de grandir et ne devienne pas un jour un vieillard ; nous ne pouvons pas davantage admettre — et l'intuition nous l'enseigne en effet — que cette âme jeune s'évanouira après la mort, car elle en est encore au stade de l'embryon. L'intuition nous fait connaître qu'à l'instant de la mort, elle pénètre dans le monde spirituel. Nous concevons par là ce qu'est le noyau éternel de l'entité humaine, celui qui est doué d'immortalité et d'« innatalité », qui ne naît pas plus qu'il ne meurt. En face de ces réalités, la philosophie moderne ne fait que brasser des idées empruntées à la conscience ordinaire. Or, que sont ces pensées de la vie courante ? Nous l'avons vu : ce sont des cadavres dans l'âme.

Pour que la philosophie puisse comprendre vraiment ce qu'est la partie pensante de l'âme, il lui faudra, si elle peut se débarrasser de toute idée préconçue, étudier objectivement en quoi consistent la pensée et la représentation de la conscience habituelle, arriver à cette conclusion que cette faculté ne peut s'expliquer par elle-même — pas plus que le cadavre ne peut naître d'un cadavre — et que



comme lui elle a son origine ailleurs. La physiologie le révèle d'ailleurs concrètement (1).

De tout ce que l'intuition établit dans ce domaine, la philosophie devrait conclure ceci : Puisque la pensée ou représentation habituelle a les caractères d'une chose qui meurt, je puis en déduire qu'elle a son origine dans quelque chose qui l'a précédée. Ce que l'inspiration dévoile par la vision, la philosophie peut l'établir par des conclusions logiques, par la dialectique, c'est-à-dire par voie de démonstration, par connaissance indirecte.

Que doit donc faire la philosophie, quand elle se refuse à dépasser les limites de la conscience ordinaire ? Si je ne veux pas m'élever jusqu'à une connaissance suprasensible, doit-elle dire, il faudrait au moins que j'analyse le contenu de la conscience courante. Et si elle le fait en toute liberté, elle découvrira que la pensée et la représentation sont comme des cadavres. Elle en viendra donc à dire : Puisqu'elles ne peuvent expliquer par elles-mêmes ce qu'elles sont, il faut bien en conclure qu'elles remontent à une réalité qui les a précédées. Mais pour en arriver là, il faut que l'âme puisse être observée dans cette disponibilité intérieure qui permet de reconnaître en quoi la pensée est une sorte de dépouille ; cette disponibilité, on peut très bien la mettre en œuvre. Car seule une vue bornée croit trouver en la pensée ordinaire quelque chose de vivant. Une activité intérieure libre distingue en elle ce qui est mort et comprend pourquoi, comme je l'ai dit dans la précédente conférence, il est parfaitement possible d'inclure précisément dans une pensée privée de vie tout ce que peuvent établir les sciences de la nature.

La philosophie intellectualiste ne peut donc parvenir à la connaissance d'un noyau humain éternel que par une voie indirecte, en déduisant de ce qu'elle voit sur terre l'existence d'une force qui a préexisté. Si cette même philosophie désire ne pas se limiter à la pensée, ne pas rester intellectualiste, si elle englobe dans sa recherche l'expérience intérieure de la volonté et des autres forces de l'âme qui sont plus récentes que la pensée, elle peut arriver à se représenter par quel jeu d'équilibre la pensée est reliée à la volonté.

Tout d'abord, elle établit une déduction logique : la pensée agonisante se rattache à une existence qui fut celle de l'âme avant son arrivée sur terre. Même si la philosophie ne peut concevoir cette

---

(1) L'aspect physiologique de ce contraste entre pensée et volonté a été particulièrement étudié par R. Steiner dans son *Cours sur la nature humaine*, Éd. du Centre Triades, Paris, 1978.



existence, elle peut admettre que, tout inaccessible qu'elle lui soit, elle a une réalité. Lorsque de là, la philosophie étudie la volonté ou l'affectivité, elle parvient à reconnaître dans la première non pas quelque chose qui meurt, mais une force germinative.

C'est cette vue que l'on rencontre par exemple chez Bergson ; elle y est exprimée en d'autres termes qu'un esprit sans œillères peut remplacer par les mots justes. A la manière dont il s'est exprimé, dont il a formulé sa philosophie, on distingue chez lui l'impulsion dont il a lui-même sourdement conscience, par laquelle il plonge lui-même dans la conviction que l'âme humaine possède un noyau éternel.

Mais Bergson s'est dérobé devant la connaissance suprasensible ; il n'établit l'existence de ce noyau éternel que dans les limites de la vie terrestre. Il ne parvient pas à tirer de sa philosophie des preuves convaincantes de l'immortalité et de l'« innatalité » de l'âme. Il a su cependant définir comme « vieillie » — en employant un autre terme — notre pensée, qu'il conçoit comme un voile mort étendu sur les perceptions. D'autre part, il a bien ressenti — et cela transparaît dans sa manière vivante de s'exprimer — ce que la volonté a d'embryonnaire ; il ressent en elle, d'une façon vivante, quelque chose d'éternel. Toutefois, dans la description de ce noyau spirituel de la personnalité, il ne franchit pas les limites de l'existence terrestre.

On peut donc dire que, même limitée aux idées fondées sur la conscience courante, la philosophie, en analysant objectivement la pensée et la volonté, peut parvenir, par une démonstration indirecte, à cette déduction que l'âme est un être immortel et « inné ». Mais elle ne peut en fournir la perception. Cette vision directe qui est l'accomplissement de la philosophie : la perception de l'entité éternelle, ne peut être acquise que par l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Tout ce qui peut être exposé sur l'âme éternelle par la philosophie ne peut provenir que des sources d'une connaissance ancienne, acquise dans le rêve, même quand les philosophes eux-mêmes n'en ont pas conscience, et croient le tirer de leur propre fond. La doctrine peut être établie par les moyens dont disposent la dialectique et la logique. Mais pour que la pensée philosophique soit vivifiée et renouvelée, il faut que la vie spirituelle de notre époque admette l'imagination, l'inspiration, l'intuition acquises en pleine conscience, et qu'en outre elle en applique les résultats au travail philosophique.

J'essaierai maintenant d'expliquer comment les choses se présentent pour la cosmologie et la vie religieuse.

\*  
\*\*

L'être humain ne peut se connaître lui-même, et ne peut connaître en lui les activités qui ont leur source dans le Cosmos, que par l'inspiration et l'intuition. C'est uniquement dans le champ de cette connaissance inspirée et intuitive que peut s'édifier une véritable cosmologie — c'est-à-dire une image du Cosmos qui englobe l'être humain dans sa totalité. En même temps et seulement par là, l'homme connaît les forces qui, pendant l'existence terrestre, élaborent son corps physique et son organisme éthérique.

L'âme et l'esprit ne sont pas seulement dissimulés derrière ces corps physique et éthérique ; ils se transforment, se métamorphosent en vue de la vie de veille. L'observation du physique et de l'éthérique ne peut fournir une vue de l'être spirituel éternel, pas plus qu'une racine ne permet de reconstituer la plante dans sa forme réelle. Il faut pouvoir plonger le regard dans ce qui, en l'homme, précède la naissance et survit à la mort. C'est à ce moment seulement qu'on pourra voir en quoi cette véritable entité humaine, dont il faut percevoir la présence, est liée au Cosmos. C'est pourquoi la vie spirituelle, aussi longtemps qu'elle s'est refusée à admettre la clairvoyance, n'a pas pu construire une Cosmologie dans laquelle l'être humain ait sa place, comme je l'ai déjà indiqué, et pour des raisons qui apparaissent maintenant plus clairement. Cependant, les philosophes ont autrefois, et même encore au début du siècle dernier, bâti une cosmologie dite « rationnelle », conçue comme un des éléments de la philosophie.

Cette cosmologie devait être incluse dans la philosophie, et avait été élaborée avec les moyens de la conscience ordinaire. Mais s'il est déjà malaisé aux philosophes, comme nous l'avons exposé, de pénétrer la véritable nature de l'âme, on comprendra qu'il est tout à fait impossible d'édifier une cosmologie sur un ensemble de réalités, si l'on ne dépasse pas les limites de la conscience ordinaire. C'est pourquoi la cosmologie que les philosophes ont bâtie se fondait en réalité sur les idées héritées de la tradition, celles que l'humanité avait acquises lorsqu'elle possédait encore une clairvoyance assourdie, et qui ne peuvent être renouvelées que par la clairvoyance méthodique. Les philosophes eux-mêmes ignoraient

qu'ils puisaient dans les idées anciennes. Elles leur venaient à l'esprit de par leur connaissance de l'histoire des cosmologies, et ils ont cru les avoir véritablement conçues. Mais ce qu'ils ont ainsi élaboré n'était qu'un enchaînement logique à l'intérieur duquel ils disposaient les vieilles idées, établissant ainsi quelque chose comme des systèmes nouveaux. Sans aucun lien vivant avec les idées ainsi transmises, qui avaient leur origine dans l'ancienne clairvoyance, leurs créations devaient devenir de plus en plus abstraites.

En lisant dans les ouvrages philosophiques d'autrefois les chapitres consacrés à la cosmologie, on verra à quel point sont abstraites et vides de tout contenu les idées qui nous exposent l'évolution du monde et son terme. Dans un passé très reculé, elles étaient vivantes, parce que l'homme portait encore en lui les réalités qu'elles exprimaient. Peu à peu, elles perdirent leur substance et ne furent plus qu'un revêtement superficiel, un exposé tout extérieur de ce que doit être une cosmologie véritable, contenant non seulement l'ordre apparent des choses, mais donnant sa place à l'être humain, et se fondant sur la connaissance du Cosmos spirituel. Sur ce point, Emile Boutroux, avec beaucoup d'envergure, a donné des indications importantes touchant la manière dont une cosmologie doit être édifiée \* Mais comme il n'a voulu la fonder que sur le champ de la conscience ordinaire, elle est restée une abstraction.

Il ne faut pas s'étonner, les choses étant ainsi, que la cosmologie fondée sur la raison soit tombée complètement en discrédit. Les naturalistes la supplantèrent triomphalement. Eux pouvaient formuler des lois tirées de l'observation et de l'expérience, constater que dans la nature tout se déroulait selon un ordre établi, et déduire de là une cosmologie naturelle. Celle-ci au moins avait un contenu, à savoir celui que fournissaient les perceptions sensibles, la vision extérieure. La cosmologie fondée sur la raison ne pouvait s'affirmer valablement en face d'elle, et tomba en discrédit. On en fit l'abandon, et l'on ne parle plus aujourd'hui de cosmologie rationnelle, fondée sur le raisonnement. On se contente d'une cosmologie de la nature, dont l'homme reste exclu.

On peut donc dire que la situation dans laquelle se trouve la cosmologie, plus encore que la philosophie courante, nous révèle combien il est nécessaire de chercher refuge dans l'imagination, l'inspiration et l'intuition. La philosophie est au moins capable

---

\* Émile Boutroux (1845-1921) : *De la contingence des lois de la nature*.

d'observer l'âme, et si elle le fait sans idée préconçue, elle constate que le fonctionnement de la pensée amène à concevoir derrière celle-ci autre chose, qui ne relève pas des conditions terrestres, et à quoi peut se rattacher la vie de l'âme. Elle peut également ouvrir au regard les frontières de la mort. Les déductions qu'elle tire de cette intense activité des pensées, des sentiments, des impulsions volontaires, lui permettent au moins d'enrichir et de varier ses abstractions. Pour que la cosmologie se spiritualise, il faut qu'un contenu lui soit donné qui ait sa source dans une vision de l'esprit. Là, on ne peut s'en tenir à des déductions. Pour obtenir un contenu réel, il faut, ou bien l'emprunter aux conceptions traditionnelles, ou bien le retrouver par la méthode qui vient d'être exposée. En d'autres termes : plus encore que pour la philosophie, la vie spirituelle moderne est contrainte d'admettre comme valable la méthode basée sur l'imagination, l'inspiration et l'intuition pleinement conscientes, et, ensuite, d'en utiliser les résultats pour édifier une cosmologie concrète.

Nous allons voir maintenant ce qui, dans cette perspective, concerne le sentiment religieux.

\*  
\*\*

Pour fonder la vie religieuse sur la connaissance, il faut que les expériences auxquelles l'être humain accède parmi les entités spirituelles puissent être rapportées et décrites avec les moyens dont nous disposons sur terre. Or, ces expériences n'ont aucun point commun avec ce que nous connaissons ici-bas. Dans ce domaine, l'être humain est absolument séparé de tout élément terrestre, et il ne peut s'y mouvoir qu'avec l'aide de forces entièrement indépendantes de l'organisme physique et éthérique, forces que ne recèle donc en aucun cas la conscience ordinaire. Seule, l'acquisition de facultés clairvoyantes permet à la conscience de s'essayer à décrire ce que l'être humain perçoit dans le monde de l'esprit pur. Pour cette raison, une « théologie rationnelle », qui ne s'appuie que sur les données de la conscience courante, est encore plus mal venue qu'une « cosmologie rationnelle ».

Celle-ci, en effet, apporte encore certaines lueurs : par une voie détournée, il est vrai, elle établit encore que le corps physique et l'éthérique de l'homme doivent forme et vie à des entités spirituelles. Mais les expériences du monde spirituel qu'ouvre à l'homme l'intui-

tion méthodique ne peuvent être acquises à partir de la conscience courante, comme c'est le cas pour la philosophie. Elles ne peuvent même pas être pressenties ; aujourd'hui où l'on veut tirer toute connaissance de la conscience ordinaire, elles ne peuvent, plus strictement encore que pour la cosmologie, qu'être tirées des traditions anciennes, datant des temps où les hommes s'élevaient vers les mondes spirituels par une clairvoyance imprécise.

C'est être tout à fait dans l'erreur que croire pouvoir communiquer quoi que ce soit sur la nature des expériences que l'homme peut faire dans les mondes spirituels, en utilisant les idées que fournit la conscience habituelle. C'est pourquoi la théologie a dû se cantonner de plus en plus dans le domaine de l'histoire, et se limiter, plus encore que la cosmologie, aux idées acquises autrefois par la clairvoyance en ce qui concerne le royaume de Dieu. Ces idées, reliées les unes aux autres par les moyens dont disposent la logique et la dialectique, sont alors présentées en systèmes. On croit ainsi proposer des vérités originales, mais il n'y a là rien que la production personnelle des auteurs. Production héritée de l'histoire, et coulée par eux dans des formes parfois nouvelles. Dès qu'ils ne font rien de plus que puiser aux sources de la conscience courante, ces auteurs n'apportent pas d'autre contenu que celui de la tradition, du passé. Ainsi s'explique que cette théologie rationnelle soit encore plus décriée que la cosmologie de même origine. Celle-ci n'a pu s'affirmer devant la cosmologie des naturalistes. Mais dans le domaine religieux, la théologie fondée sur la raison est tombée en discrédit devant une théologie strictement fondée sur l'histoire, étrangère à toute réalité, à toute mise en œuvre directe d'idées nées de l'expérience du monde spirituel.

Ce lien direct, immédiat, vivant, l'humanité le perdait déjà à l'époque où commencèrent à être établies des preuves de l'existence de Dieu, c'est-à-dire au Moyen Age. Aussi longtemps qu'on en pouvait faire l'expérience directe, il n'était pas question de démonstration logique ou dialectique. Les preuves de l'existence de Dieu démontrent avant tout que s'était évanoui tout contact vivant avec le royaume de Dieu. En fait, la scolastique avait raison, lorsqu'elle disait : La raison ordinaire est impuissante à communiquer le royaume de Dieu ; elle ne peut que préciser et mettre en ordre les idées qui sont déjà connues. Elle ne peut que contribuer à donner à l'enseignement une forme accessible aux humains.

Cette impuissance de la conscience ordinaire à communiquer les réalités du royaume de Dieu a engagé la pensée moderne sur deux

fausses voies. D'une part, les esprits scientifiques qui se sentent portés à parler de la religion et du divin sentent très bien que la conscience habituelle en est incapable, et se bornent à établir une histoire des religions. Il est impossible de communiquer actuellement de cette manière une substance religieuse véritable. On se contente donc d'étudier les religions existantes, ou celles du passé, du point de vue de l'histoire. C'est-à-dire qu'on étudie une foi qui recevait sa substance de la clairvoyance intuitive assourdie d'autrefois. Ou bien on étudie, dans les confessions actuelles, ce qui subsiste de cette substance. On appelle cela l'histoire des religions, et l'on renonce ainsi définitivement à donner naissance à une vie religieuse originale.

Par ailleurs, d'autres constatent que la conscience ordinaire, cette pensée lucide de l'homme moderne, est en effet incapable de communiquer quoi que ce soit sur le royaume de Dieu, le royaume de l'esprit pur. Ils se tournent alors vers les régions subconscientes de l'âme, vers la sphère des sentiments, celle où sommeillent certaines possibilités mystiques, et parlent d'une expérience instinctive, élémentaire, de Dieu. On entend parler très fréquemment aujourd'hui de ce contact direct avec Dieu. Les représentants de cette tendance caractérisent même fort bien l'attitude d'esprit de notre temps. Ils se refusent de tout leur pouvoir à formuler en idées claires et ordonnées leur sentiment du divin. Ils se répandent en longues démonstrations pour établir que cette expérience spontanée — la véritable expérience religieuse selon eux — ne peut être mise en formes logiques, qu'il faut renoncer à exprimer un contenu religieux dans le langage des intellectuels. Ils s'abandonnent d'ailleurs à des illusions, car ce qui est vécu dans l'âme, en quelque région que ce soit, peut toujours être formulé clairement. Et lorsqu'à leur exemple on affirme que le contenu religieux perd de sa force lorsqu'il est traduit en pensées claires, on ne fait par là que montrer en quoi ce contenu ne correspond qu'à des songes, et non à des réalités. C'est un des traits caractéristiques de la vie religieuse à notre époque : dès qu'on l'amène à la clarté, se révèle l'erreur dans laquelle elle est tombée.

Cette situation doit nous amener, pour parvenir à renouveler la vie religieuse, à la fonder sur la connaissance, à ne pas nous dérober aux méthodes qui permettent d'acquérir l'expérience vivante de l'homme-esprit et des entités spirituelles. Ces méthodes sont absolument indispensables, dans ce cas en particulier. Car la conscience ordinaire ne peut tout au plus qu'ordonner en système, ou préciser, ou enseigner les connaissances. Elle ne peut les découvrir ; il lui

faut donc se borner à les recevoir de la tradition, valable à l'époque bien passée où les âmes avaient une constitution toute différente. Par là même la conscience ordinaire reste limitée à un contenu qui ne peut en aucun cas satisfaire aux exigences d'une pensée consciente, formée aux disciplines scientifiques.

Il me faut donc formuler dans cette perspective, et pour la troisième fois, une pensée qui doit être exprimée pour chacune des branches de l'activité humaine :

Pour que la vie religieuse réponde aux besoins spirituels des temps présents, pour que soit ranimé son feu, il faut que la vie spirituelle reconnaisse la valeur de la connaissance imaginative, inspirée et intuitive — et que non seulement elle l'admette théoriquement, mais, et surtout en ce qui concerne la vie religieuse, qu'elle mette en application leurs résultats, tels que la science spirituelle les propose.



## CINQUIÈME CONFÉRENCE

### Expériences de l'âme dans le sommeil

*Dornach, 10 septembre 1922*

L'idée d'un inconscient, depuis qu'elle est apparue à l'époque moderne, est un thème fréquemment traité en psychologie. On y inclut tout ce qui, dans la vie de l'âme, ne peut être saisi, ni observé, ni expliqué par la conscience ordinaire. On admet cependant d'emblée que toute cette activité, qui reste hors de portée, est l'œuvre de forces qui prolongent leur action jusque dans la vie consciente.

Cette théorie de l'inconscient est due en fait à l'apparition d'un certain scepticisme, d'un sentiment d'impuissance en face des problèmes qui se posent dans les domaines de la philosophie, de la cosmologie, de la vie religieuse. La connaissance imaginative, inspirée, intuitive, a pour mission d'explorer cette région imprécise, cet « inconscient » de la science moderne. Précisément parce qu'elle engendre d'autres états de conscience dans lesquels l'âme est modifiée, et peut donc faire usage de nouvelles facultés de perception, la connaissance dont nous parlons ici a le pouvoir d'observer et d'étudier des faits réels qui ne sont pas accessibles à la conscience courante. A titre d'exemple, je désire aujourd'hui vous dépeindre ce qu'on trouve dans un champ de cet inconscient, à savoir les expériences que l'âme traverse pendant le sommeil.

Ces expériences restent ignorées de la conscience ordinaire. Il ne faudrait pas croire pour cela qu'elles ont pour notre vie une signification mineure, comparées à ce qui se passe en nous pendant la veille. Sans aucun doute, ce qui compte avant tout pour l'existence terrestre, pour notre vie active, pour le progrès de l'humanité, c'est la conscience de jour, de veille. Mais ce qui donne forme à notre vie

intérieure et la développe, ce sont les expériences nourrissantes du sommeil. Bien qu'elles nous restent dissimulées, elles sont réelles, et leurs effets se prolongent au cours de la veille, non seulement dans l'humeur générale de la journée, mais aussi dans le comportement de notre organisme physique et éthérique, qu'imprègnent les forces de l'organisme astral et de l'organisme spirituel, — le Moi. Eux aussi sont, pendant la veille, sous l'influence de ce qui a été vécu pendant le sommeil.

Pour la conscience ordinaire, le sommeil apporte un obscurcissement des perceptions sensibles qui finissent par s'évanouir ; de même s'évanouissent pensées, sentiments et volitions et, exception faite de ces états de transition au cours desquels les rêves lui apparaissent, l'homme sombre dans l'inconscience. Mais l'âme n'en a pas moins une vie, des expériences réelles, il faut le souligner ; et si elles restent inaccessibles à la conscience ordinaire, elles peuvent très bien être éclairées par la conscience imaginative, inspirée, intuitive. Je vais donc vous donner une description au moins esquissée de ces expériences, telles que l'imagination, l'inspiration, l'intuition peuvent les percevoir.

Je les décrirai en conséquence comme si elles étaient vécues consciemment ; car c'est ainsi en effet que les perçoit la conscience supérieure. L'âme ne reste pas inconsciente pendant toute la nuit ; mais même ce dont elle n'a aucune conscience, l'imagination, l'inspiration et l'intuition le perçoivent, l'éclairent et le révèlent.

Lorsque l'homme s'abîme dans le sommeil, le monde sensible cesse d'être présent à son âme. Il plonge dans une activité intérieure tout d'abord indifférenciée, indistincte. L'âme se sent — je dis : elle se « sent », ce qui n'est pas le cas ; mais si elle était consciente, elle se sentirait — l'âme se sent donc dilatée comme au sein d'un brouillard en extension. Au début de ces nouvelles impressions, sujet et objets ne sont pas distincts les uns des autres. Les faits et les phénomènes entre eux ne sont pas davantage distincts, l'âme baigne dans une impression générale, un sentiment confus des choses perçues comme à travers un brouillard ; et cependant ce sentiment est en même temps celui de sa propre existence.

En même temps, un désir profond s'élève en l'homme endormi, un besoin de reposer au sein de la divinité. Son activité intérieure se répand de tous côtés en un sentiment indistinct, auquel se mêle une nostalgie confuse de « reposer en Dieu » — car c'est là le terme qu'il convient d'employer.

Je le répète, je donne cette description d'expériences inconscientes

comme si elles étaient consciemment vécues. Pour l'âme, tout a disparu de ce qu'elle recevait par les sens ; les élans aussi sont abolis par lesquels elle se ressent elle-même, se manifeste par le corps et meut ce corps de par sa volonté. Rien d'autre ne l'habite qu'un sentiment indistinct de l'univers, et la nostalgie de Dieu.

Dans cet état où est l'âme au début du sommeil, des rêves peuvent apparaître. Ce sont des images symboliques correspondant à des expériences extérieures, à des souvenirs ; ou bien ils sont provoqués par des phénomènes organiques ; ou encore ils expriment certaines réalités du monde spirituel, mais sans que le rêveur, non encore dégagé de la conscience ordinaire, puisse acquérir la notion claire de ce que signifient vraiment ces rêves.

Même pour celui à qui la connaissance imaginative permet de percevoir cet état de l'âme — car elle le peut en effet —, les rêves ne sont pas une communication claire de ce qui se passe en lui, mais au contraire un voile jeté sur la vérité. Cette vérité pure ne peut être identifiée par l'être humain que s'il se prépare volontairement à la percevoir par les exercices dont j'ai déjà parlé. La perception des réalités qui apparaissent pendant le début du sommeil ne peut être que le fruit de cette préparation de l'âme.

Lorsqu'on observe en connaissance de cause cette première phase du sommeil, qu'on comprend ce qu'elle signifie, on constate qu'elle est, sinon identique, au moins très proche de l'inconscience dans laquelle nous vivons pendant la toute première enfance.

Si l'être humain était capable d'amener à sa conscience les expériences qu'il fait pendant cet âge, et de les formuler en utilisant les notions et les idées de la conscience habituelle, celles de la philosophie, il leur donnerait une substance réelle, la philosophie deviendrait une réalité. De la même façon exactement, l'homme est, pendant ce premier stade du sommeil, un philosophe, mais inconscient. Il s'identifie aux idées, aux raisonnements logiques, à la dialectique qu'il a élaborés. Si ce sentiment de se répandre dans les brumes sans limites du monde éthérique et si la nostalgie de l'âme de reposer en Dieu lui devenaient concrètement perceptibles, s'ils affleuraient à sa conscience, les idées abstraites émises par celle-ci prendraient vie, et la philosophie redeviendrait ce qu'elle fut en Grèce avant Socrate, et dans un passé plus reculé encore : une réalité intérieure.

Nous avons ainsi mis à découvert deux stades du développement humain : celui de la prime enfance — amené à la conscience, il ferait des idées philosophiques une réalité — et celui du premier

sommeil, qui lui est fort semblable et qui, également amené à la conscience, donnerait à la philosophie élaborée pendant la veille le caractère d'une réalité vécue.

\*  
\*\*

Le stade du premier sommeil est de durée assez brève. Il est suivi d'une seconde étape au cours de laquelle, au lieu de se sentir vivre à l'intérieur d'un organisme physique et éthérique, l'être humain sent en lui-même présent le Cosmos que dans la journée il voit autour de lui. Pendant l'étape précédente, il n'y avait pas de distinction nette entre le sujet et ce qu'il ressentait ; maintenant, cette distinction s'accuse de plus en plus, mais l'être humain l'éprouve dans un rapport inverse de celui qu'il connaissait pendant la veille. Il se sent fondu dans le Cosmos, et son propre organisme lui apparaît maintenant comme extérieur à lui. Pendant la veille, il a un sentiment obscur de ses organes — poumons, foie, cœur, etc. — ; pendant qu'il dort, il a un sentiment analogue à l'égard du Cosmos ; son âme devient en quelque sorte cosmique.

Non pas qu'elle en prenne réellement l'extension ; non, elle ressent seulement en elle-même comme une imprégnation venue du Cosmos. Cette première expérience, inconsciente bien qu'elle soit réelle, équivaut à une sorte de dispersion, d'éparpillement. L'âme ne se sent pas une, elle a le sentiment d'être une multiplicité. Comme si, à l'état de veille, nous avions l'impression d'être, non pas un être unique, mais une somme constituée par nos yeux, nos oreilles, nos poumons, etc. et si nous avions perdu le sentiment de notre unité. La conséquence en est que l'âme est plongée dans un état qu'elle qualifierait d'angoisse si elle en avait conscience. En réalité, l'âme ne connaît vraiment tous ces phénomènes que comme elle connaît pendant le jour la vie de son organisme, et l'angoisse qu'elle ressent pendant le sommeil est comparable à ce qu'elle peut éprouver lors d'un malaise. En fait, elle traverse à ce moment des états qu'il faut qualifier d'angoissants.

A ce moment du sommeil, elle subit en effet l'influence de ce qui s'est passé dans la journée. Pour l'homme moderne, qui vit après le Mystère du Golgotha, cette influence peut être le fruit de la ferveur intérieure avec laquelle il s'est tourné vers le Christ et vers l'événement du Golgotha. Toutes les pensées qui lui ont été vouées, toutes les images qu'on en a conçues viennent projeter leurs effets

sur cette seconde étape du sommeil. Il en allait autrement pour les hommes qui vivaient avant l'événement du Golgotha. Leurs guides religieux leur donnaient par certains moyens, par certaines pratiques cultuelles, ce qui pouvait, pendant le sommeil, les aider à surmonter progressivement cette angoisse. Pour l'humanité qui vit postérieurement au Mystère du Golgotha, l'aide vient de son lien intérieur avec le Christ, des actes religieux qu'il lui consacre, du rapport dans lequel il se trouve avec lui, et de son comportement en fonction de ce lien.

Je le disais déjà précédemment, je décris ces choses comme elles se présentent à la conscience inspirée, et comme elles sont effectivement vécues par l'âme. C'est pourquoi je me sers de concepts qui sont ceux de la pensée consciente — et les phénomènes correspondants sont réellement présents dans l'âme.

Effectivement, lorsque nous avons, pendant la journée, été intérieurement liés au Christ, nous sommes mis pendant la seconde étape du sommeil en présence de sa puissance, qui nous dirige. C'est par elle que nous surmontons l'angoisse qui accable notre âme, et que nous parvenons à établir un lien cosmique avec l'univers. En raison de ce lien, l'âme est amenée à voir les planètes en mouvement de notre cosmos solaire, mais elle les voit comme incluses dans sa vie intérieure. Non pas que pendant le sommeil elle se dilate et s'étende au sein du champ planétaire : elle sent vivre en elle une image reproduisant le Cosmos des planètes, une sorte de globe céleste intérieur. Et bien que cette image n'apparaisse pas dans le champ de sa conscience, elle dispense pourtant son rayonnement dans la vie de veille, depuis le réveil jusqu'au soir, à travers tout l'organisme.

En celui-ci en effet, dans la respiration, dans la circulation, dans le système rythmique tout entier et parallèlement à leur flux, vivent des impulsions, des élans qui interviennent dans la vie de jour, et qui sont dus à cette expérience intérieure des planètes que fait l'âme dans le sommeil. Quand nous sommes éveillés, notre respiration et notre circulation sont parcourues d'élans stimulants dont l'origine se trouve dans les mouvements planétaires de notre système solaire. Pendant le sommeil, ces mouvements des planètes n'agissent pas directement, et sont ressentis par l'âme hors du corps. Mais l'organisme physique endormi est parcouru par l'écho de leurs vibrations, ressenties dans la nuit précédente, et dont le flux a passé pendant le jour dans la respiration et la circulation. Au matin, ces pulsations sont renouvelées par l'expérience vécue par l'âme d'avoir été imprégnée du Cosmos planétaire.

Pendant cette seconde étape du sommeil, l'âme est le lieu d'une autre activité : elle revit distinctement tous les liens qui l'ont unie aux âmes avec lesquelles elle s'est trouvée en contact au cours de ses incarnations précédentes. Nous portons en nous-mêmes les « signes » dont tous ces liens nous ont marqués, et ils apparaissent alors sous forme imagée. Inconsciemment, mais très réellement cependant, l'âme revit tout bien ou tout mal accompli vis-à-vis des autres humains. Elle fait également l'expérience de ce qui l'unit aux entités spirituelles qui résident dans le Cosmos sans habiter jamais un corps physique, et qui sont donc, dans la perspective de la vie terrestre, toujours suprasensibles. Pendant le sommeil, l'âme se trouve ainsi au sein d'un réseau multiple de liens qui l'unissent à d'autres âmes. Des images lui apparaissent de tous les actes bons ou mauvais qu'elle a accomplis, du bien et du mal causés à autrui. En bref, c'est la destinée déjà accomplie qui, à ce stade du sommeil, se présente à elle.

C'est ce qu'une philosophie très ancienne a nommé le Karma. Et comme l'expérience intérieure des planètes laisse en notre souffle et en notre sang l'empreinte de leurs mouvements, la connaissance inspirée peut observer que l'expérience des vies successives, elle aussi, exerce ses effets jusque dans la conscience de jour, même s'il n'en résulte pas une connaissance directement.

Pour la connaissance inspirée qui perçoit ce que l'âme vit ainsi, la réincarnation devient une donnée de fait ; elle s'impose parallèlement à la vision de ces liens qui, de tous temps, ont rattaché les âmes entre elles. Certaine relation correspond à telle incarnation, un autre rapport évoquera une autre existence, etc. De la même façon, le Karma s'impose comme un fait.

Les effets sur la conscience de jour de toutes ces expériences vécues pendant le sommeil se font sentir dans l'humeur générale, dans ce sentiment assourdi que l'homme a de lui-même, et qui dépend précisément de ce qu'il a vécu pendant la nuit. Nous nous sentons heureux ou malheureux, dispos ou sans forces, et ce sentiment confus est pour une grande part la conséquence des états traversés pendant le sommeil. Ce qu'on appelle la vie intérieure de l'homme au sein du Cosmos, c'est l'empreinte imagée de ce Cosmos sur l'âme, la vision imagée des événements de sa destinée. Si la conscience inspirée est capable de s'élever à ces perceptions, et de les exprimer ensuite à l'aide des notions, des concepts de la conscience ordinaire, elle édifie une cosmologie reposant sur la réalité, englobant l'homme tout entier, et qui a été réellement vécue. Lors-



qu'il est capable de parcourir consciemment cette étape du sommeil, l'être humain se reconnaît comme un membre de l'ordre cosmique, manifesté dans les planètes, c'est-à-dire de l'ordre cosmique naturel.

C'est dans ce champ même qu'apparaît maintenant l'ordre cosmique moral. Car les choses ne se présentent pas comme ici sur terre, où nous avons d'une part la nature avec ses lois et son ordre propres, indépendants de la morale, et d'autre part l'ordre moral que sur terre l'âme ne trouve qu'en elle-même. Nous sommes ici dans un monde où les deux ne font qu'un. Le Cosmos planétaire est imprégné d'une vie spirituelle morale, d'impulsions morales dans un courant incessant. Nous vivons dans un Cosmos à la fois moral et naturel.

Vous pouvez concevoir la grande importance de cette vie nocturne pour la vie de jour. Et nous pouvons dire que pour ce qui est du comportement, les expériences vécues par l'âme entre le début du sommeil et le réveil sont plus importantes, ont une plus grande portée que ce qu'elle perçoit pendant le jour ; car les fonctions organiques, physiques et éthériques, aussi bien que l'humeur, dépendent de ces expériences nocturnes.

\*  
\*\*

La troisième étape du sommeil est marquée par un passage du Cosmos planétaire à l'univers des étoiles fixes. A nouveau se forment en l'âme des images qui reproduisent ces corps célestes, mais qui n'en reproduisent pas l'apparence sensible, celle que nous percevons dans la conscience de veille. L'âme entre en contact avec les entités dont nous avons dit précédemment qu'elles correspondent à ces étoiles, et peuvent être perçues par l'intuition. Ici, dans le monde sensible, les images matérielles des étoiles sont présentes à notre conscience. Lorsque l'intuition pénètre dans le monde spirituel, elle reconnaît en certaines entités les êtres dont le soleil, les étoiles fixes n'offrent à notre perception sensible qu'une reproduction physique. Pendant la troisième étape du sommeil, l'âme vit au milieu de ces entités. Elle perçoit en elles des images reproduisant les constellations, c'est-à-dire, en fait, les activités des entités stellaires.

La science des temps passés, conçue dans une sorte de rêve, a souvent décrit cette expérience des constellations et du zodiaque, laquelle est le moment essentiel du sommeil. Pour concevoir ce que sont ces entités spirituelles, il est préférable, dans le monde sensible,



d'embrasser du regard l'ensemble d'une constellation plutôt que les étoiles isolément.

Ainsi, pendant que dans le sommeil l'âme est dégagée du corps physique-éthérique, qu'elle le perçoit extérieurement à elle, comme un objet comparable à ceux qu'elle voit autour d'elle dans le monde sensible, elle est une entité spirituelle parmi d'autres entités dans le Cosmos. Bien que cette expérience soit inconsciente, elle en ressent les effets pendant la veille, et sa santé, la vigueur et la fraîcheur du corps — non de l'âme, comme pour le premier stade du sommeil — sont un effet de tout ce qu'elle a vécu pendant la nuit, au milieu des entités stellaires.

Enfin, l'âme a devant elle — toujours inconsciemment — le spectacle de la naissance, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire de sa descente, par la conception et la vie embryonnaire, dans un corps physique. Elle perçoit également comment dans la mort elle abandonne ce corps, et comment passe dans le monde spirituel l'être éternel de l'homme. A elle s'offre chaque nuit le spectacle de ce que sont en réalité la naissance et la mort. Et la conséquence de cette expérience, c'est que pendant la veille l'âme porte en elle confusément ce sentiment que naissance et mort ne sont pas ce que les sens nous en font connaître. Non, l'homme doué de bon sens ne peut pas croire qu'elles ne soient en réalité rien d'autre que ce que nous en connaissons par les sens. Il est faux de croire que l'illusion d'être une entité éternelle suffit à l'entretenir dans l'idée de l'immortalité. Si l'homme voit en la naissance et la mort autre chose que des faits matériels, c'est parce qu'en lui, sous la forme d'un sentiment obscur, se répand le rayonnement des expériences qu'il a vécues pendant la nuit : l'image de sa descente du haut des mondes spirituels vers l'existence terrestre, et de sa remontée vers le monde spirituel.

Les élans religieux, le sentiment religieux, la conscience religieuse au cours de la vie de veille ont donc pour origine les expériences faites par l'âme pendant la nuit. Cette étape correspond à celle du sommeil le plus profond. C'est de lui que l'homme tire la coloration de son attitude religieuse. Par une expérience vivante de ce que fut l'humanité primitive, expérience acquise dans la pleine conscience soutenue par l'intuition, imprégnée d'intuitions, on peut aujourd'hui fonder la vie religieuse sur la connaissance ; cette connaissance religieuse peut être acquise lorsque l'intuition suprasensible éclaire et connaît le stade du sommeil le plus profond.

Car ce qui réside en l'homme dans les profondeurs du sommeil, c'est la source même en laquelle puise notre connaissance du divin.

Notre conscience diurne n'est qu'un ultime rejet des possibilités ouvertes à cette connaissance ; et le sentiment religieux que l'homme porte spontanément en lui est de même un reflet de ce que l'âme perçoit dans l'inconscience, et pourtant dans la grandeur et dans la gloire, lorsqu'elle traverse le troisième stade du sommeil. L'homme sombre dans le sommeil non pas uniquement pour refaire ses forces, ou pour aller y puiser les stimulants qui ravivent respiration et circulation, mais pour trouver dans le monde spirituel les forces vives dont il a besoin. Tout ce qui en lui est sentiment religieux affleure à sa conscience, à la surface de l'âme, à partir des profondeurs dans lesquelles elle se meut pendant son sommeil.

Si paradoxale que soit cette affirmation pour une conscience moderne, on peut dire que, pendant le premier stade du sommeil, l'être humain, comme pendant la première enfance, vit en philosophe ; pendant le second, il vit en cosmologue, et pendant le troisième, sa vie est toute entière divine. C'est ce troisième état qu'il lui faut quitter pour revenir à la conscience de veille.

\*  
\*\*

Pendant la dernière phase du sommeil, le retour s'effectue à travers les mêmes étapes, cette fois parcourues en sens inverse. Mais pour comprendre parfaitement le phénomène du sommeil, pendant lequel l'homme abandonne son organisme physique et éthérique, il faut, sur le terrain de la connaissance intuitive, se poser la question suivante :

Pourquoi l'être humain se trouve-t-il ramené à cet organisme physique et éthérique ? A quelle impulsion est-il soumis ici ?

Pour répondre à cette question, il faut poursuivre assez loin l'étude du sommeil par l'intuition. Celle-ci permet de distinguer ces entités spirituelles qui correspondent au soleil et aux autres constellations fixes, et de distinguer que l'impulsion qui ramène l'homme vers la terre est celle des entités dont la lune est l'image dans notre monde physique. Les forces de la lune imprègnent notre Cosmos tout entier. Lorsque par l'intuition nous apprenons à connaître les entités qui correspondent à la lune physique, nous percevons en elles les forces qui, lorsque nous avons atteint le stade du sommeil le plus profond, nous ramènent vers notre corps physique et éthérique. Ces forces de la lune sont en effet celles qui rattachent à ce dernier notre corps astral et notre Moi.

A chaque réveil, lorsque l'âme, quittant le monde spirituel, veut pénétrer à nouveau l'organisme physique et éthérique, il lui faut se livrer au courant des forces de la lune. Peu importe ici — et vous le comprendrez sans peine — que la lune soit nouvelle ou pleine. Car dans le premier cas, bien qu'elle soit non visible matériellement, ses forces sont en action dans le Cosmos pour ramener l'âme vers le corps (bien que les modifications que subit la lune matérielle à nos yeux — qui la voient tantôt pleine, tantôt en forme de croissant — correspondent en effet à des changements dans l'être psychique de la lune, changements auxquels sont sensibles l'esprit et l'âme de l'homme dans l'organisme physique). Les rapports entre ce dernier et l'être spirituel de l'homme s'établissent en effet sous l'influence des forces cosmiques dont l'expression matérielle nous apparaît dans les différentes formes qu'adopte la lune au cours de son cycle.

C'est ainsi que notre regard peut plonger vers ce que dissimulent le sommeil et la vie de veille, et que nous pouvons apprendre ce qui, au matin, ramène l'homme vers la conscience de veille. Il la retrouve après avoir traversé en sens inverse les trois stades du sommeil. Lorsqu'il parvient au troisième, celui où l'emplit le désir de s'unir à Dieu, les rêves viennent à nouveau se mêler à son âme, et progressivement il se retrouve dans son organisme physique et éthérique.

Pourquoi l'être humain, lorsqu'il franchit les portes de la mort, n'est-il plus soumis à ces forces lunaires, — dans quelle mesure il se dégage de leur emprise et peut séjourner pour une plus longue durée dans le monde spirituel, — quels mystères entourent la naissance, la mort et l'enchaînement des vies successives, tel sera essentiellement le sujet de notre étude au cours des deux prochaines conférences.

## SIXIÈME CONFÉRENCE

### Passage de l'existence spirituelle à la vie physique

*Dornach, 11 septembre 1922*

Les précédents exposés sur la connaissance inspirée et intuitive auront montré que l'être intérieur de l'homme, son âme et son esprit, perçoivent le Cosmos. J'ai décrit hier comment cette perception s'effectue pendant le sommeil, en restant ignorée de la conscience ordinaire. L'être humain fait l'expérience du Cosmos, mais sa conscience habituelle n'en sait rien. Pendant qu'il plonge dans l'existence physique et l'expérience sensible, il a conscience de lui-même par l'intermédiaire de son corps physique et de son corps éthérique, et pour lui, son être intérieur, c'est ce que ses organes lui transmettent. Pendant qu'il fait l'expérience du Cosmos, comme c'est le cas pendant le sommeil, sa vie intérieure est constituée par une image des entités cosmiques. Ainsi, pour le sommeil ordinaire, le monde intérieur habituel devient un monde extérieur. Pendant qu'il dort, l'être humain perçoit autour de lui, extérieurs à lui, le corps physique et le corps éthérique qui sont habituellement en lui, qui sont lui-même. Et ce qui, dans la perception sensible, forme le monde extérieur, le Cosmos, devient pour lui quelque chose d'intérieur.

Or, pendant le sommeil, l'homme astral et l'homme-Moi sont constamment habités par le désir de regagner le corps physique. Ce désir est particulièrement intense au moment du sommeil que j'ai désigné comme étant le plus profond, celui de la « conscience des étoiles fixes ». Ce désir de revenir au corps physique est bien entendu lié à la présence dans le monde sensible de ce corps plein

de vie. Et ce sont, comme je l'ai indiqué hier, les forces de la lune qui l'attisent.

Pour bien comprendre la science spirituelle anthroposophique, il faut être au clair sur un point : les faits pris isolément peuvent être présentés dans des perspectives très différentes. Ainsi, j'ai dit d'une part : Si l'homme veut, le matin, faire retour à son corps physique et éthérique, c'est parce que son âme en éprouve le désir. Et d'autre part, on pourra dire : Ce retour est l'effet des forces de la lune. Les deux affirmations sont exactes. Pour préciser, il faut dire que le désir de se trouver réuni à nouveau à un organisme physique naît sous l'influence des forces de la lune pendant la perception du Cosmos, ces forces dans lesquelles baignent l'organisme astral et le Moi entre le moment où l'on s'endort et le réveil. Mais ces mêmes forces de la lune, de la lune spirituelle, ne peuvent agir sur l'homme pendant l'existence pré-terrestre, c'est-à-dire avant qu'il n'ait quitté le monde spirituel pour revêtir un corps physique. Pendant cette période, il n'est pas relié à un organisme physique et éthérique, puisque celui-ci n'existe pas. Tandis que pendant le sommeil, cet organisme attend en quelque sorte que l'âme et l'esprit de l'homme viennent l'habiter à nouveau.

Mais si les corps physique et éthérique n'existent pas encore pendant la vie pré-terrestre, l'être humain peut cependant faire d'une sorte de Cosmos une expérience intérieure, comme si celui-ci était son monde interne. Il a le sentiment d'être lui-même un Cosmos, mais qui diffère de celui que nous percevons par les sens entre la naissance et la mort. Ce Cosmos, dont il fait l'expérience à un certain stade de l'existence pré-terrestre, est une sorte de germe de ce que sera plus tard son organisme physique, celui dont il se revêtira en descendant sur terre. Imaginez — imaginez bien entendu les forces correspondantes, et non les organes matériels — imaginez donc immensément grandie la vie de tous les organes : poumons, cœur, etc. C'est cela dont il fait l'expérience, mais en l'englobant dans son âme, en faisant de ce Cosmos son être intérieur.

En me servant ici du mot « germe » pour désigner ce qui sera plus tard l'organisme physique, je soulignerai que le terme doit être pris dans un tout autre sens que lorsqu'on parle du germe physique. Dans la perspective de la vie physique, on entend par germe quelque chose de petites dimensions qui grandit et devient un organisme. Lorsqu'au contraire je parle du Cosmos qui est le germe du corps physique humain, il faut se le représenter immensément étendu, et se contractant de plus en plus pour se réduire. En outre, il ne faut

pas perdre de vue qu'en ce cas, pour ce qui concerne l'existence pré-terrestre, les termes de « grand » et de « petit » sont employés l'un par rapport à l'autre comme images, car pendant cette existence, l'âme ne peut rapporter ses expériences à un espace qui n'existe pas. Elle ne connaît que des impressions, des qualités. L'espace n'existe qu'au sein du monde sensible. Les distinctions de ce genre ne peuvent servir qu'à faire deviner certaines conditions purement spirituelles de l'existence pré-terrestre. C'est dans ce sens que nous pouvons dire : le germe cosmique humain est « grand » ; il se contracte de plus en plus, et apparaît finalement, très réduit, sous la forme de l'organisme physique.

Dans l'existence pré-terrestre, l'homme ne voit pas le Cosmos sous la forme d'une immensité étoilée au-dessus de lui, comme ici-bas. Il l'a présent autour de lui, cet univers où résident des entités spirituelles. Il se sent uni à elles, il a l'impression qu'elles vivent en lui, et que son âme est étendue à tout cet univers. Ce Cosmos n'est pas autre chose que ce qui sera son corps physique, dilaté aux dimensions d'un univers. Ce qui sera plus tard son être supérieur, il le perçoit comme un Cosmos extérieur, mais avec lequel son âme se confond. On peut donc dire que ce Cosmos — j'aimerais l'appeler un Cosmos humain — que ce Cosmos humain que l'être perçoit comme faisant partie de lui-même, est son existence individuelle. Mais simultanément, l'homme ressent la présence d'autres entités spirituelles et d'autres âmes humaines qui ne descendent pas vers l'existence terrestre. Il unit à elles sa vie intérieure, et fait ainsi simultanément l'expérience d'un univers qui lui appartient en propre, et celle d'une sorte d'union avec d'autres êtres. A cette union vécue pendant l'existence pré-terrestre, je donnerai le nom d'intuition active, réelle, d'intuition vécue. Ce qui, dans la connaissance intuitive acquise est fait d'images, est pendant l'existence pré-terrestre une expérience vivante.

Pendant le sommeil, l'être humain fait l'expérience d'une sorte d'imprégnation du Cosmos, et il possède d'autre part, achevés, formés, son organisme physique et son organisme éthérique ; pendant l'existence pré-terrestre, cet organisme futur est présent, non pas en dehors de lui, mais en lui, comme s'il était son propre être. En lui, et en même temps extérieur à lui, et sa vie consiste à travailler activement, par l'œuvre de son esprit et de son âme, à cet organisme en devenir. Pendant la vie sur terre, notre travail consiste à modifier, à métamorphoser utilement les choses, et à nous modifier nous-même en même temps. Pendant l'existence pré-terrestre, nous



travaillons à préparer notre organisme physique. Nous le munissons de tout ce qui permettra sur terre l'activité harmonieuse des organes entre eux, celle des organes avec l'âme, celle de l'âme avec l'esprit. Nous vivons dans un univers en devenir, et dont les formes s'édifient peu à peu en vue de notre organisme physique futur.

Nous prenons conscience de cet univers par l'activité de notre esprit et de notre âme, et pas seulement par des idées. Mais si cette conscience n'arrive pas jusqu'à la vie terrestre, c'est parce que, quand nous dormons, l'organisme physique et éthérique n'évolue pas ; il est achevé et nous n'avons pas à travailler activement sur lui. Nous en faisons l'expérience dans les conditions que j'ai décrites hier.

Pendant l'existence pré-terrestre, notre lien avec l'univers en devenir — celui qui se contracte progressivement pour devenir notre futur organisme physique — est constitué par des forces, par une activité intérieure qui se manifestent à nous dans un état de conscience différent de celui que nous connaissons sur la terre. C'est un état de pleine lucidité, plus intense même que la conscience de veille ; il nous transmet l'expérience du travail que nous accomplissons nous-mêmes en vue de notre future existence terrestre.

Lorsque nous considérons sur terre notre organisme physique sous la forme que nous proposent ou son apparence extérieure, ou la physiologie et l'anatomie, nous ne pouvons guère évoquer la splendeur grandiose, la majesté de l'univers, du monde étoilé, des nuées qui nous entourent. Pourtant, ce qui s'est ainsi contracté pour devenir cet organisme humain a été perçu par l'âme humaine pendant la vie pré-terrestre, plus grandiose, plus majestueux que le Cosmos physique qui nous entoure. Lorsqu'on évoque tout ce que cache la substance matérielle de l'organisme, tout ce qui est dissimulé en l'être humain vivant sur la terre, dissimulé parce que rétracté sous le voile de la matière, et qu'on le voit transposé en formes spirituelles, il faut imaginer un univers dont notre monde physique, en dépit de toutes ses étoiles et de tous ses soleils, ne peut pas, et de loin, approcher la grandeur, la puissance, la majesté.

Nous descendons vers la terre après avoir fait l'expérience spirituelle d'un monde puissant et grandiose. Les œuvres les plus hautes auxquelles nous pouvons collaborer ici-bas sont infimes à côté de celle à laquelle l'homme participe pendant l'existence pré-terrestre. Je dis : il y participe, car avec lui d'innombrables entités spirituelles des hiérarchies les plus diverses travaillent à cette œuvre merveilleuse qu'est l'organisme physique. Travail qui les emplit de félicité.



Car que fait l'être humain pendant sa vie pré-terrestre, entre la mort et une nouvelle naissance ? La réponse à cette question évoque une tâche d'envergure : A un certain stade, il travaille avec les esprits du Cosmos à assembler en ses parties, à édifier avec sagesse un corps physique dont il forme tout d'abord un modèle universel qui en est le « germe ». Cela seul, comparé à ce qu'il connaîtra sur terre, est une existence céleste. Ce qui s'accomplit là se trouvera plus tard dissimulé dans les profondeurs de l'organisme physique qui sera le vêtement de l'âme, et de tous les éléments qui nous constituent celui qui est le moins accessible à la conscience ordinaire.

Le drame du matérialisme, c'est qu'il croit connaître vraiment la matière lorsqu'il parle de ses lois. Mais toute matière est animée par l'esprit, et non seulement par celui qui se découvre sur-le-champ, mais aussi par un esprit que nous ne pouvons mettre à jour qu'en dirigeant notre regard vers des époques lointaines, vers des états de conscience tout différents du nôtre. L'organisme physique matériel est ce que le matérialiste connaît le moins bien. Il a fallu que naisse la mentalité matérialiste pour que restent dissimulées aux yeux de la science moderne, par ailleurs si digne d'admiration, les formes matérielles si complexes de l'organisme.

\*  
\*\*

Pour caractériser cette étape de la vie pré-terrestre que je viens de décrire, on peut dire également ceci : Tout ce qui entoure l'homme, et qui pour lui est en même temps son être intérieur, il en fait l'expérience dans le sentiment d'une communion avec l'univers spirituel. Cet univers spirituel est un ensemble d'êtres réels, actifs, dans le cercle desquels, âme et esprit, l'être humain se sent vivre. Cette conscience intensément vivante et claire commence alors, à partir d'un certain moment, à s'assombrir, à s'estomper. Non pas que l'homme ait le sentiment de cet affaiblissement, mais comparée à la clarté et à l'intensité qu'elle avait dans une phase antérieure, elle s'affaiblit.

Pour exprimer par une image ce sentiment intense, je pourrais dire qu'à un moment déterminé de l'existence pré-natale, l'être humain commence à se dire : J'ai autour de moi, et en même temps en moi-même, d'autres entités divines, spirituelles. Il me semble maintenant que ces entités ne se révèlent plus tout entières à moi. Il me semble qu'elles revêtent des formes qui les voilent ; qu'elles

deviennent semblables à ces étoiles dont j'ai eu connaissance dans ma précédente existence terrestre, sous leur forme matérielle. Elles ne sont pas encore ces étoiles, mais elles me paraissent s'engager sur la voie où, d'entités spirituelles, elles deviendront des astres.

Le sentiment qu'il éprouve alors est celui d'un monde spirituel qui s'éloignerait de lui peu à peu, pour être remplacé par une image qui porte son empreinte, par une expression cosmique de sa réalité. L'expérience vécue, active, de l'intuition, fait place à une inspiration reçue par le canal de cette image cosmique du monde spirituel.

Cette vision est un sentiment vécu : le monde spirituel en sa substance première et véritable s'évanouit, et l'âme n'en perçoit plus que la manifestation. Ce qui s'éveille en elle à ce moment, j'aimerais le désigner par un mot emprunté au langage de la terre, par celui de frustration. L'âme ressent le désir de retrouver « ce qu'elle est en train de perdre ». Tout d'abord, ce n'est pas encore perdu, mais quelque chose qu'elle possédait auparavant, elle sent qu'elle va le perdre. Simultanément naissent le sentiment d'être dépouillé et le désir de retrouver ce qui va être perdu.

C'est à ce stade de l'existence pré-terrestre que l'âme est sensible aux forces de la lune. Elle se sent dépouillée, elle éprouve un désir, et ces sentiments la préparent à recevoir l'influence des forces cosmiques lunaires. Jusque-là, celles-ci n'existaient pas pour elle. Mais au moment où le Cosmos spirituel commence à s'effacer, une fusion s'opère entre les forces lunaires qui parcourent l'univers de leurs vibrations, et celles du désir et de la frustration qui surgissent dans l'âme. Le Cosmos tout d'abord uni à l'homme dans toute sa spiritualité vivante a fait place à une manifestation ; parallèlement, l'intuition active et vivante a fait place à l'inspiration active et vivante, et les forces de la lune agissent en l'homme de façon à faire renaître en lui le sentiment d'une vie intérieure personnelle. Il n'est plus entièrement fondu en l'univers, sans que sujet et objet puissent encore se distinguer l'un de l'autre. Maintenant, il est personnalisé. Auparavant, sa vie se confondait avec celle d'autres entités ; maintenant, il retrouve la conscience d'être un sujet, et de voir autour de lui des objets. Il se sent vivre en lui-même, il a de lui-même un sentiment personnel qu'il doit aux forces de la lune, et la manifestation du Cosmos devient pour lui un monde extérieur.

Dans cette âme humaine maintenant intériorisée, une pensée prend vie que je pourrais exprimer ainsi, en utilisant les moyens d'expression du langage terrestre : J'ai besoin de posséder ce corps physique qui était le but de l'ouvrage, le germe cosmique spirituel

à la création duquel j'ai collaboré. C'est ainsi que l'être humain devient mûr pour descendre vers la terre. Frustré et plein de désir, sous l'influence des forces de la lune, il est mûr pour aspirer à vivre sur terre, à descendre vers la terre, souhait qui est la conséquence de sa participation antérieure au travail qui élaborait le germe spirituel, cosmique, universel, du corps physique. Je le disais déjà hier : les forces lunaires sont toujours ce qui prépare l'être humain à la vie terrestre. Pendant le sommeil, elles le poussent à nouveau à retourner vers la terre. Pendant la vie pré-terrestre, l'homme est tout d'abord hors de leur sphère d'action, mais il vient à y pénétrer, et simultanément naît en lui le sentiment qui l'incline à se tourner à nouveau vers la vie sur terre. Le corps physique et le corps éthérique ne sont pas encore présents, mais en l'homme vibrent des échos de ce qu'il a lui-même accompli pour préparer dans le Cosmos son corps physique.

\*  
\*\*

Pour poursuivre l'exposé de la vie humaine totale dans ses rapports avec la connaissance inspirée et intuitive, je dirai tout d'abord ceci :

Cette expérience que, pendant l'étape étudiée de la vie pré-terrestre, l'être humain fait dans une conscience claire et limpide, c'est elle qui se reflète dans l'attitude foncière, dans la vie de l'âme au cours de l'existence terrestre, lorsqu'elle se sent unie au fondement divin du monde : à savoir dans la tendance à la religiosité. Lorsque l'âme, au cours de la vie pré-terrestre, veut s'expliquer à elle-même sous quelle forme son expérience présente apparaîtra pendant la vie sur terre, il faut qu'au moment où elle passe de la communion avec le Cosmos vivant à la perception de ce qui n'est plus que sa manifestation, il faut qu'à ce moment de sa vie pré-terrestre, elle se dise : D'une existence que Dieu imprègne toute entière, je passe à une existence cosmique ; je commence maintenant à contracter, à interioriser cette claire conscience du Cosmos, jusque-là infinie, sous l'influence des forces de la lune.

Je le disais plus haut, cette conscience cosmique claire vient à s'estomper. Mais dans la même mesure, l'âme sent grandir un sentiment d'elle-même en fonction duquel les manifestations du Cosmos lui apparaissent maintenant comme extérieures à elle. L'être humain revient ainsi au stade de l'inspiration, dans laquelle il se ressent

comme un membre du Cosmos. Il fait donc, dans cette seconde étape de son existence pré-terrestre, l'expérience intérieure de la cosmologie.

Si dans la vie terrestre il porte en lui des aspirations vers une sagesse cosmologique, c'est la conséquence de l'expérience que nous venons de décrire ; de même, la conscience religieuse est un effet de la première étape, celle de la conscience toute imprégnée de Dieu. Ces états ont été traversés pendant l'existence pré-terrestre ; ils portent leurs fruits dans la vie terrestre ; ils se renouvellent chaque nuit. Ils sont présents quand l'homme vient au monde, car il les apporte sous forme de tendances. Quand le jour succède à la nuit, ces états rentrent dans l'ombre. Mais chaque nuit, l'expérience vivante du monde stellaire, du monde planétaire, ravive les tendances cosmologiques, et l'existence toute imprégnée de Dieu, elle aussi, est ravivée pendant le dernier stade, celui du plus profond sommeil. Pour donner à la vie religieuse et à la cosmologie le fondement de la connaissance, il faut que l'homme, dans la pleine conscience de la vie terrestre, fasse ressurgir les images qui viennent d'être décrites.

Au moment où l'être humain est saisi par les forces de la lune, alors que l'univers extérieur, autrefois l'univers de son futur corps physique, ne lui apparaît plus que comme une manifestation, à ce moment il perd la conscience du lien qui l'unissait à cet univers humain. Ce germe universel du corps physique auquel il a, lui aussi, œuvré, s'efface pour lui et disparaît.

Il possède maintenant une vie intérieure, suscitée par les forces de la lune, traversée en éclairs par le désir de vivre sur terre, entourée par les images d'un Cosmos spirituel. Si à ce moment il cherche à les saisir, elles se déchirent. Car la réalité qu'elles recouvrent n'est plus là, elle a échappé à l'être. La substance réelle de l'univers humain a disparu pour l'âme en elle et autour d'elle.

C'est peu de temps après cette disparition que se produit sur terre la conception. Maintenant condensé, le corps physique va être pris en charge par l'univers spirituel qui en poursuit l'édification en liaison avec le courant héréditaire. Ce que l'être humain a élaboré, cet univers spirituel, s'est évanoui pour lui, mais reparaît à nouveau quand le germe physique se forme à la conception. L'œuvre spirituelle à laquelle l'homme a participé dans les hauteurs se poursuit, mais sur terre, matériellement. Cette continuité, l'être humain n'en a point conscience, ni avant de naître, ni après. L'élaboration spirituelle de son organisme physique est comme précipitée et se contracte

maintenant vers le petit corps de l'embryon. Le grand univers majestueux est tout entier ramassé, parcouru, imprégné de tout ce qu'apporte l'hérédité. La réalité qu'il a possédée auparavant, l'homme n'en perçoit plus que l'image : c'est une sorte de souvenir de ce qui fut une réalité cosmique, celle de l'élaboration de son organisme physique.

A cette phase de la vie pré-terrestre, l'être humain est mûr pour mêler l'éthérique à ces images désormais sans substance. Car le Cosmos est aussi un Cosmos éthérique. C'est de lui que l'homme tire, en le concentrant, son corps éthérique. Ces images cosmiques, ces souvenirs cosmiques, il les emplit en quelque sorte de l'éther universel qu'il attire à lui et condense, et c'est ainsi que se forme son organisme éthérique. Ce travail s'accomplit au moment où le corps physique lui échappe pour s'unir par la conception au courant héréditaire, tandis que lui-même se revêt d'un organisme éthérique.

Il y apporte avec lui le sentiment de frustration, les désirs et les souhaits de vivre sur terre qui animent son être. Cet organisme éthérique est habitué à s'unir à un corps physique, car il imprègne tout le Cosmos physique. C'est ainsi que naissent les forces qui attirent maintenant l'homme vers tout ce qui lui était auparavant inconscient. Revêtus maintenant d'un corps éthérique, l'âme et l'esprit désirent descendre — et descendent — vers l'organisme physique en formation sur la terre, celui dont l'homme a préparé lui-même la forme spirituelle. C'est ainsi que l'âme et l'esprit viennent s'unir au corps physique.

\*  
\*\*

Je crois que maintenant, dans ce dernier stade de la vie pré-terrestre ainsi dépeint, on peut voir clairement où se trouve la frontière entre ce qui est conscient en l'âme pendant son existence spirituelle, et ce qui lui est inconscient. Elle a conscience de l'action intériorisante des forces lunaires — tableau universel devenu un ensemble d'images, de souvenirs — ; elle a conscience de concentrer au sein de l'éther universel les forces qui constitueront son organisme éthérique. Ce qui lui échappe, c'est tout ce qui se passe sur terre autour de cet organisme physique qui, ayant passé par une métamorphose, se matérialise, et poursuit son évolution après la conception, inséré dans le courant héréditaire. Mais, comme je l'ai

indiqué tout à l'heure, elle vient avec son ultime conscience des réalités cosmiques, s'unir à ce qui lui est, sur terre, inconscient, et s'y plonge toute entière.

A ce moment, la conscience cosmique s'éteint, et dans le tout petit enfant point comme une mémoire inconsciente de tout ce que l'être a vécu dans son existence prénatale. Mémoire inconsciente certes, mais vivante en l'âme intensément active du tout petit enfant. Cette activité-souvenir vient animer le cerveau et le reste de l'organisme, sans qu'ils soient encore bien différenciés. Pendant la vie embryonnaire, au cours de laquelle s'accomplit peu à peu l'union dont nous venons de parler, et par la suite encore, après la naissance, l'homme travaille en sculpteur ; il modèle son cerveau et le reste de ses organes. Cette mémoire active travaille avec une extrême intensité pendant les premières années de l'enfance à former l'organisme. Dans l'essentiel, celui-ci a été préparé auparavant, et prend forme en fonction de cette préparation, mais bien des choses doivent être encore ajoutées à cet organisme spirituel universel condensé en un corps physique. La chose semble contradictoire, mais après l'exposé que je viens de faire, on peut comprendre que bien des choses doivent être encore ajoutées au corps. C'est la mémoire cosmique inconsciente, mais active, qui modèle intérieurement le nourrisson.

Si l'âme pouvait garder sur terre le souvenir de tout ce qu'elle a vécu pendant la dernière étape de l'existence prénatale, la philosophie garderait sa substance spirituelle. Car c'est précisément l'action de l'éther cosmique sur l'organisme humain qui donne à la philosophie le regard qui perçoit les réalités vivantes.

Cependant, quelque chose encore lui fait défaut. Car elle aurait ainsi son origine dans une période de la vie pré-terrestre au cours de laquelle l'homme ignore ce qu'est son organisme physique, et n'en a aucune conscience. C'est pourquoi la philosophie la plus vivante, celle qui dans les temps très anciens est née d'une clairvoyance de rêve, a quelque chose d'étranger à la terre. Lorsque la philosophie est vivante, elle l'est en fonction d'une expérience spirituelle étrangère à la terre ; c'est pourquoi elle a toujours grandement besoin de comprendre les réalités terrestres, au-dessus desquelles elle se sent planer. La philosophie est toujours un peu un idéalisme, elle ne repose pas sur terre, en particulier quand elle est vivante. En réalité, l'homme n'est philosophe que pendant la dernière période de sa vie prénatale. Pour l'être également sur la terre, il lui faudrait se remémorer tout ce qui, pendant cette dernière période, était spontanément présent à sa conscience. Il était de même un vrai cosmo-



logue au cours de l'étape précédente, quand il avait devant le regard les manifestations du Cosmos dont déjà les entités réelles s'étaient retirées. Et il a connu une véritable vie religieuse dans le premier stade de la vie pré-terrestre, comme je l'ai déjà indiqué aujourd'hui.

Ainsi la connaissance religieuse, la cosmologie et la philosophie, lorsqu'elles sont substantielles, sont encore des dons du monde suprasensible. Lorsqu'elles seront reconnues pour telles, alors elles pourront apporter nourriture aux besoins spirituels de l'humanité.

J'ai tenté aujourd'hui de vous décrire certaines choses liées au mystère de la naissance. Dans les jours qui viennent, j'aurai à vous exposer l'autre face de ces faits, celle qui est en rapport avec le mystère de la mort. Ainsi se complètera progressivement le tableau qui doit nous montrer que les choses qui, sur terre, ont une véritable valeur spirituelle, sont l'ultime reflet, l'image, l'effet de ce que l'être humain peut vivre, connaître, apprendre pendant la vie suprasensible. Car il n'est pas seulement un être terrestre, mais il appartient aussi au monde de l'esprit, au monde des âmes, et s'il veut avoir le sentiment complet de ce qu'il est à chaque stade de la vie terrestre, il faut qu'il connaisse les rapports qui l'unissent au monde suprasensible.



## SEPTIÈME CONFÉRENCE

### Christ et son lien avec l'humanité

*Dornach, 12 septembre 1922*

La précédente conférence tentait de dépeindre comment l'être humain, âme et esprit pendant l'existence pré-terrestre, passe du monde spirituel où il séjourne, sur la terre. Si l'âme doit voir se révéler à elle comment le Christ et le Mystère du Golgotha ont agi sur l'évolution, il est absolument nécessaire que soit admise la réalité de cette vie pré-terrestre, et que par là puisse être compris ce qu'est le noyau éternel de l'être humain. Car pour comprendre véritablement le Mystère du Golgotha, il faut pouvoir suivre, dans sa descente des régions supra-terrestres, cet être appartenant aux mondes spirituels, le Christ. Jusque-là, cet être n'avait eu demeure que dans ces régions de notre séjour pré-terrestre, avant qu'il ne vînt prendre forme humaine en Jésus pour y accomplir son œuvre sur la terre.

Si l'on veut parvenir à cette compréhension du Christ en liaison avec la naissance, il faut avant tout considérer la transformation profonde, essentielle, par laquelle l'âme de l'homme et sa vie intérieure ont passé au cours de l'évolution. Aujourd'hui, on admet le plus souvent que l'attitude intérieure, les formes de conscience de l'homme moderne pendant la veille et aussi pendant le sommeil, ont toujours été celles de l'humanité, tout au moins de celle dont l'histoire nous est connue. On va tout au plus jusqu'à mentionner, dans l'histoire du monde, l'existence de formes quasi-animales qui furent celles de l'humanité primitive, et à se représenter en liaison avec elles que la pensée, les sentiments et la volonté devaient différer de ceux d'un homme moderne. Mais on ignore à peu près complètement les

transformations subies par la conscience et par la vie de l'âme toute entière depuis l'aube de l'évolution. Cependant ces transformations constituent des faits d'une extrême importance.

Pour trouver des humains dont la conscience et la vie psychique soient très différentes de la nôtre, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à ces époques reculées : le second ou troisième millénaires avant le mystère du Golgotha sont un point suffisamment éloigné. A cette époque, l'homme manifestait déjà la même différence aiguë entre la veille et le sommeil ; mais ce n'était pas là la seule variation à laquelle sa conscience fût soumise.

Aujourd'hui, l'homme n'en connaît pas d'autre : veille-sommeil, et, entre les deux, les rêves. De ces derniers, on peut certes dire qu'ils offrent à la conscience un contenu, mais souvent illusoire, et qu'en tout cas ce contenu ne recouvre pas une réalité que l'homme puisse identifier directement à l'aide de sa conscience de veille ; il le peut, certes, mais par voie indirecte.

Outre ces trois états de conscience dont l'un, celui du rêve, est bien incertain, tout au moins pour la connaissance réfléchie, les humains du passé connaissaient un état intermédiaire qui n'était aucun des trois : ni le rêve, ni la pleine lucidité de veille, ni le profond sommeil ou la rêverie à demi-consciente : c'était, pourrait-on dire, des songes pleins d'images qui les traversaient pendant la veille, comme les pensées traversent notre conscience. Ces formes imagées étaient semblables à celles de nos rêves d'aujourd'hui, mais recouvraient une réalité suprasensible, aussi nettement que nos perceptions aujourd'hui correspondent à une réalité physique.

Lorsque nous percevons les couleurs et les formes d'un objet, nous savons que cet objet existe ; l'homme d'autrefois percevait en lui des images qui, dans sa conscience, étaient aussi mouvantes, aussi légères que celles de nos rêves, mais dont la présence garantissait pour lui l'existence d'une réalité spirituelle.

Parmi les réalités ainsi perçues, l'homme d'autrefois trouvait entre autres l'écho de sa vie pré-terrestre. Chaque jour, ce qui passait dans son âme était pour lui la preuve absolue qu'avant de descendre sur terre, il avait mené dans un monde spirituel pur l'existence d'un être spirituel, âme et esprit. Ainsi admettait-il directement l'existence d'un noyau éternel de l'homme et d'un monde qui n'était pas la terre, mais auquel il appartenait aussi bien qu'à celle-ci.

Les initiés des Mystères qui, dans les temps anciens, avaient connaissance des arrière-plans profonds de cette situation, pouvaient faire entendre à leurs adeptes, à leurs fidèles, des paroles par les-

quelles ceux-ci étaient assurés de percevoir un écho de leur vie pré-terrestre et en même temps le monde spirituel auquel l'homme appartient par le cœur spirituel de son être. Ils y parvenaient par la grâce de l'entité dont le soleil matériel est l'image physique.

L'adepte de l'antique sagesse des Mystères se disait donc : Mon regard s'élève vers le soleil, mais l'astre matériel, physique, n'est que l'image d'un être solaire qui imprègne le monde spirituel d'où je suis descendu vers la terre, et c'est sa force grâce à laquelle mon âme, pendant qu'elle séjourne sur terre, porte en elle ce qui l'assure d'être éternelle.

Lorsque, avec le soutien des initiés, l'être humain avait en lui la certitude de cette grâce de l'entité solaire, en même temps que la connaissance imagée de son existence pré-terrestre et par là même celle de son être éternel, il ne voyait dans la mort rien d'énigmatique. Il savait très bien que cette mort ne concernait que l'organisme physique. Et il savait qu'en lui, quelque chose existait dont cet organisme n'était que la demeure. La mort n'atteignait pas cette partie de lui-même dont il avait conscience. Telle était l'attitude intérieure des temps anciens, des époques qui précédèrent le Mystère du Golgotha. Le regard de l'âme s'élevait jusqu'à concevoir la grâce de l'entité solaire et apercevait, librement révélé, le mystère de la naissance ; la connaissance de ce mystère faisait de la mort autre chose que ce qu'elle est devenue pour les hommes qui vécurent par la suite.

\*  
\*\*

Cette conscience se déployant en images, ainsi que les effets que ces images avaient sur l'âme, occupaient la place que devait plus tard prendre la conscience personnelle intense et active, telle que l'humanité moderne la possède. L'être humain élevait son regard jusqu'à son noyau éternel, mais n'était pas habité par le sentiment d'un moi individuel. Et il ne l'aurait jamais acquis si ce don de la conscience imagée lui était resté. Mais il lui fut enlevé. A l'époque précisément du Mystère du Golgotha, la conscience imagée s'obscurcit de plus en plus. Et parallèlement s'établit cette forme de conscience que nous connaissons aujourd'hui, avec ce contraste aigu entre le sommeil et la veille, et entre eux le monde incertain des rêves.

Les hommes perdirent alors connaissance de cette partie d'eux-mêmes que leur gardait la vision directe d'une existence pré-

terrestre, et avec elle, celle du noyau éternel de leur être. Mais c'était là précisément une nécessité : l'homme devait acquérir la pleine conscience du Moi, qui n'était pas encore assurée à cette époque pour l'ensemble de l'humanité ; elle se préparait lentement. Simultanément, l'énigme de la mort surgit devant les hommes dans toute son ampleur, dans toute son intensité. Car désormais ils n'avaient plus connaissance, par une expérience directe, qu'un monde existât dont ils étaient venus.

C'est à l'époque où l'humanité traversait cette phase que, descendant de ce monde d'où l'âme vient encore lorsqu'elle naît, apparut le Christ qui, lors des événements de Palestine, s'unit à l'homme nommé Jésus (1). A cette époque, des hommes avaient encore conservé l'usage, remontant à d'anciennes traditions, de méthodes qui n'étaient sans doute que les vestiges des initiations antiques, mais qui, même sous cette forme diminuée, procuraient la connaissance du monde spirituel et des liens qui y rattachent l'être humain. Ces initiés purent alors dire à ceux qui étaient prêts à recevoir leurs paroles : L'être solaire qui a favorisé l'homme par sa grâce, et lui a permis de percevoir l'écho de sa vie pré-terrestre, cet être dont le soleil physique n'est qu'un ultime reflet, cet être est descendu vers nous. Il a eu demeure en l'homme Jésus. Il a revêtu un corps humain afin d'être, dès cet instant, non seulement uni au monde spirituel que l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi pour vivre sur terre et y participer à l'évolution humaine.

Ainsi parlaient les initiés contemporains du Mystère du Golgotha à ceux qui étaient prêts à les entendre, qui avaient confiance en eux. Et les hommes purent ainsi apprendre comment le Christ est entré dans un corps terrestre pour résoudre pour eux, non par un enseignement, mais par des actes, la grande énigme qui se posait désormais : celle de la mort. Le Christ, disaient les initiés, est venu sur terre pour donner à l'homme sur terre la réponse qu'il devait connaître à l'énigme posée par la mort.

Car dans le temps où s'accomplit sur terre le Mystère du Golgotha, ceux qui possédaient encore les restes des anciennes méthodes initiatiques parlaient avant tout de l'être spirituel du Christ et de son activité dans les mondes spirituels. Ils décrivaient la route qu'avait parcourue pour descendre vers la terre cet être qui, auparavant, n'y était jamais venu. L'essentiel de leur enseignement, c'était la voie

---

(1) Cf. R. Steiner, *De Jésus au Christ*, Éd. du Centre Triades, Paris, 1978.

suivie par le Christ pour descendre jusqu'à l'homme Jésus, et devenir lui-même un homme en Jésus.

Ils ne se sont pas contentés d'étudier le Jésus de l'histoire et de demander : Que vient faire ce personnage historique dans l'évolution ? Car le personnage historique, la conscience ordinaire l'avait devant le regard. Une partie des contemporains le voyaient, et leurs successeurs en eurent connaissance concrètement par la tradition. Mais ceux qui, de par les restes de l'ancienne connaissance initiatique, avaient encore quelque conscience des mondes spirituels, ceux-là pouvaient dire : Cet être, autrefois la haute entité solaire qui dispensait la grâce dont nous avons parlé, a pris le chemin qui le conduisait sur la terre jusqu'à l'homme Jésus. Il a passé par les événements du Golgotha. Il est cette entité solaire qui a donné aux hommes — qui avaient perdu la faculté de percevoir l'existence pré-terrestre et de trouver ainsi réponse à l'énigme de la mort, — la force de vaincre la mort sur terre. Cette entité est descendue elle-même jusqu'à l'existence terrestre, a revêtu la forme humaine, est passée par le Mystère du Golgotha pour leur rendre, par cet événement même — et cette fois venant de l'extérieur — la force qui leur était donnée autrefois par la perception intérieure d'un écho de leur vie pré-terrestre.

De par cette grâce en effet, l'être humain possédait dans sa conscience une vigueur qui lui permettait de percevoir spontanément le noyau éternel de son être, parce que son regard s'ouvrait sur l'existence pré-terrestre. Mais il fallait aller de l'avant. Il fallait développer sur terre une conscience claire du Moi, conscience qui ne pouvait jaillir et se cultiver qu'en présence du monde sensible. Et il fallait pour cela assourdir l'ancienne forme de conscience dans laquelle l'homme avait connaissance du noyau éternel de son être. L'entité qui lui en donnait la possibilité du haut des mondes spirituels, et de l'intérieur de lui-même, a accompli le Mystère du Golgotha pour qu'en le contemplant et en le comprenant, l'homme puisse vivre extérieurement à lui-même ce qu'il ressentait autrefois en lui. Ce que le Christ lui accordait autrefois du haut des mondes spirituels, le Christ sur terre le lui fait vivre aujourd'hui. Nous allons voir dans la troisième partie de cette conférence ce que cet événement signifie pour l'évolution ultérieure de l'humanité.

Les vestiges des anciennes méthodes initiatiques qui permettaient aux contemporains du Mystère du Golgotha, et à leurs successeurs encore, de communiquer ce que signifiait vraiment la descente du Christ jusqu'à l'être humain Jésus, — ces vestiges continuèrent à se transmettre jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, mais par le canal d'une force qui allait s'affaiblissant toujours plus. Au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère, les anciennes méthodes cessèrent complètement d'éveiller en l'organisme les facultés permettant une connaissance sûre du monde spirituel. L'humanité entra dans une période où, pour l'essentiel, elle ne disposait plus que des vues et des connaissances puisées dans le monde sensible et dans la pensée qui repose sur les impressions et les observations qu'il permet. Etendue sur plusieurs siècles, cette période de l'évolution fournit le terrain sur lequel se développe la conscience du Moi.

On ne peut se livrer à une étude judicieuse de l'histoire sans envisager dans cette perspective le temps qui s'écoule depuis le quatrième siècle après Jésus-Christ jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle environ. Certes, des hommes ont vécu auparavant qui furent des précurseurs dans le développement de cette conscience du Moi ; mais il y a cependant une très grande différence entre l'homme du 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> siècle, si cultivé, si savant qu'il ait été, et celui du 15<sup>e</sup> ou du 16<sup>e</sup>. En contemplant — disons non pas saint Augustin, en lequel la conscience du Moi mûrit avec une force qui la rend visible, visible à qui perçoit les âmes — en contemplant l'âme de Scot Erigène, qui vécut au 9<sup>e</sup> siècle, on voit comment apparaît peu à peu et se développe cette conscience du Moi, qui sera plus tard le bien propre des hommes les plus simples ; en même temps que meurt cette ancienne faculté qui permettait par exemple les études d'alchimie, fondées sur une fusion intime de ce que les yeux voyaient avec ce que l'âme ressentait devant les choses. C'est seulement au 15<sup>e</sup> siècle environ que les hommes cessent de percevoir autre chose que les caractères sensibles purs, dont ils vont faire le fondement de la connaissance. Parallèlement à cette orientation de la pensée humaine en vue de cette perception strictement sensible, qui fut à son apogée à l'époque de Copernic, de Galilée et de Giordano Bruno, parallèlement à elle, et par elle, se forme la conscience du sensible, la conscience du Moi.

Mais sous l'effet de cette conscience du Moi, la vision des mondes spirituels sombre dans d'obscures profondeurs. Le regard spirituel que cultivaient les Mystères, la connaissance initiatique, s'obscurcissent au 4<sup>e</sup> siècle ; ils ne connaîtront plus par la suite que de faibles survivances. Ce qui devait subsister de cette connaissance initiatique



fut désormais soigneusement dissimulé, même aux yeux de l'humanité cultivée, qui finit par l'ignorer presque complètement, de sorte qu'elle n'exerça à peu près aucune action sur la culture générale, sur la civilisation. Elle ne put de ce fait enseigner — comme la chose se faisait encore pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne — comment le Christ était descendu des mondes spirituels. La seule chose dont les hommes eurent alors connaissance — même les plus savants — ce fut le personnage historique, le Jésus dont l'histoire rapporte la vie, sans parvenir soit par vision directe, soit par tradition initiatique, à donner sa vraie place au Christ qui vint s'unir à lui.

Au cours de cette période, les Eglises ne purent donc que dépeindre à leurs fidèles le personnage historique, que leur transmettre son image vivante. Mais de tout ce dont parlaient encore aux premiers siècles de notre ère ceux qui avaient eu connaissance d'un monde spirituel, de tout cela rien ne fut plus transmis. Des temps passés où les âmes avaient gardé de la connaissance initiatique certaines connaissances, l'Eglise avait conservé des enseignements qu'elle transmet sous forme de dogmes ; sans faire mention de ceux qui percevaient encore le contenu spirituel auquel ils correspondaient, elle en fit l'objet d'une simple foi.

Ainsi, alors que s'étendait et s'approfondissait la connaissance du monde sensible, une foi, une croyance en des dogmes s'établissait à côté d'elle, qui ne pouvait se rattacher qu'à la personne de Jésus, celle que la conscience ordinaire connaissait par l'histoire. Cette situation se perpétua au cours des 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> siècles, et elle aboutit même à une théologie qui se voulait chrétienne, et qui n'envisageait plus que l'être humain Jésus, parce que c'était là le seul aspect de cet être que l'histoire pouvait transmettre.

Mais entre temps, la forme de conscience à la faveur de laquelle se développait l'expérience du Moi, et qui avait permis d'explorer la structure du monde sensible, avait affaibli tout ce qui rattachait l'âme à cet édifice dogmatique. Les personnalités marquantes, chez lesquelles cette conscience était la plus forte, perdirent toute inclination pour le contenu de la foi, pour le Christ. Et en particulier au 19<sup>e</sup> siècle, se répandit de plus en plus une théologie au regard de laquelle le Christ disparaissait complètement derrière Jésus ; on ne parla plus guère que de Jésus de Nazareth, le présentant comme un être humain, le plus parfait peut-être de tous ceux qui avaient participé à l'évolution de l'humanité.

Après avoir, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, décrit



le chemin qui menait du Christ au Jésus dans lequel il s'était incarné, on prenait désormais ce Jésus comme point de départ pour remonter au Christ. Mais conformément à la nature des choses, on ne pouvait ici que s'avouer son impuissance — ou ne pas se l'avouer — à remonter jusqu'au Christ en partant du « simple » Jésus qui avait vécu en Palestine. C'est ainsi que la théologie d'une bonne partie de l'humanité perdit le Christ en ne regardant que Jésus.

Cette situation ne peut être modifiée que par l'initiation moderne, celle que j'ai définie dans ses traits essentiels au cours des conférences précédentes, et qui conduit à l'imagination, à l'inspiration, à l'intuition sous une forme nouvelle. Elle donne la possibilité de voir au-delà de Jésus, personnage historique, de parvenir à une vision directe de l'existence pré-terrestre<sup>6</sup>; par là, de contempler le Christ, entité spirituelle, et de comprendre Jésus et le Mystère du Golgotha en partant du Christ. Ainsi pourra être retrouvée la voie dont la théologie moderne s'est écartée lorsque, ne voyant plus que Jésus, elle a perdu le Christ. Ainsi pourra-t-on, par la vision spirituelle, connaître le Christ, connaître Jésus en lequel il s'est fait homme, et comprendre dans la perspective anthroposophique le Mystère du Golgotha. Nous allons voir maintenant ce que cela signifie pour le développement intérieur de l'être humain.

\*  
\*\*

Nous avons déjà mentionné qu'avec les premières lueurs de la conscience du Moi, l'énigme de la mort apparut devant les âmes. Il ne pouvait en être autrement : dès l'instant où le Moi fut présent en toute clarté dans le champ de la vie intérieure, l'organisme physique devint la base réelle de la conscience ordinaire. Cette conscience inséparable du sentiment du Moi a pour fondement l'organisme physique, et l'homme, instinctivement, ressentit qu'il ne pouvait connaître que par l'intermédiaire de cet organisme.

La conscience imagée qui lui avait procuré la vision de son être éternel s'était évanouie. Ce qui donnait à l'existence terrestre la valeur suprême, la conscience du Moi, était précisément ce qui limitait son regard au corps physique, et le lui montrait constitué en fonction d'une conscience centrée sur le moi personnel.

Cette conscience ne nous autorise pas à dire qu'en nous existe quelque chose qui survive à la mort. Jadis, par la grâce d'une haute entité solaire, l'humanité avait ouvert son regard sur l'existence pré-

terrestre, et reçu une lumière qui éclairait au-delà de la mort. Désormais, la conscience n'accédait à la pleine clarté qu'en s'identifiant avec le sentiment de l'organisme. L'homme ne pouvait plus que constater ceci : Tu as en toi des forces qui te rendent conscient ; mais elles te viennent de ton corps physique. Celui-ci se désagrège après la mort. Dans tout ce qui pénètre dans le champ de ta conscience, il n'y a rien qui t'assure une survie dans un autre monde. Peut-être cela existe-t-il — mais toi, tu n'en reçois dans ta conscience ordinaire aucune connaissance.

L'énigme de la mort s'était posée avec intensité aux âmes dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que les humains étaient encore très sensibles à ces choses. Mais les initiés avaient transmis la connaissance du Mystère du Golgotha, et, dans les siècles qui suivirent, les hommes qui guidaient le christianisme dans son évolution, eurent encore recours au canal des dogmes.

Quelle est donc pour l'homme la signification véritable de cet événement ?

Celui qui peut nouer en lui un lien avec le Christ, celui qui est prêt à admettre le Mystère du Golgotha, celui-là doit faire entrer dans sa conscience quelque chose que le monde sensible ne peut pas lui donner. L'esprit qui se plonge entièrement dans l'étude du monde sensible n'en retire rien d'autre qu'une attitude négative, car rien de ce que nous propose la compréhension du monde sensible ne peut servir à comprendre le Mystère du Golgotha. Il faut lui ouvrir son cœur, et lorsqu'on cultive en soi une compréhension, fondée sur les sentiments, de ce que fut cet événement accompli sur terre, mais qui ne se peut comprendre que par l'esprit, on s'arrache à cette intelligence courante qui n'admet que les données des sens, celle qui a justement apporté à la conscience du Moi sa clarté et sa densité.

Si l'on ne quitte pas le champ du sensible, on ne peut pas parvenir à comprendre le Mystère du Golgotha. Mais si l'on renonce à ce que la connaissance sensible nous offre de cet événement, si on l'envisage dans la perspective qu'ouvre la foi, celle de la ferveur intérieure et de la vénération, celle qui admet que pour l'humanité le Christ est descendu du monde spirituel vers la terre, — alors on s'élève au-dessus de la seule compréhension du monde sensible par la force même, incluse dans la conscience terrestre, qui est la suprême conquête de cette intelligence des choses sensibles. Au sein même de la conscience, germe et s'épanouit ainsi une force qui ne peut se développer d'elle-même. Il faut se plonger en soi-même et

intensifier sa conscience si l'on veut qu'à l'intelligence des choses sensibles vienne se joindre la force intérieure capable de reconnaître en le mystère du Golgotha, en ce qu'il signifie spirituellement pour l'âme humaine, une réalité.

En renonçant aux données de l'intelligence sensible parce qu'on admet que l'événement du Golgotha est véritablement un Mystère, en reconnaissant que le Christ a vraiment vécu sur terre en Jésus, et qu'avec le Mystère du Golgotha s'est accompli sur terre un événement céleste, supraterrrestre, dont la portée ne devrait plus prendre fin, on supplée à cette force qui autrefois était tout naturellement donnée à la conscience, et qui a aujourd'hui disparu.

Cette force ouvrait le regard sur l'existence pré-terrestre, et donnait ainsi à la conscience l'élan qui la portait au-delà de la mort. A sa place, il fallait que pénétre en l'âme, par le Mystère du Golgotha, la vigueur qu'elle déploie pour en confesser la réalité, sans se fonder sur autre chose que sur son sentiment intérieur. Alors prend vie en l'âme la parole de saint Paul : « Non pas moi, mais le Christ en moi. » Alors, par la force qui émane du Mystère du Golgotha, le Christ peut soulever l'âme hors du champ de la conscience limitée à la mort physique.

Nous poursuivrons demain l'exposé des liens entre les mystères de la mort et l'entité du Christ. Ils forment le pôle correspondant aux mystères de la naissance, dont j'ai parlé hier. Je voudrais clore aujourd'hui notre étude par les paroles qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne un initié pouvait dire à ces hommes devant lesquels se dressait déjà dans toute son ampleur l'énigme de la mort :

Considérez, disait-il, ce stade de l'évolution du corps où l'homme atteint et utilise la conscience du Moi. Dans cette phase, le corps physique dissimule à son regard tout ce qui constitue l'entité humaine. A l'instant où il déploie la conscience du Moi, l'homme se trouve constitué de telle façon que par le corps physique et limité à son champ, il ne pourrait jamais concevoir l'existence de ce qui, en lui, appartient à l'esprit.

Voyez, disait cet initié, vous parvenez au point où le corps physique, en la conscience du Moi, produit son fruit suprême. Et c'est le même point par lequel il révèle son insuffisance. L'organisme physique de l'homme est donc malade, car s'il était vraiment sain, il permettrait à l'homme d'avoir aussi conscience de sa nature spirituelle. Cet organisme physique s'est développé de telle sorte, dès les commencements, qu'à l'égard de la vie de l'esprit il était comme malade. C'est alors que le Christ est descendu vers le Mystère du

Golgotha, pour être non seulement celui qui enseigne, mais aussi le guérisseur des âmes, pour guérir par l'âme ce qui est malade dans le corps.

Ainsi ces initiés des premiers siècles de l'ère chrétienne présentaient-ils le Christ comme le médecin des âmes, le guérisseur, le Sauveur de l'humanité ; mais la théologie moderne les ignore, et leur souvenir même a été volontairement effacé. Ils montraient comment la ligne de l'évolution suit une pente descendante, comment l'organisme humain devait faillir par la maladie aux tâches les plus hautes de la conscience, jusqu'à ce qu'intervienne le Sauveur divin, médecin des âmes, en renouvelant l'attitude de l'âme en face du monde spirituel. Telle est la signification profonde qu'ils donnaient au Christ, pour l'évolution toute entière : celle de guérisseur du monde, de Sauveur des hommes.

Cet enseignement d'une existence spirituelle, divine, qui fonde et pénètre toute existence matérielle, s'il reprend vie dans la conscience moderne par l'imagination, non seulement ranimera la philosophie abstraite, comme je l'ai indiqué dans les précédentes conférences, mais elle l'imprègnera de l'impulsion du Christ. Ainsi l'humanité pourra-t-elle retrouver ce qu'ont possédé les hommes du passé : la conscience du Père divin, spirituel, en toute chose physique. C'est là le but que poursuivaient les initiés pré-chrétiens. Le grade suprême de l'initiation était celui où l'initié, le « Père », représentait dans les Mystères le Père cosmique, spirituel.

Cette vue du monde, lorsqu'on l'anime et la fait vivre en soi, donne à nouveau naissance à une philosophie chrétienne. Si l'on apprend à connaître, par l'inspiration moderne, ce que les initiés enseignaient en précurseurs pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, on sait comment une entité spirituelle divine, le Christ, est venue des mondes spirituels s'unir à l'évolution pour en former le pivot. On donne à cette évolution et à ses lois un sens plein en apprenant à la rattacher au Cosmos par le regard qu'on élève vers le Christ cosmique. On apprend comment le ciel a pris soin de la terre, comment le Cosmos a pourvu aux affaires de l'humanité, et cela élargit la cosmologie en lui donnant le caractère d'une cosmologie spirituelle, d'une cosmologie chrétienne.

Lorsque l'être humain, dans le sens de la parole paulinienne (« Non pas moi, mais le Christ en moi »), se forge un lien vivant avec le Christ et le Mystère du Golgotha, le Christ l'aide à résoudre l'énigme de la mort et le guide vers une vie spirituelle renouvelée ; il apprend alors à connaître le nouvel esprit qui doit faire com-

prendre aux hommes qu'au-dessus du monde physique existe un monde spirituel qui le gouverne et l'imprègne de son ordre et de ses impulsions. Il apprend à connaître la mission de l'esprit guérisseur, sanctifié par le Christ lui-même. Il apprend à connaître le Mystère du Saint-Esprit, base d'une nouvelle connaissance religieuse.

La Trinité, longtemps présentée comme un dogme, reprend vie en l'homme. Dans les mystères pré-chrétiens vivait le Dieu-Père, et il habite encore le monde pour nous. Par le Mystère du Golgotha, le Dieu-Fils s'est approché de l'humanité, et l'a rattachée à l'esprit guérisseur, au Saint-Esprit. Cette Trinité n'est plus un dogme, elle vit, elle est visible.

En redonnant vie à la conscience du Père, on fonde une philosophie chrétienne — à la conscience du Fils, on fonde une cosmologie chrétienne. Par le Saint-Esprit tel que le Christ l'a compris et répandu sur l'humanité, on pose par la connaissance la base nouvelle d'une religion chrétienne.

En liaison avec cette triple imprégnation des forces christiques, nous parlerons demain du mystère de la mort, de ses liens avec l'entité du Christ et le cours de l'évolution.

## HUITIÈME CONFÉRENCE

### L'événement de la mort dans son rapport avec le Christ

*Dornach, 13 septembre 1922*

Les prochaines conférences vont étudier le problème de la mort et de l'immortalité de l'âme en rapport avec le Christ et l'évolution du christianisme. Pour cela, il est nécessaire d'éclairer encore une fois, d'un nouveau point de vue, ce que j'ai déjà exposé.

Considérons les deux états qui alternent dans le cours de la vie, la veille et le sommeil. Ce qui se présente tout d'abord à la conscience, c'est que pendant le sommeil les perceptions sensibles sont abolies, et aussi tout ce que l'âme éprouve lorsqu'elle pense, qu'elle sent, qu'elle veut. Tout ce qui constitue à l'état de veille notre « Soi » se trouve aboli dans le sommeil.

Tout cela reprend vie degré par degré par l'imagination, l'inspiration et l'intuition. Tout d'abord, pour donner naissance à la pensée imaginative, la méditation doit s'appuyer sur la pensée habituelle. J'ai déjà décrit comment on peut, en méditant, utiliser les pensées pour accéder à la connaissance imaginative. L'étude qui concerne le problème de la mort exige que soit encore une fois et plus clairement exposé le chemin parcouru sur la voie de la connaissance initiatique, parce que l'on peut, parallèlement, montrer concrètement quels rapports l'être humain établit en mourant avec son corps physique d'une part, avec son âme et son esprit d'autre part.

Lorsqu'on utilise la pensée suivant la méthode que j'ai indiquée, on fait tout d'abord l'expérience d'un dégagement de l'âme hors de l'organisme physique ; mais on est incapable de penser pendant un certain temps. La pensée échappe en quelque sorte. Il faut du

courage, de l'énergie et aussi une certaine présence d'esprit pour percevoir ce qui se passe à ce moment. On s'aperçoit alors qu'une activité s'est comme éveillée en l'âme, beaucoup plus intense que précédemment, et l'on recommence à penser. Le progrès accompli permet tout d'abord de garder sa conscience ordinaire ; — je le souligne expressément : pendant qu'on imagine réellement, on se maintient dans l'état de conscience habituel — et l'on doit pouvoir constamment passer d'un état dans l'autre, et réciproquement. Mais dans cet état de conscience autre dans lequel on peut entrer — dans la conscience ordinaire, on conserve naturellement l'image terrestre ordinaire — on perd en quelque sorte la faculté de produire des pensées ; cependant, si la méditation se poursuit, l'activité intérieure s'intensifie, et la vie des pensées reprend, plus vigoureuse que précédemment.

Dans l'état de conscience habituel, les pensées se rapportent au monde sensible ou à des souvenirs ; elles sont produites par toutes sortes de réminiscences et d'émotions. Mais la pensée nouvellement acquise est active par elle-même, et permet d'accueillir dans la conscience le cours de notre propre vie ; il s'agit là, comme je l'ai déjà indiqué, d'une couche profonde de cette vie, et non pas de souvenirs comme ceux qu'héberge habituellement la conscience ordinaire. Devant le regard se déroule réellement une activité éthérique, celle qui édifie et pénètre le corps, et l'a toujours pénétré. Tout ce qui s'est accompli en nous depuis la naissance : la croissance, la formation des organes, celle des facultés de penser, de sentir et de vouloir, toutes ces forces issues progressivement de l'organisme, de sa vie profonde et réelle, ignorée de la conscience, — tout cela jaillit sous forme de pensées actives, substantielles et concrètement ressenties. On passe donc, comme en franchissant un abîme, de la pensée ordinaire à une autre force qui « pense » le corps éthérique.

Pendant que l'on met ainsi à découvert la pensée imaginative, il faut prêter une attention très stricte à tout ce qui abandonne la conscience dans les moments où seule la pensée imaginative est présente. Ce qui disparaît tout d'abord, ce sont les souvenirs qui résident dans la conscience habituelle. Mais à côté de celle-ci, la conscience imaginative est en train de se développer. Or, en cette dernière, il n'y a pas de souvenirs. Voici comment je vous demande de vous expliquer la chose : Quand on se remémore quelque chose, on vit comme toujours dans les contenus de la conscience ordinaire, dans le moment présent. On perçoit ce qui est actuellement présent au regard intérieur, et même quand on évoque le passé, on



a devant soi une image présente de ce passé. La conscience habituelle ne connaît que le présent. La conscience imaginative, elle, perçoit le cours de l'existence par un regard qui en englobe toutes les parties d'un seul tenant, comme si les faits répartis dans le temps étaient disposés côte à côte dans l'espace. Dans la perception sensible, les objets qui se présentent sont tous perçus simultanément, et de même on perçoit ainsi son propre passé : tous les faits sont simultanés. Le temps devient l'espace. Les événements vécus à trente, à dix-huit, à dix, à sept, à cinq ans sont tous présents à l'âme, côte à côte.

C'est en cela que ces expériences imaginatives se distinguent de celles de la conscience ordinaire. Celle-ci ne vit que dans le présent ; du passé, elle ne connaît qu'un souvenir. La conscience imaginative perçoit des âges différents, mais elle les perçoit simultanément. Et les souvenirs, les pensées-souvenirs, s'abolissent tout d'abord pour elle. Ce qui, pour la vie courante, est d'un si grand secours, à savoir la mémoire, disparaît dans la conscience imaginative. Bien entendu, comme on reste normal, on garde toujours le pouvoir de se souvenir. Mais dans le champ de la nouvelle conscience, dans ce cours de la vie sous une forme nouvelle, on n'a pas de souvenirs.

Supposez qu'un méditant, à un moment donné, ait eu la perception imaginative de sa vie. Il veut la retrouver trois jours plus tard. Il lui sera impossible de la retrouver dans sa mémoire. Il faudra, pour y parvenir, qu'il accomplisse intérieurement à nouveau tous les efforts qui l'avaient amené jusque-là. Le souvenir d'un objet physique n'est pas forcément présent à la mémoire, il faut aller le chercher. De la même façon, cette expérience imaginative du corps éthérique n'est pas immédiatement présente dans le souvenir, car elle est aussi une réalité, et il faut aller la chercher.

C'est un fait qui déçoit beaucoup de ceux qui pratiquent les exercices intérieurs. Ils s'y appliquent, obtiennent des résultats, ont des perceptions. Ces perceptions, ils les croient acquises, susceptibles d'être toujours retrouvées dans la mémoire. Mais ils ne les retrouvent pas, et sont déçus. Il faut toujours que soient renouvelés les efforts qui permettent d'y parvenir.

Prenons pour exemple un conférencier qui parle en se fondant sur les résultats de cette nouvelle méthode de méditation. Il en parle non pas en formules abstraites, mais en faisant appel à des vues vivantes. Il lui est impossible de se préparer en apprenant par cœur ses notes. Car on peut apprendre par cœur ce qui concerne le monde physique, mais non pas ce qui se rapporte à la conscience imagina-

tive, dont le contenu doit être perpétuellement recréé. On peut certes s'y préparer, mais cette préparation est l'équivalent d'un exercice intérieur.

Cette activité de l'âme équivaut à l'acquisition d'une faculté intérieure. Tout travail suivi de méditation est une aide lorsqu'on veut parler du monde suprasensible. Mais il faut le recréer chaque fois, à l'instant même, si l'on veut que ce soit un fruit vivant. Alors les paroles prononcées, dans leur forme même, résonneront comme un écho direct du monde spirituel.

On me permettra d'évoquer ici un détail personnel : J'ai traité certains thèmes trente et quarante fois. A la trentième fois, la chose n'est pas plus aisée ; elle est aussi difficile que la première, et le chemin à parcourir est exactement le même. Ce dont on a besoin pour appuyer sur une base ce travail productif, c'est de concentration, de calme ; c'est dans le calme que l'âme peut produire. Peut-être — sans que cela soit bien nécessaire, mais la remarque contribuera à la clarté — puis-je ici remarquer qu'à cet égard un auditoire qui vient pour entendre parler du monde spirituel peut se comporter presque avec cruauté en posant avant la conférence toutes sortes de questions sans prendre garde au fait que l'orateur doit, dans les minutes qui vont suivre, puiser aux sources du monde spirituel.

Tel est l'aspect subjectif de l'expérience imaginative. Lorsqu'on sait comment surgit cette pensée vivante, active, qui dévoile le cours de la vie, on sait en même temps quelle est la véritable nature de la pensée ordinaire. Du sein de la conscience imaginative, on peut porter le regard sur elle, et reconnaître qu'elle n'a aucun fondement réel.

En réalité, tout être humain « imagine ». Mais il le fait inconsciemment, il ignore qu'il porte en lui cette force pensante. Parce que les énergies de son âme n'ont pas été cultivées, elle reste trop faible pour qu'il puisse amener à la conscience cette force qui est en lui, et lorsqu'il veut penser, il n'utilise que son corps physique, terrain de la pensée ordinaire. Que devient alors cette activité intérieure, ce pouvoir d'imagination inconscient ?

Lorsqu'on en reste à l'état de conscience ordinaire et qu'on la garde ignorée, inconsciente, cette pensée active dont la lumière brille dans la connaissance imaginative glisse alors vers l'organisme physique. Elle l'utilise et se trouve reflétée en lui : ainsi naissent nos pensées ordinaires, qui n'ont pas plus de réalité que ne peut en avoir l'image d'un objet dans un miroir. Le corps physique nous les renvoie, et ces pensées qui parcourent la conscience ordinaire ne

sont que des reflets. Celui qui ne connaît et ne ressent que des reflets ignore toute réalité substantielle. Les pensées de la conscience ordinaire n'ont ni sève, ni vigueur. A l'instant au contraire où la pensée active entre en jeu par l'imagination, elle devient substantielle. En chaque pensée-image il y a une substance, une sève, une force. La même force qui a fait un adulte de l'enfant que nous étions.

Tel est le passage de la réalité ordinaire à la réalité éthérique, accompli grâce aux efforts qui mènent à la pensée imaginative. Le premier élan est alors donné vers une connaissance du corps physique. On constate qu'il fonctionne comme un appareil réflecteur, et ce qu'il renvoie, ce sont les pensées. On commence alors à pouvoir envisager le problème de la mort, ce qui n'est pas possible aussi longtemps qu'on n'a pas de son corps physique la conscience qu'on a d'un objet. Si l'être humain existe après la mort, ce n'est certainement pas dans un corps physique. Et si l'on veut, pendant la vie, trouver réponse au problème de la mort, il faut pouvoir considérer le corps physique en dehors de soi, comme un objet extérieur, ce qu'il devient au moment où l'on meurt. C'est là le stade qui caractérise le premier élan qui nous mène vers une solution au problème de la mort. Nous allons voir maintenant comment il faut poursuivre sur cette voie.

\*  
\*\*

Par la connaissance acquise comme je vous l'ai décrit, l'être humain se trouve à même de voir quels sont les liens qui rattachent au corps l'âme et l'esprit. Par ces méthodes de connaissance seulement, par l'imagination et ce qui lui fait suite, on peut embrasser du regard, comme on le fait pour les objets extérieurs, le corps physique, l'organisme éthérique et l'être psychique et spirituel ; on est alors à même de voir dans quels rapports se trouvent entre elles ces différentes parties de l'être dans les différentes situations de la vie. C'est pourquoi il est extrêmement important qu'à côté du mode de connaissance suprasensible, l'homme maintienne sa conscience ordinaire, celle de la vie diurne, qu'il s'y maintienne à côté de toutes les expériences qu'il peut faire par ailleurs.

On peut, dans le champ de la conscience imaginative, avoir par exemple présent devant soi la naissance chez l'enfant de neuf ou dix ans de certaines tendances morales dues à une certaine constitution ; on perçoit le phénomène en ayant devant le regard le phy-

sique et l'âme unis. On voit ce qui s'est passé dans l'organisme vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais il ne faut pas perdre pour cela la conscience ordinaire. Il faut pouvoir regarder de cet œil nouveau ce qui était resté inaperçu ; et il faut d'autre part, par un acte volontaire, pouvoir retrouver les souvenirs de cet âge que peut fournir la conscience habituelle. On doit pouvoir comparer constamment ce qu'apporte la conscience supérieure avec ce que recèle la conscience ordinaire, et, comme on passe habituellement d'une pensée à l'autre, passer de l'imagination à la conscience habituelle, et vice-versa.

Cette faculté caractéristique de la conscience supérieure est d'une extrême importance. Lorsqu'on applique à la recherche anthropologique des critères extérieurs, on croit souvent que les pensées-images ne sont rien d'autre que des visions, des hallucinations. Il faut pouvoir saisir la différence radicale qui sépare les premières des secondes. La perception du visionnaire lui apporte en effet des images, mais elle lui ôte sa conscience. Celle-ci se perd dans ce qu'il voit, et il n'a pas la faculté de revenir volontairement à l'état de conscience habituel, et inversement.

Le méditant qui imagine, au contraire, ne perd pas sa conscience pour la transformer en une « vision ». Il ajoute à cette conscience les richesses de l'imagination. Elles viennent se joindre à ce que possède déjà la conscience. C'est pourquoi le méditant imaginaire répudie catégoriquement la « vision » ; et il n'ignore pas dans quelles conditions elle se produit. Lorsqu'on atteint le niveau de connaissance dont nous parlons, on peut voir avec précision que l'âme est active, qu'elle utilise l'organisme physique, et s'emplit des images que celui-ci lui renvoie. Le penseur imaginaire et inspiré sait quels sont, dans l'état de conscience normal, les rapports de l'âme avec le corps, et peut ainsi évaluer les perceptions du visionnaire. Il sait qu'en celui-ci, l'âme ne s'est pas libérée du corps physique. Car il sait bien, pour l'avoir accompli lui-même, comment on dégage l'âme du corps, comment on la rend active. Lorsqu'il observe le visionnaire, il voit en celui-ci, lorsqu'il perçoit la vision, l'âme enfoncée dans le corps plus profondément que dans la conscience ordinaire, lorsqu'on perçoit le monde physique.

Là est la différence entre le penseur imaginaire et le visionnaire : Celui-ci plonge dans les fonctions organiques plus profondément qu'à l'ordinaire, tandis que celui-là se dégage réellement de l'organisme, tout en maintenant les liens habituels entre l'âme et le corps. Si l'on ne voit pas cette différence dans toute son importance, qui est considérable, on continuera de confondre l'imagination, active

sous un contrôle strict à côté de la pensée habituelle, avec les déroulements visionnaires, qui s'effectuent sans aucun contrôle, et qui ne sont peut-être que des malaises affectant le foie ou l'estomac, malaises ressentis déjà dans la vie ordinaire, et dans lesquels l'être du visionnaire vient à plonger tout entier.

Le penseur imaginatif, au contraire, perçoit des images qui n'ont rien à faire avec ses organes ; il dirige son regard volontairement sur un domaine de l'âme qui était jusque-là inconscient. La conscience imaginative n'éloigne donc pas de la conscience ordinaire pour mener, comme beaucoup de gens le croient, vers quelque vision. L'entraînement et les exercices qu'elle exige sont au contraire un rempart contre les élans visionnaires, qui sont incontrôlables. Ils développent l'âme dans la direction opposée à celle que suit le visionnaire ; ils la libèrent de l'organisme physique, la rendent apte à utiliser, à côté de celui-ci, l'éthérique tout d'abord, en accédant à l'expérience intérieure de réalités, de substances. Dans la vie courante, ce qui est substantiel, c'est le corps physique ; et ce qu'on saisit au-delà de lui, ce sont les reflets de la pensée, qui n'ont aucune substance et ne sont pas actifs par eux-mêmes. Le contraste entre les perceptions suprasensibles et la vie du visionnaire permet précisément de rendre plus net ce qui caractérise l'imagination, l'inspiration et l'intuition, facultés de la conscience supérieure.

Ces modes de connaissance permettent d'apprendre progressivement comment l'âme et l'esprit sont rattachés au corps. Les expériences qu'ils rencontrent, une fois libérés du corps, permettent à l'homme de ressentir et de vivre à l'avance comment il vivra lorsqu'il n'aura plus de corps physique. Pour résoudre pendant l'existence terrestre l'énigme de la mort, il faut parvenir à vivre comme lorsqu'on ne dispose plus de ce corps.

Je vous prie de comprendre ici en quoi je m'efforce, avec toute la circonspection de l'activité pensante, de montrer comment on peut rechercher dans cette direction la solution du problème de la mort. C'est un problème qu'aujourd'hui on traite bien souvent en dilettante. Nous avons le désir de montrer comment la recherche anthroposophique se consacre à son étude avec toute la prudence qu'on peut exiger de la pensée. C'est pourquoi je n'ai pas craint de donner à la présente conférence cette forme « minutieuse » ; elle doit fournir une base solide à l'étude du problème de la mort, que nous allons maintenant poursuivre.

Par la connaissance imaginative, inspirée, intuitive, je le disais déjà, on acquiert une vue d'ensemble de l'être spirituel et du corps ; grâce à celle-ci, on peut évaluer dans quels rapports ils se trouvent entre eux dans toutes les situations de la vie. J'ai décrit il y a quelques jours comment l'homme collabore à la formation de son organisme physique, et comment celui-ci lui échappe alors, pour lui être rendu, mais sous une autre forme, par la conception et la naissance. J'ai montré en outre comment se présente le problème de la naissance quand on l'envisage en prenant pour point de départ la vie pré-terrestre. Nous allons maintenant nous consacrer à la vie sur terre, puisqu'elle se déroule entre la naissance et la mort, et que, pour comprendre peu à peu ce qui se passe quand nous mourons, il faut voir quels liens rattachent entre elles la mort et la naissance, ou plutôt la conception.

Lorsqu'on connaît dans leur ensemble les rapports de l'être spirituel avec le corps physique, on est à même de voir comment une partie de cet être spirituel, qui a existé avant la vie sur terre, se métamorphose complètement en passant par la conception et la naissance. En fait, elle disparaît. Il s'agit de cette partie de l'être qui fournira plus tard la pensée. Elle existe avant la vie sur terre ; c'est une substance spirituelle qui disparaît au moment où nous arrivons sur terre. Le tout petit enfant en possède encore des restes, qui s'évanouissent aussi peu à peu ; mais comment ?

Ce qui disparaît là se métamorphose pour donner la vie et la forme de notre tête. Il faut bien comprendre ce qui se passe et ne pas croire — ce serait une grosse erreur — que l'âme et l'esprit de l'homme sont là, avant l'existence terrestre, que le corps leur fournit sur terre une sorte de maison, dans laquelle ils entrent tels que, pour y résider. Pour cette partie de l'âme dont je parle, cela est inexact. Elle s'évanouit, disparaît, et se transforme en une substance physique, matérielle, qui est l'organisme de notre tête. Vie et forme de la tête sont, métamorphosées, un élément spirituel qui a précédé l'existence terrestre. Regardez votre tête — je ne veux pas dire seulement celle que l'on perd quand on est décapité, mais la tête organique toute entière, avec les cordons nerveux qui y pénètrent, les vaisseaux de l'irrigation sanguine — tout cela est le produit d'une métamorphose d'une partie de l'homme pré-terrestre, partie qui a disparu pour réapparaître sous forme matérielle.

Si cet organisme de la tête peut servir de miroir et refléter les pensées, c'est parce qu'il est la métamorphose réelle de ce qui vivait auparavant, parce qu'il est l'image physique de notre existence pré-



terrestre, parce qu'il a reçu forme et vie des pensées vécues avant l'existence terrestre. C'est ce qui lui permet de refléter les pensées qui nous viennent quand nous percevons les choses autour de nous.

A côté de lui, et différemment insérée dans la vie de l'âme, se place cette partie de l'être qui, en passant par la conception et la naissance, ne se transforme pas en corps physique, et se rattache par des liens beaucoup moins resserrés au métabolisme et aux membres. C'est la partie de l'âme que nous ressentons dans la conscience ordinaire sous forme de volonté. Comparez celle-ci à la pensée, aux représentations. Dans l'activité pensante de veille, nous sommes toujours pleinement conscients. Etre « éveillé », c'est vivre des représentations. Mais il en va autrement pour la volonté.

Prenez un acte volontaire très simple : Vous levez un bras ou une main. Que savez-vous de ce geste dans votre conscience ? Elle connaît une pensée : Je lève la main. Puis, il se passe quelque chose dans les profondeurs de l'organisme. Vous éprouvez certes toutes sortes d'impressions confuses, peut-être des traces de mouvements affectifs. Mais ce qui apparaît clairement, ce qui est parfaitement conscient, c'est le résultat : Le bras est levé. Vous pouvez le voir levé. Ce qui s'est véritablement passé, ce qui a été effectivement « voulu » entre les deux constatations, reste aussi peu sensible à la conscience ordinaire que ce qui se passe pendant le sommeil. Dans notre vie pensante, nous sommes éveillés. Dans notre volonté, même éveillés, nous dormons.

Ce sommeil partiel de notre volonté, nous y sommes donc abandonnés aussi pendant la veille. Une partie de notre âme dort toujours, même quand nous sommes éveillés : celle où plongent les racines de notre volonté. C'est précisément cette partie de nous-même qui ne se métamorphose pas pour devenir organique lorsque nous passons par la conception et par la naissance. Une partie de notre être spirituel réapparaît sous forme de tête organique. Mais le métabolisme et les membres ne portent pas l'empreinte directe de l'autre partie. Ils sont le produit du monde physique, et cette autre partie de l'âme leur est unie beaucoup moins étroitement, si bien qu'ils ne reflètent pas ce qui vit en elle. C'est pourquoi l'homme n'est pas conscient des forces qui animent sa volonté, ni de ce qui se passe dans le métabolisme, dans les échanges organiques.

Pour la connaissance suprasensible, cette partie de l'âme, lorsqu'on observe comment elle se relie à l'organisme, est tout à fait semblable au moi et au corps astral, à l'âme toute entière, lorsque pendant le sommeil ils sont dégagés de l'organisme physique. L'être humain



est, il faut le dire, beaucoup plus compliqué qu'on ne le croit d'ordinaire.

Certaines descriptions de faits suprasensibles nous disent simplement : Quand l'homme est éveillé, son âme et son esprit habitent son organisme ; quand il dort, ils en sont dégagés. La chose n'est pas aussi simple, et on peut s'exprimer ainsi tout au plus quand on parle de la tête, mais non pas de l'organisme dans son ensemble.

Cette partie de la vie de l'âme qui est endormie, et des obscures profondeurs de laquelle n'affleurent à la conscience que certaines représentations, on en a la vision au moment où l'on accède à l'intuition. Celle-ci, comme je l'ai déjà exposé, est le fruit d'exercices mettant en œuvre la volonté. Ces exercices permettent de percevoir progressivement ce qui, habituellement, reste dissimulé pendant la veille, à savoir les mystères de la volonté. Car pour la conscience de veille, la volonté est un mystère qui se manifeste en partie dans l'inspiration, mais qui n'est dévoilé que par l'intuition. Si paradoxal que paraisse la chose, on peut dire que lorsque l'être humain parvient à dévoiler la nature de la volonté, il voit également paraître à ses yeux le monde spirituel divin. Cette substance spirituelle est, dans sa tête, devenue organisme ; et il n'est plus guère possible de l'y percevoir. La tête est, en l'homme, ce qu'il y a de moins suprasensible. Mais dans le reste de son organisme, l'âme est là, inchangée, comme elle était pendant l'existence pré-terrestre, dépourvue à ce moment de corps physique et de corps éthérique. Dans tout ce qui vit au fond de la volonté, l'être humain est encore esprit, même entre la naissance et la mort, et l'intuition permet de percevoir cet esprit.

Il apparaît, lorsqu'il se dévoile à l'intuition, comme le collecteur en lequel se rassemblent tous les travaux, toutes les impulsions, toutes les tendances morales et intellectuelles qui animent notre vie terrestre. C'est là, comme je l'ai déjà indiqué dans une autre perspective, la partie la plus jeune de l'âme, celle qui, sur terre, vit comme un embryon. Elle est au début de son développement. En l'être humain, elle apparaît marchant vers la mort comme vers une naissance, tout comme l'âme elle-même, au cours de l'existence pré-terrestre, marche vers la conception et la naissance pour venir au monde. Dans les profondeurs de notre volonté, une âme en germe se révèle au regard, et l'on peut voir que par la mort, elle accède à une naissance, elle naît à une nouvelle vie spirituelle. Pour comprendre l'existence terrestre, il faut tout d'abord identifier dans le suprasensible cette entité sur laquelle se fonde notre volonté.

Ce point nous a fait avancer d'un pas dans la compréhension du

problème de la mort. Je vais maintenant clore ces considérations, et demain, nous serons amenés dans leur prolongement à une vue d'ensemble des rapports entre la mort et le problème du Christ.



La connaissance suprasensible permet d'embrasser du regard l'évolution de l'être éternel à travers l'existence pré-terrestre, l'existence terrestre et la vie après la mort. Mais ce regard, s'il est sans œillères, se trouve alors devant une gigantesque énigme, qui se pose lorsqu'on envisage la conscience du Moi.

Vous aurez retenu de la précédente conférence que cette conscience du Moi est dépendante de l'organisme physique ; car elle ne naît qu'au moment où l'homme, au cours de son développement, devient capable d'utiliser cet organisme. La connaissance imaginative, inspirée, intuitive, nous enseigne précisément, avec la plus grande netteté, que l'homme conquiert la conscience du Moi dans le monde physique, entre la naissance et la mort, et que cette conquête est liée à l'usage du corps physique. Or, à la mort, celui-ci est perdu pour nous.

La vie de l'âme, telle que les hommes la connaissaient avant le développement de la conscience du Moi, ne peut apparaître autrement au regard supérieur, tel que je viens à nouveau de le caractériser, que comme précédant l'existence terrestre et lui survivant — en d'autres termes : comme passant à travers des vies successives.

Quant à la conscience du Moi, nous savons pour l'instant avec certitude que nous ne l'avons conquise que par l'intermédiaire du corps physique ; nous savons même que, à l'époque où le Mystère du Golgotha prit place dans l'évolution, nous avons appris à nous servir de ce corps de façon telle que la conscience du Moi puisse s'y allumer.

Il nous faut donc craindre qu'avec cet organisme physique, la conscience du Moi nous abandonne lors de la mort. Tel est l'un des aspects du problème de la mort. Ce qui est éternel en nous, ce qui se révèle à l'arrière-plan de la pensée, des sentiments, de la volonté, nous l'avons vu se métamorphoser et en quelque sorte disparaître pour devenir la vie organique de la tête, et se refléter dans la pensée ; dans la volonté, nous sommes en présence de tout ce qui, dans le reste de l'organisme, mène une vie germinative pour ne prendre vraiment naissance qu'à la mort. Une crainte nous vient maintenant,

qui n'est pas de l'ordre des inquiétudes sentimentales, mais relève de la connaissance. Nous nous demandons : De notre organisme physique, qu'emportons-nous au-delà de la mort ? Car le corps lui-même se désagrège à ce moment. Puisque c'est de lui que nous tenons la conscience de notre Moi, ne faut-il pas logiquement se poser la question : Comment garder cette conscience du Moi au-delà de la mort ?

A cette énigme, seul le Mystère du Golgotha apporte réponse. Jamais les hommes ne conserveraient la conscience du Moi dans la mort, si cette conscience ne s'unissait pas au Christ, qui la maintient au moment où elle menace de se dissoudre quand l'âme quitte le corps. Elle disparaîtrait si le Moi n'était pas uni au Christ dans le sens de la parole paulinienne : « Non pas moi, mais le Christ en moi. » Car c'est Christ qui la prend en charge et lui fait franchir le seuil de la mort. Comment, c'est ce que nous exposerons plus en détail dans les prochaines conférences.

La recherche anthroposophique permet seule de dévoiler dans toute son envergure le problème du Christ et ce qu'il signifie pour la vie humaine. Cette signification n'apparaît-elle pas déjà comme extrêmement importante lorsqu'il s'agit simplement de philosophie ? Car la philosophie courante ne reprend vie et substance que si elle reçoit une nouvelle nourriture puisée dans la connaissance imaginative. Voyez ce que je disais au début de cette conférence : Lorsque, par la méditation, on progresse vers la connaissance imaginative, on franchit en quelque sorte un abîme. La pensée cesse de fonctionner, on passe par un vide entre elle et l'imagination, active et pleine de vie. Ce vide de la pensée, quelques philosophes l'ont ressenti, par exemple saint Augustin et Descartes, mais ils n'ont pas su l'interpréter. Ils parlent du « doute » qui est le commencement de la philosophie. Ce doute n'est pas autre chose que le vide de la pensée reflété dans la conscience, ce vide qui s'insère entre le mode de penser habituel et la pensée imaginative. Mais ni saint Augustin, ni Descartes n'y étaient parvenus en y plongeant toute leur âme ; ils n'en ont donc pas fait l'expérience intérieure véritable, ils ont seulement perçu le reflet de cette disparition de la pensée — et en particulier de toute faculté mémorisante. Ainsi voit-on les faits de la philosophie qui ne manie que les idées s'éclairer à la lumière de la philosophie imaginative.

Vous avez vu aussi comment, par la connaissance qui permet à l'âme consciente d'explorer le corps éthérique, on se trouve avoir sous les yeux en un ensemble la vie entière de l'organisme, faite pourtant d'événements successifs. Ce qu'on ne peut voir que l'un

après l'autre, on le perçoit à la fois, comme on voit les objets situés dans une pièce. C'est ce que Bergson a très bien senti lorsqu'il a développé son idée de la « durée », laquelle joue un très grand rôle dans sa philosophie. Mais telle qu'il l'expose, elle n'est encore qu'un pressentiment de la réalité, réalité qui consiste à voir ensemble, côte à côte, imaginativement, ce qui s'est déroulé dans le temps. Bergson le pressent abstraitement : si en pensée on dépasse le monde présent, dit-il, on acquiert le sentiment pur de la durée. Mais comme il n'aborde pas le terrain de la connaissance anthroposophique, il ne trouve qu'une image-reflet de ce que permet la connaissance imaginative, et c'est à elle qu'il donne le nom de « durée ».

Sur tous les points où on l'aborde, il se révèle que la philosophie ne peut reprendre vie et substance que si on les lui rend, comme nous l'avons fait aujourd'hui. De même, comme je l'ai esquissé, la cosmologie et la religion retrouvent, elles aussi, un contenu vivant. Je poursuivrai cette étude demain, en la rattachant au problème du Christ. Nous verrons alors qu'au fond, toute connaissance supérieure de son propre être est pour tout homme un appel au Mystère du Golgotha. Vouloir ce mystère, c'est-à-dire faire pénétrer à nouveau dans la conscience l'entité du Christ dans sa réalité totale, supra-sensible, voilà ce qui, par une philosophie spirituelle, une cosmologie spirituelle, conduira la connaissance à notre époque à poser les bases non seulement d'une spiritualisation de la vie en général, mais d'un christianisme spiritualisé.

## NEUVIÈME CONFÉRENCE

Le destin de la conscience du Moi  
Son lien avec le problème du Christ

*Dornach, 14 septembre 1922*

La vie intérieure habituelle s'écoule et se perd dans les phénomènes de la pensée, du sentiment, de la volonté. A la base de cet état de choses, il y a la présence dans l'organisme physique, dès le réveil, d'un organisme éthérique, d'un organisme astral et d'un moi.

Quand l'homme dort, ces deux derniers sont dégagés du physique — plus précisément : de la tête physique. Mais à l'état de veille, ils lui sont complètement rattachés, ils sont actifs en lui. Pendant le sommeil, l'âme n'est pas par elle-même assez forte pour faire pénétrer dans la conscience tout ce qu'elle perçoit par l'astral et par le moi. Pendant la veille, seul pénètre dans ce champ de la conscience ce qui, des activités éthérique, astrale et du moi, est reflété dans le corps physique.

Si l'homme était capable de connaître à l'état de veille toute l'activité que déploie son être tout entier, il percevrait d'abord le cours de sa propre vie, c'est-à-dire des réalités vitales sur lesquelles se greffent les souvenirs. Il aurait également connaissance de ces sphères cosmiques perdues inconsciemment pendant le sommeil, et dont nous avons déjà parlé. S'il avait le plein usage de son corps astral, l'être humain percevrait consciemment cette image des mouvements planétaires qu'il connaît pendant la nuit. Dans sa respiration, dans sa circulation, il sentirait passer le flux que reflètent ces mouvements. Il pourrait dire — ce qui peut sembler paradoxal : A travers mes artères coule la puissance du Soleil, renforcée par la vigueur de Mars qu'imprègne la force substantielle de Jupiter, etc. Il sentirait passer à travers son être les courants diversement orientés des pla-

nètes. Et s'il était capable de vivre intérieurement son Moi tout entier, il se sentirait en son être spirituel imprégné par le ciel des étoiles fixes.

Tout cela est aboli pendant le temps de la veille. Rien dans sa conscience ne subsiste de cette activité du corps éthérique, — origine véritable de notre vie —, ni des mouvements des corps planétaires dont les impulsions stimulantes parcourent notre souffle et notre sang de par l'activité de notre corps astral ; rien non plus de ce que manifestent à nos yeux les constellations des étoiles fixes, à l'image desquelles est fait l'être éternel de l'homme, son Moi. Rien n'est présent en lui qui le pousserait à dire : Je suis tout imprégné de vie divine.

Chaque matin, lorsqu'il s'éveille, l'être humain s'enrobe, comme on endosse un vêtement, de son organisme physique, et c'est en lui que se déroulent l'activité du corps éthérique, celle de l'organisme astral, celle du Moi. Il imprègne son organisme des forces qu'il a amassées pendant son sommeil en traversant les mondes stellaires. L'activité des trois champs de son âme — éthérique, astralité, entité du Moi — plonge dans son organisme physique du réveil jusqu'au soir, et le travaille de telle façon que l'activité pure qu'il produit provoque les représentations, les pensées qu'il renvoie lui-même à la conscience. Il ignore la vitalité qui se déroule en lui, les mouvements des planètes et le monde des constellations parce que, pendant qu'il est éveillé, toute activité intérieure est reflétée dans l'organisme physique. Par les sens, les influences du monde extérieur s'introduisent en lui : celles de la lumière par les yeux, celles du monde des sons par les oreilles, les réalités de la chaleur et du froid par le sens de la chaleur, etc. Par l'activité déployée par l'âme, tout cela est reflété sous forme de pensées, et l'âme connaît ce monde des pensées réfléchies dans le champ de la conscience.

Telles sont les conditions dans lesquelles se trouve notre âme pendant la veille. Cette vie de veille fait surgir une question : Par quelle action de l'âme sur l'organisme physique les pensées apparaissent-elles ainsi « réfléchies » ? Avant d'y répondre, nous retiendrons avec précision que l'organisme physique est l'obstacle qui isole l'âme d'une connaissance des réalités cosmiques dont l'écho vibre en elle à son insu. Nous allons maintenant étudier comment se déroule cette vie de veille.

Tout d'abord, voyons comment cette trinité de l'éthérique, de l'astral et du moi agit sur l'organisme de la tête. On constate tout d'abord qu'elle exerce une activité de désassimilation. Si l'organisme éthérique agissait seul, une vitalité permanente travaillerait au contraire à construire dans la tête, qui s'en emplirait toute entière. Mais alors la conscience n'existerait pas. Elle ne naît dans le physique que là où l'astral s'empare de lui. Et cette astralité déroule son activité en fonction de l'existence pré-terrestre. Sa tâche consiste, non pas à élaborer, à travailler ce corps physique fait de matière, mais à parcourir sa forme spirituelle de son activité, comme elle le faisait avant la naissance. Car le corps astral est l'écho, la reproduction de tout ce qui a été accompli par l'âme au sein des mystères planétaires, des mystères stellaires, pour édifier ce que j'ai appelé le « germe cosmique » de l'organisme physique. L'activité du corps astral ne s'accomplit donc pas dans le sens d'une métamorphose vers le physique, mais dans celui d'une métamorphose vers le spirituel. Elle tend à spiritualiser constamment l'organisme, au moins dans ce qui est tête et cerveau. Dans notre tête, l'organisme astral est constamment à l'œuvre pour la spiritualiser : cette transformation ne se manifeste pas visiblement, mais elle est toujours virtuellement en élaboration.

Elle est toujours présente en tant que tendance. Sans arrêt, aux forces qui construisent, qui produisent le jaillissement de la vitalité toujours renouvelée, mais inconsciente, des forces viennent se joindre dans la tête qui s'opposent à elles, qui tendent à détruire la vie organique, dans le but d'en faire jaillir la lumière d'un organisme spirituel ; car c'est à celui-ci qu'est lié le corps astral depuis l'existence pré-terrestre. Mais l'organisme physique lui oppose une résistance. Il se refuse à la destruction ; il s'y refuse au moment où il succomberait à la désagrégation que cherche à atteindre en lui l'organisme astral, au moment où il perdrait la vie sous son influence — il s'y refuse en exigeant le sommeil. Alors, seules les forces du corps éthérique sont actives en lui.

Pour caractériser ce qui distingue le sommeil de la veille, on peut donc dire : Pendant la veille, les forces astrales exposent la tête organique constamment à la mort. A l'instant où leur activité viendrait à aboutir, et passerait d'une virtualité à une réalité, à cet instant le sommeil intervient. La connaissance imaginative vérifie cet état de choses dans l'aspect du corps éthérique pendant la veille et pendant le sommeil.

Pendant la veille, ce corps éthérique dont l'activité immatérielle



imprègne le corps physique, devient dans la région de la tête de moins en moins différencié. Dans les parties de l'organisme où se trouvent les poumons, le foie, l'estomac, etc., les membres, il est très divers, il apparaît en des formes complexes et riches. Par contre, pendant la veille, et au fur et à mesure qu'elle se prolonge, il perd cette richesse et devient indifférencié. Finalement, il apparaît comme une nuée uniforme, et ce parce que les forces édifcatrices qui le constituent habituellement perdent leur activité, tandis que les forces destructrices du corps astral dévitalisent la tête pendant la veille.

Pendant le sommeil, la conscience imaginative perçoit au contraire l'afflux dans la tête d'un organisme éthérique multiple et richement différencié. Il finit par être aussi nuancé que dans le reste du corps. C'est que les forces vitales, celles qui créent les formes, veillent dans la tête, qui devient inconsciente, mais très vivante.

Ainsi, pendant la vie terrestre, l'homme éveillé porte en lui, dans sa tête, une mort latente. La tendance à mourir est toujours présente, parce que l'organisme astral veut constamment spiritualiser la tête. Il veut en faire un organe de mouvement planétaire, il veut en faire l'image des constellations ; il est son destructeur permanent.

Si la science contemporaine avait connaissance de cet état de choses, il lui serait impossible de s'abandonner au matérialisme. L'interprétation matérialiste de l'homme nous enseigne en effet que les processus vitaux, organiques, se déroulent dans la tête aussi bien que dans le foie ou dans l'estomac, et qu'ils y produisent dans le cerveau les pensées et la vie de l'âme.

Mais cela est absurde. Car si nous pensons, si nous avons conscience d'une activité intérieure, ce n'est pas par l'effet d'une vitalisation, d'une édification organique, mais bien parce que notre système nerveux est constamment menacé de destruction, parce qu'en lui, nous hébergeons la mort. Avoir une vie intérieure consciente, ce n'est pas développer en soi la vie organique, c'est la faire mourir. Pour accéder à la conscience ordinaire, il faut que ces processus organiques agonisent et fassent place à l'âme. Si l'on avait de tout cela une vue juste, on dirait : La vie de l'âme n'est pas le produit de la vie organique, parce que celle-ci doit mourir, doit abandonner la tête, pour que l'âme puisse y dérouler son activité.

Tels sont les rapports réels entre les activités de l'âme et celles du corps. A l'instant où il naît, l'être humain porte en lui la tendance à la mort. Par la connaissance suprasensible, nous apprenons que constamment la mort est active en nous, et que seul le sommeil lui fait échec. La mort finale, celle du corps tout entier, n'est qu'une

somme, que l'intensification d'un processus permanent qui se déroule constamment pendant la vie de veille. Aussi longtemps que l'organisme physique subsiste, il se défend contre cette déconstruction, œuvre de l'organisme astral. La tête est le siège de ce combat.

Mais là ne se borne pas l'activité du corps astral pendant la veille. Elle n'est le fait que d'une partie de l'astralité. Pendant la vie terrestre, une autre partie produit les mêmes effets que pendant l'existence pré-terrestre. Elle est à l'œuvre non pas dans la tête, mais dans l'organisme rythmique, dans tous les organes où se déroulent les rythmes organiques : respiration, circulation sanguine, etc. Bien qu'elle soit à l'œuvre en cette partie de notre corps, elle ne lui est pas rattachée de la même façon que l'astralité qui agit dans la tête en y exerçant une emprise si puissante qu'elle la conduit constamment à la mort comme en la déchiquetant.

L'autre partie de l'astralité traverse et imprègne la vie des rythmes organiques ; elle parcourt la respiration, la circulation, mais elle les enserre avec beaucoup moins d'intensité, les endommage beaucoup moins. Le résultat, c'est que de cette union de l'organisme astral avec les rythmes vitaux, aucune pensée ne peut naître. Là où l'âme s'exprime, c'est parce que son activité est réfléchiée par l'organisme de la tête, qui tend constamment vers la mort, phénomène d'où résulte la pensée consciente. L'union mouvante de l'astralité et des rythmes organiques n'aboutit pas à ce phénomène de réflexion dans le physique, source de la conscience claire. Elle n'engendre qu'une animation moins distincte, qui est la vie de nos sentiments, la vie du cœur. Celle-ci naît lorsque l'organisme astral, pendant la veille, parcourt de ses pulsations le souffle et le sang, mais sans les détruire, sans les pénétrer profondément ; il ne fait qu'éveiller en eux la vie de nos sentiments.

Dans le système rythmique vit donc quelque chose de ce que l'homme a connu pendant l'existence pré-terrestre, mais il n'en prend pas nettement conscience. Ce fait a une conséquence très précise. Car, dans les profondeurs de l'inconscient, quelque chose se déroule constamment du fait de cette union de l'organisme astral avec les rythmes organiques, quelque chose dont la conscience claire ne perçoit qu'un faible écho. C'est ce que nous allons étudier de plus près.

Lès actes que l'homme accomplit dans son corps physique ne sont pas pour lui de simples phénomènes naturels ; une impulsion venue des profondeurs subconscientes le pousse à leur attribuer une certaine valeur, à les juger moraux ou immoraux, utiles ou non, sages

ou absurdes. Une appréciation morale vient toujours se mêler à la vie de la pensée, qui en elle-même est amoral, mais non immorale.

Quelle est donc la force qui projette ainsi sa lumière vers les hauteurs et nous fait dire : Cet acte est bon, celui-ci est mauvais ; cette manière d'agir est sage, cette autre ne l'est pas ?

C'est une activité de l'âme qui subsiste depuis l'existence pré-terrestre, qui parcourt les rythmes organiques, respiration et circulation, mais qui ne peut de son plein flot atteindre la pensée. Elle la colore simplement, si bien qu'en elle, celle-ci a des échos d'une activité intérieure très précieuse dans la perspective de l'action. Nous jugeons nos actes, non pas par la pensée seulement. Dans le système rythmique, une spiritualité astrale vit en nous, sous une forme analogue à celle de la vie pré-terrestre, distincte en elle-même, indistincte seulement pour la conscience ordinaire. C'est elle qui approuve ou désapprouve ce que nous faisons. C'est là que réside le juge de notre âme, et ce juge est aussi réel que l'est dans notre tête notre âme pensante.

C'est pourquoi, dans les temps anciens, les hommes qui voulaient accéder, conformément à des méthodes du passé, à une connaissance supérieure, essayaient d'amener à la conscience l'activité du système rythmique, respiration et aussi circulation sanguine. Ils connaissaient ainsi leur propre valeur, par l'intermédiaire de ce que le Cosmos inscrivait dans leur respiration. Des poumons, l'ancien yogi hindou faisait monter dans son cerveau les jugements de l'homme moralement naturel, ou naturellement moral. Dans la connaissance yoga, il faisait de son cerveau un organe de respiration, et vivait en lui ce que le Cosmos avait à en dire.

Ce jugement du Cosmos sur nos actes est très réellement l'activité de notre organisme astral. Et lorsqu'à la mort nous dépouillons notre corps physique, l'obstacle disparaît qui empêche l'homme d'avoir présent à la conscience tout ce qui vit dans sa respiration et dans sa circulation. L'organisme physique est comme le voile impénétrable qui recouvre ce qui se passe dans l'astralité, et que je viens de décrire. C'est pourquoi subsiste au-delà de la mort, dans l'être humain, tout ce qui a vécu dans cette astralité. Comment cela se passe, c'est ce que nous allons voir en étudiant les expériences par lesquelles l'âme passe en franchissant le seuil de la mort.

Lorsque le corps physique se désagrège à la mort, l'être humain vit encore dans un organisme éthérique, dans un organisme astral, dans un Moi. Le corps physique a cessé de faire obstacle à l'épanouissement de l'âme dans le Cosmos, il a cessé de l'attirer dans sa sphère ; elle a aussitôt la possibilité de prendre conscience du Cosmos. Elle a d'autre part un corps éthérique qui n'est plus lié au corps physique. Ce corps éthérique représente d'une part le cours de sa vie ; mais par là même il englobe l'action permanente que les forces cosmiques ont exercée. En passant avec lui par la mort, l'âme fait donc en lui l'expérience de l'éther cosmique.

Tout ce qu'il possède afflue maintenant dans son corps éthérique, car seul l'organisme physique faisait obstacle à cet afflux. Et le corps éthérique est beaucoup moins isolé que le corps physique de ce qui se passe autour de lui dans le Cosmos. Ainsi toutes les forces en action au sein de l'éther cosmique y pénètrent à flot, et tout ce qui vivait dans le corps éthérique se répand dans le monde. En même temps que, débarrassé de son corps physique, l'homme s'adapte à son organisme éthérique, il s'insère dans les forces qui parcourent constamment l'univers, le Cosmos éthérique.

Mais l'âme humaine est une ; l'astralité et le Moi pénètrent donc avec l'éthérique dans l'univers. De plus en plus claire, la lumière de la conscience brille en l'âme au sein de l'éther cosmique. Comparé à cette immensité, le corps éthérique lui-même est très réduit, et c'est dans cet être réduit que vit l'éther universel. C'est pourquoi les propres expériences de l'être humain pendant la vie, inscrites dans l'éthérique et maintenues par le lien que constituait constamment le corps physique, n'ont bientôt plus pour l'homme aucun sens, dans cet océan universel de la conscience en lequel elles se répandent. Ce qui signifie qu'après la mort, rapidement, le corps éthérique se dissout. Avec la conscience cosmique qu'il vient de conquérir, l'homme ne garde plus que son astralité et son Moi.

L'astralité renferme encore les effets de tout ce qui a été vécu en elle quand elle était liée à un corps physique. J'ai décrit comment une partie de l'organisme astral garde son caractère cosmique parce que le lien qui l'unit à la respiration et à la circulation reste relâché. C'est la partie qui, à travers ce système des rythmes, donne à l'homme la faculté de se juger moralement, et cela subsiste encore après que les organes correspondants ont disparu. Cette faculté subsiste donc, sous-tendue par la conscience cosmique. Ce que reflétaient pendant la vie terrestre la respiration, la circulation, vient s'adapter à un rythme cosmique après la mort.

Un nouveau rythme s'établit ainsi, à travers lequel l'être humain perçoit la valeur morale des actes qu'il a accomplis sur terre. Le contenu de son astralité est pour lui un contenu moral, l'ensemble de qualités internes telles qu'elles se sont formées sur terre, en bien ou en mal, en sagesse ou en folie. Tout cela vit et bat en lui.

À ces pulsations intérieures vient se mêler, en un perpétuel afflux, et de l'extérieur, un courant cosmique encore innocent, encore amoral — et non immoral — et dont la vie de la nature nous donne une image sur terre. Car en elle nous ne distinguons ni bien ni mal, et tout nous paraît neutre dans cette perspective. Cette vie cosmique vient rythmiquement s'unir aux pulsations rythmées de notre jugement moral. L'être humain aspire le Cosmos dans son innocence ; il expire vers lui tout ce qui constitue sa valeur morale. Et l'âme perçoit comment, dans le Cosmos, une moralité naît, faite de tout ce que chaque être humain rapporte de ses expériences terrestres, et des jugements qu'il a émis sur lui-même.

C'est ainsi qu'est déposée au sein du Cosmos toute conséquence morale des actes commis pendant la vie. Dans un état de conscience auquel plus rien ne fait obstacle, l'homme est témoin de la substance morale qui se forme ainsi dans le Cosmos, en vue d'un monde futur. Sous son aspect de monde naturel, notre univers est moralement neutre. Mais de lui, un autre univers naîtra, dans lequel tout ce qui est moral sera naturel, toute la nature sera morale. Le germe de cet univers, l'homme l'apporte avec ses actes dans le Cosmos. Une grande question se pose alors à l'âme : Par les qualités morales que j'ai acquises, suis-je digne de participer un jour à ce Cosmos de l'avenir, dont l'image ne sera plus une nature indifférente, mais une nature morale ?

Ce que l'âme après la mort éprouve et ressent — nous pouvons employer ces termes, bien qu'ils traduisent mal l'expérience qu'elle fait dans le monde suprasensible —, c'est la valeur réelle des impulsions morales dans le monde physique. C'est ce qui donne à sa vie après la mort une nuance particulière. On trouvera ces expériences décrites sous un autre angle dans « *Théosophie* », où elles sont rassemblées sous le titre de « *Monde des âmes* » (1).

Si, après la mort, l'être humain devait en rester à cette phase, il ne pourrait pas préparer comme il convient le noyau spirituel de

---

(1) R. Steiner, *Théosophie — Connaissance suprasensible du monde et de la destinée de l'homme*, Éd. du Centre Triades, Paris, 1976.

son futur organisme physique. Il ne pourrait pas l'élaborer comme il convient si les imperfections morales de sa vie continuaient à peser sur son âme. C'est pourquoi, un certain temps après la mort, l'âme doit pénétrer dans un monde où s'effacent les expériences que je viens de décrire, où elle vit dans un Cosmos purifié. Là où se fait sentir encore tout ce qui fait la valeur morale d'un acte, seul un germe dégénéré du futur organisme physique pourrait se former. Un corps physique sain ne peut être formé que si l'âme pénètre dans un monde où plus rien ne l'atteint de ce qu'elle a vécu au cours de son existence précédente, où elle ne reçoit que l'effet des impulsions spirituelles divines.

L'homme doit pénétrer dans ce « monde des esprits », dans ce seul lieu où il puisse collaborer à la forme universelle de son organisme spirituel, celui qui se métamorphosera par la suite en corps physique. Il faut que pendant un temps il soit déchargé des imperfections de sa vie précédente, sinon il naîtrait difforme.

Avec le corps astral, l'homme apporte bien entendu dans le monde des esprits son individualité, son Moi. Cette entité du Moi doit, elle aussi, passer par une certaine préparation, dont l'étude sera le sujet de notre conférence de demain. Pour terminer aujourd'hui, je décrirai les rapports qui rattachent les formes adoptées par l'être humain après la mort à l'évolution chrétienne et au Mystère du Golgotha.

\*  
\*  
\*

Vous admettez maintenant qu'une cosmologie véritable ne peut s'édifier sans englober ce que l'inspiration permet de connaître sur l'insertion dans le Cosmos d'un germe moral comme celui dont je viens de parler. Toute cosmologie resterait incomplète qui ne montrerait pas comment l'univers actuel, dont la nature est l'image neutre, amoral, ne sera pas un jour transformé par la vie des humains de telle façon que ce qui est naturel sera moral, que ce qui est moral sera naturel. Une véritable cosmologie ne peut naître que par l'enrichissement qu'apporte aux connaissances ordinaires l'inspiration ; de même, une philosophie véritable ne peut recevoir de contenu vivant qu'en acceptant les résultats de la connaissance imaginative. Et le christianisme a besoin de cette cosmologie.

Dans les époques qui précéderent le Mystère du Golgotha, les initiés travaillaient par d'autres méthodes que celles de l'initiation moderne. Ils savaient ce qui se passe dans le monde spirituel dans



lequel l'homme pénètre après la mort, et ils pouvaient déjà dire à leurs adeptes : Vous entrez après la mort dans un monde des âmes où vous percevrez l'écho de vos qualités morales, et de celles qui leur sont apparentées. Mais vous ne pouvez pénétrer dans le pays des esprits avec les forces qui, à ce moment, se déploient dans votre âme, car les effets de ce jugement moral que porte votre astralité obscurciraient, étoufferaient votre conscience du Moi, la conscience de vous-même, que vous devez conquérir au pays des esprits.

Les initiés qui vivaient à l'époque du Mystère du Golgotha, et encore trois ou quatre siècles plus tard, disaient à ceux qui voulaient être leurs adeptes : Le chemin que suit l'évolution physique, l'évolution de l'organisme physique, est tel qu'après avoir traversé le monde des âmes, l'être humain est si bien enserré dans le réseau des échos de sa valeur morale, que s'il était réduit à ce qu'il peut par lui-même, sa conscience s'obscurcirait, et qu'il ne pourrait pas s'ouvrir à l'influence de l'entité solaire. C'est pourquoi celle-ci est descendue elle-même sur terre, a pris forme humaine dans le corps de Jésus de Nazareth, et a accompli le Mystère du Golgotha. L'homme peut, sur terre, acquérir bien des choses par la vue du monde sensible et le développement de la conscience individuelle. S'il ajoute à cela, liée à ses sentiments entre la naissance et la mort, c'est-à-dire à son corps astral, la vision du Mystère du Golgotha, alors ce corps astral — dans la partie qui continue à vivre après la mort — reçoit cette même influence que reçut la terre lors de l'accomplissement de ce Mystère. Cette force éclaire et fortifie sa conscience personnelle — qui sinon resterait obscure — au passage du monde des âmes dans le monde des esprits. Il peut dès lors percevoir dans ce dernier tout ce qui le rend apte à préparer sous sa forme spirituelle son futur organisme physique.

L'évolution humaine, disaient ceux qui vécurent au temps du Mystère du Golgotha et des premiers siècles suivants, est devenue telle que l'homme n'a plus aujourd'hui la force de passer du monde des âmes dans celui des esprits. Mais le Christ est descendu sur terre. Il a accompli l'acte du Golgotha, et les effets de cet acte sur l'âme humaine la fortifient de façon telle qu'après la mort, lorsqu'elle pénètre dans le monde des esprits, elle a du Cosmos une vision si riche qu'elle peut collaborer à former son futur organisme physique, grâce aux impulsions qu'elle reçoit. Par l'acte christique, l'âme est purifiée en passant du monde des âmes à celui des esprits.

Vous voyez maintenant les liens qui unissent le mystère de la mort à l'évolution chrétienne de l'humanité. Après le 4<sup>e</sup> siècle après Jésus-



Christ, la connaissance initiatique que je viens de caractériser tomba en décadence et se perdit. Une science initiatique nouvelle est présente aujourd'hui, qui peut à nouveau lever le voile sur les rapports de l'être humain avec le Christ Jésus. Elle nous dit : Celui qui, pendant l'existence terrestre, ouvre son cœur au secret du Mystère du Golgotha, celui-là fortifie son âme et la rend capable, lorsqu'elle pénètre dans le monde des esprits, de modeler un organisme physique différent de celui qui se formerait si cette impulsion du nouveau christianisme ne lui était pas donnée. Sans elle en effet, la terre future verrait naître des corps malades. Le christianisme renouvelé nous fait plonger dans cette impulsion grâce à laquelle, pour le reste de l'incarnation terrestre, des organismes pleins de vigueur peuvent apparaître.

Tel est le lien profond de l'évolution humaine à travers la mort, avec l'entité du Christ ; dans une véritable cosmologie, celle-ci doit devenir une force universelle, une puissance cosmique, que l'âme perçoit lorsqu'après la mort elle passe du monde des âmes à celui des esprits.

Nous étudierons dans la prochaine conférence, à la suite des exposés sur le monde de la pensée et sur celui des sentiments en l'homme, comment passe à travers la mort ce qui, dans la conscience ordinaire, est manifestation volontaire — comment cette force devient entre la mort et une nouvelle naissance le germe de forces qui s'exprimeront dans la prochaine existence — comment, de vie en vie, se déroule le Karma. A nouveau, nous verrons qu'en ce qui concerne sa volonté, l'être humain doit développer le lien important qui l'unit à l'entité du Christ et au Mystère du Golgotha, à l'évolution chrétienne toute entière. Nous avons vu aujourd'hui quelle place revient au Christ dans la véritable connaissance cosmologique ; nous verrons demain quelle place doit lui faire une connaissance religieuse renouvelée.

## DIXIÈME CONFÉRENCE

### L'expérience de la volonté dans l'âme

*Dornach, 15 septembre 1922*

Le contenu de la conscience ordinaire s'exprime par des pensées, des sentiments, des impulsions volontaires. La réalité dissimulée derrière ceux-ci, nous devons la chercher dans ce que j'ai appelé, au cours des précédentes conférences, l'organisme astral et le Moi. J'ai montré par quels liens la partie pensante de l'âme se rattache à la tête, et comment la partie sentante, dans un rapport qui s'établit différemment, est liée aux rythmes organiques : respiration, circulation, etc. Notre volonté est rattachée par un lien beaucoup plus lâche encore à notre organisme physique et éthérique.

La partie pensante de l'âme est entièrement déversée dans l'organisme et a en quelque sorte disparu en lui. Notre tête offre l'image physique et éthérique de notre âme pensante. Lorsque l'homme pense pendant la veille, on ne voit pas se dérouler cette activité pensante, on ne perçoit que son empreinte dans les processus physiques et éthériques du cerveau et du système nerveux. C'est pourquoi la physiologie et l'anatomie fournissent par la connaissance physique de ces organes le moyen de connaître l'âme : la structure du cerveau et son fonctionnement révèlent nettement l'empreinte de ce qui se passe lorsqu'on pense.

L'âme sentante, l'affectivité, ne s'insère pas de la même façon dans l'organisme. Tantôt elle pénètre toute entière dans la respiration et la circulation, au point de devenir invisible à la perception imaginative et inspirée. Tantôt elle s'en dissocie, devient une activité autonome et engendre des formes. L'âme sentante ainsi tour à tour

disparaît dans le système circulatoire, puis s'en extrait pour y disparaître à nouveau, et ainsi de suite.

La volonté se comporte de façon tout à fait différente. Elle n'est pas liée en permanence à l'organisme, elle n'est pas non plus tour à tour unie à lui, puis indépendante. De par ses forces propres, elle se maintient à l'écart de l'homme physique et éthérique. Elle mène une existence indépendante. Elle se maintient ainsi dans le champ de l'âme et de l'esprit, où elle resterait si une intervention ne se produisait pas qui l'en empêche.

Nous dirons donc que l'âme voulante, la volonté, reste psychique et spirituelle, même pendant l'existence terrestre. Et lorsque par l'intuition, on acquiert la vision de la réalité qui se dissimule derrière cette volonté, on peut étudier la partie de l'être humain qui reste spirituelle.

Cependant, la volonté, elle aussi, s'unit à l'organisme physique, conflue avec lui. Mais ce n'est pas une fusion permanente, comme pour la pensée, ou alternée, comme pour les sentiments. Lorsque notre pensée, au moyen de la tête, conçoit une idée qui est un motif d'action, les choses se passent autrement que lorsque nous en restons à la réflexion. Quand nous réfléchissons aux choses de ce monde sans être saisis d'une intention, c'est que la tête seule est concernée ; et cette activité est celle qui détruit la tête, ou tout au moins l'entraîne vers la désagrégation, vers la mort, comme je l'ai exposé hier. Mais si nous concevons une intention : Je veux faire ceci ou cela — l'activité de l'âme pensante se répand de la tête dans le métabolisme et dans les membres. L'intuition perçoit alors une impulsion, une activité astrale qui se répand dans une partie quelconque du métabolisme ou dans les membres ; cette pensée-intention exerce une action destructrice non seulement sur la tête, mais aussi dans les organes du métabolisme et dans les membres. A la suite de cette activité destructrice, la force réelle qui est à la base de la volonté se répand à son tour dans le métabolisme ou dans les membres, et vient réparer, vient compenser ce que la pensée a détruit.

Prenons une image : L'idée me vient de lever le bras. Elle se précipite de la tête dans le bras, elle y provoque une désassimilation, une destruction, qu'on peut qualifier de combustion. Dans l'organisme du bras, quelque chose est détruit. Alors la substance de l'organisme astral qui correspond à la volonté afflue et répare ce qui est détruit. C'est pendant que s'effectue cette réparation que le bras se lève. Quelque chose a été consumé qui se régénère, et c'est

dans cette régénérescence que s'accomplit l'acte volontaire proprement dit.

Or, dans cette partie de l'organisme astral qui constitue la base de nos impulsions volontaires, l'entité du Moi est également présente, si bien que la mise en œuvre de la volonté est aussi et toujours une mise en œuvre du Moi. Lorsque la volonté se déploie en l'homme, on voit l'organisme astral et l'entité du Moi affluer ensuite, et se déverser dans l'organisme physique et éthérique. Cela se produit aussi quand l'impulsion volontaire n'aboutit pas à un geste proprement dit, mais ne fait que compléter le mouvement, ou même ne va pas au-delà d'un souhait vivement ressenti. Le même phénomène se produit, seulement ce sont des parties beaucoup plus subtiles de l'organisme vers lesquelles afflue la réalité de l'âme volontaire.

Vous le voyez, on peut très bien étudier comment la volonté fonctionne, mais il faut pour cela connaître l'entité spirituelle de l'homme. Sans cette connaissance, on ne peut étudier la volonté, on ne peut d'ailleurs concevoir ce qu'est le Moi, car nous ne trouvons de celui-ci dans la pensée qu'une image ténue : dans les sentiments il n'apparaît que comme impulsion, et c'est seulement dans la volonté qu'il est réellement présent sur terre. A côté de ce déploiement de la volonté sur une certaine motivation, la volition repose sur une autre réalité : sur un désir permanent en l'être de s'unir à l'organisme physique. L'âme voulante souhaite inconsciemment se revêtir de l'organisme métabolique et des membres. Lorsqu'on étudie de près ce phénomène, on plonge le regard dans des profondeurs de l'âme qui sont très éloignées de la conscience ordinaire.

J'ai déjà exposé que les phénomènes de destruction et de régénérescence qui se déroulent ainsi sont parfaitement inconscients. Il existe encore en dehors de ceux-ci d'autres processus, d'autres activités très réelles, mais qui, pendant l'existence terrestre, n'affleurent jamais à la conscience. Nous avons vu hier comment, en l'âme sentante, s'accomplit une perpétuelle appréciation de ce qui, en l'être, est moral et immoral. Les mouvements de la conscience morale, les jugements spontanés de nos propres actes ne sont que les reflets affaiblis, parvenus à la conscience, d'une activité très vigoureuse et décisive. Tout ce que l'homme accomplit, il en est le juge dans les profondeurs inconscientes de son âme. Mais outre ces appréciations, l'âme voulante connaît encore autre chose.

Pendant le cours de l'existence terrestre, le corps astral et le Moi, en correspondance avec cette âme voulante, construisent véritable-

ment, avec les forces astrales et les forces du Moi dans le Cosmos, un être qui mène une vie assourdie. En jugeant nos propres facultés, nous donnons naissance à un être astral qui nous habite, et qui grandit de plus en plus. La réalité de cet être est faite de nos appréciations, et l'âme sentante n'a fait qu'en provoquer l'apparition en idée ou — après que les actes ont été vraiment accomplis — sous la forme d'un souvenir inconscient. Quand l'acte est accompli, quelque chose naît dans notre être volontaire, qui est bien davantage encore. Le jugement : « J'ai commis une mauvaise action » devient un être en nous. Nous portons en nous cet être qui est la réalité concrète des jugements que nous émettons sur nos actes.

Nous l'avons vu tout à l'heure, cette partie volontaire de l'âme contient quelque chose qui existait déjà avant que l'homme ne descende du monde spirituel vers un organisme physique-éthérique. Dans cette partie de l'âme, l'écho vibre constamment d'un désir de construire un organisme humain, car c'était là précisément son activité avant la vie sur terre. Activité qui se heurte désormais à des obstacles que représente l'organisme physique, qui s'oppose à lui par toutes ses parois et ses angles. Mais cette activité subsiste sous forme de tendance. Et c'est à cette tendance que vient s'unir l'être, la réalité dont je viens de parler : les jugements moraux que nous portons sans cesse sur nous-mêmes. Si bien que nous portons en nous un être en lequel confluent le désir de modeler un nouvel organisme, et nos appréciations morales réalisées. Cet être, nous l'entraînons au-delà de la mort quand notre vie terrestre prend fin.

\*  
\*\*

Mon exposé vous aura permis de voir que dans l'organisme sont constamment à l'œuvre des forces qui détruisent et d'autres qui construisent ; qui font dépérir et qui raniment ; qui enténèbrent et qui réveillent. Dans la partie pensante de l'âme, nous avons des forces paralysantes, dans la partie volontaire des forces éveillantes. Cette lutte entre la mort et la vie se déroule en nous tout au long de notre existence terrestre. Et quand celle-ci arrive à son terme, nous introduisons dans le monde spirituel le résultat inconsciemment formé de nos qualités morales.

A l'instant où l'homme franchit le seuil de la mort, sa conscience, jusqu'alors adaptée à la terre, s'élargit pour devenir cosmique. Sur terre, l'être humain doit s'adapter à un organisme physique ; il sent

les bornes que celui-ci lui impose ; il s'adapte de même au vaste espace cosmique lorsqu'il passe le seuil de la mort. Ce qui est habituellement autour de lui devient sa propre substance.

Une question se pose alors : Qu'advient-il de ce jugement moral lorsque l'être humain, après la mort, englobe en lui-même la conscience cosmique, et qu'il s'efforce de créer un organisme physique et éthérique ?

\*  
\*\*

Avant de répondre à cette question, je définirai encore certaines conditions de la vie terrestre en prenant pour point de départ les considérations déjà exposées.

L'organisme humain est le terrain sur lequel, constamment, des forces détruisent, et d'autres construisent. Quand nous pensons, nous détruisons ; quand nous voulons, nous construisons, et quand nous vivons par le sentiment, nous produisons un jeu d'équilibre entre la construction et la destruction. Pensée, sentiment, volonté représentent donc dans leur ensemble un échange constant entre la destruction et la régénérescence. Ces échanges sont extrêmement complexes, et ils s'établissent différemment suivant les âges de la vie. Il est très important pour l'éducateur, pour celui qui enseigne, de savoir ce qu'une connaissance spirituelle lui communique sur ces jeux alternés, cet équilibre qui s'établit entre l'assimilation et la désassimilation, le passage des processus édificateurs à des phénomènes de désagrégation, et inversement, cet incessant échange de courants qui exercent leurs effets sur l'organisme. On ne peut enseigner et éduquer comme il convient que si on connaît les effets de ces forces contrastantes sur l'organisme de l'enfant, et comment on peut agir sur elles par l'éducation.

Prenons un exemple : Faire apprendre par cœur à un enfant juste ce qui lui convient, et lui en faire apprendre trop, surcharger sa mémoire, sont deux choses bien différentes. On considère aujourd'hui ces choses de façon telle qu'on est facilement tenté de croire que seule, l'âme de l'enfant en subit les conséquences. Mais ce n'est pas exact. Lorsqu'on donne trop à apprendre par cœur à un enfant, il emmagasine dans sa mémoire et sans ordre des pensées-souvenirs qui, de la tête, provoquent certains désordres en s'introduisant dans le métabolisme et la vie des membres sous forme d'intentions. Il se pourra que nous ayons à constater que la mémoire de l'enfant a été



maltraitée, et que cette faute pédagogique se manifestera dans sa 30<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> ou 45<sup>e</sup> année par des troubles de la digestion ou du métabolisme.

Ce n'est là qu'un exemple proche de nos considérations. Les choses sont extrêmement complexes, et une connaissance spirituelle de l'homme permet réellement au pédagogue de comprendre, de mesurer la portée de tout ce qu'il fait faire à l'enfant, physiquement et intérieurement. Une pédagogie véritable ne peut se fonder que sur la connaissance de l'être humain qui englobe le corps physique, l'âme et l'esprit, et qui voit clair dans les influences réciproques qu'ils exercent les uns sur les autres. Cette pédagogie est cultivée au sein de notre mouvement anthroposophique, et réalisée à l'Ecole Waldorf. Ce qu'il faut dire, c'est que la science des phénomènes sensibles, celle qui est aujourd'hui généralement admise, ne peut servir de base à une véritable pédagogie, que seul rend possible l'approfondissement de la science par l'anthroposophie.

Le regard suprasensible perçoit des échanges alternés entre les forces d'assimilation et de désassimilation, entre destruction et régénérescence. Un flux et un reflux mêlés d'activités qui désagrègent et d'activités réparatrices règlent dans l'ensemble organique et dans les organes isolément, l'état de santé bon ou mauvais. Pour comprendre la maladie dans ses manifestations, il faut pouvoir suivre dans l'organisme entier, ou dans un organe, ou dans un groupe d'organes, soit l'emprise des processus de destruction, qui dessèchent et durcissent l'organisme, soit celle des processus de régénération qui provoquent des phénomènes de prolifération. Ou bien encore, on perçoit comment la désassimilation vient à contre-sens se mêler à l'assimilation, charriant ainsi des produits du métabolisme mal élaborés. Ce regard qui perçoit les anomalies dans l'équilibre entre assimilation et désassimilation est aussi nécessaire à qui veut soigner les malades, qu'à l'éducateur.

Le monde physique qui nous entoure de ses règnes différents : les minéraux, les végétaux, et en partie aussi les animaux, s'offre au regard comme imprégné d'une âme et d'un esprit, bien qu'à nous invisibles. Il découvre ainsi dans une plante déterminée des forces régénératrices qui, préparées d'une certaine manière et introduites dans l'organisme, font échec aux processus anormaux de désassimilation. Pour tout ce qui est anormal en ce domaine, on trouve dans la nature des remèdes, et on ne peut percevoir le lien entre maladie et remède que si l'on est capable de saisir en l'organisme la vie que nous venons de caractériser. Quelle que soit l'action entreprise sur

un organisme malade : absorption de médicaments, traitement spécialement adapté au mal, et dont un homme bien portant n'a pas besoin, eurythmie curative, etc., toutes ces mesures ont pour but de rétablir l'équilibre entre des forces excessives d'assimilation et des processus de destruction qui débordent leur champ d'action normal.

Vous le voyez, la médecine fondée sur la simple connaissance sensible doit être complétée et élargie par tout ce que peut offrir la vision spirituelle, la connaissance de l'organisme humain dans sa totalité. Physiologie et anatomie ne peuvent connaître que l'aspect extérieur de cet organisme ; parallèlement, la médecine ne peut trouver le rapport entre le remède et la maladie que par l'expérimentation. L'inspiration, l'imagination et l'intuition permettent de percevoir le lien interne qui apparente un remède ou un processus curatif avec la maladie, et de remplacer la thérapeutique empirique, soumise à l'expérimentation, par une thérapeutique rationnelle basée sur la connaissance de l'être humain et du processus de guérison. Je ne puis ici traiter de ces choses que très succinctement, mais vous voyez que la connaissance anthroposophique est la source d'un enrichissement pour la pathologie et la thérapeutique dans la perspective que nous avons caractérisée ; et déjà des applications pratiques sont nées à l'intérieur de notre mouvement.

Nous estimons pleinement et nous utilisons tout ce que la médecine moderne a acquis. Mais ces acquisitions, nous les éclairons entièrement par la connaissance de l'esprit, par la vision spirituelle. On a taxé nos conceptions médicales de « puérilité », et cela s'explique parfaitement dans la bouche de ceux qui ne veulent connaître que ce qu'offrent les sens. Ils ne font par là que montrer l'ignorance dans laquelle ils sont de la véritable nature des choses. Car pour bien les comprendre, il faut connaître jusqu'au moindre détail des activités qui sont celles du corps éthérique, du corps astral et du Moi.

Dans la mort, l'homme se dépouille de son organisme physique. Il en est dépourvu, son Moi et son astralité sont désormais revêtus de l'organisme éthérique seul. J'ai déjà mentionné que ce dernier n'est pas strictement séparé par des barrières fermes de l'éthérique universel, cosmique. Du Cosmos éthérique, des forces affluent constamment dans l'organisme éthérique humain, et en refluent ensuite. C'est pourquoi, au moment où l'être humain franchit le seuil de la mort, sa conscience se dilate jusqu'aux confins éthériques, en même temps qu'il se sent pourvu d'un corps éthérique qui est son bien propre, et qui vient de se dégager du corps physique. Pendant cette phase, l'être humain est livré tout entier à ces expériences du

Cosmos éthérique qui alternent avec une condensation de sa conscience réduite à son seul organisme éthérique. Au-delà du seuil de la mort, l'homme se sent comme submergé par cette conscience cosmique. Il n'aperçoit pas encore cet être dont j'ai déjà parlé, qui se forme en nous par les jugements moraux que nous portons sur nous-même. Nous l'entraînons au-delà de la mort, inséré dans notre astralité, mais dans les moments qui suivent immédiatement le décès, nous n'en avons guère conscience. Nous sommes tout entiers abandonnés au Cosmos et à la perception du cours de la vie que nous avons accomplie sur la terre, car cette vie forme maintenant le contenu de notre corps éthérique. Pendant un certain temps, nous voyons se dérouler devant nous notre existence, elle nous apparaît de l'intérieur tout de suite après la mort. Mais cette phase ne dure que quelques jours. Sa durée est comparable — et individuellement très diverse — à celle des rêves qui sont suscités en nous par les expériences de la journée.

Quant à la formation de nos rêves, elle est en fait toujours l'écho de ce que nous avons vécu soit le jour même, soit la veille, soit l'avant-veille. Ce qui nous vient du jour même peut s'associer dans un enchaînement particulier avec des expériences plus anciennes. Nous rêvons par exemple d'une conversation que nous avons eue hier avec telle ou telle personne. Cette expérience surgit donc directement dans le champ du rêve. Mais peut-être nous sommes-nous entretenus avec animation d'une tierce personne que nous avons vue il y a dix ans, et pas depuis. Et c'est de cette personne que nous continuons à rêver toutes sortes de choses. On connaîtrait bien ces enchaînements si l'on étudiait convenablement les rêves. Mais ils se produisent différemment suivant les gens. L'un rêve de ce qu'il a vu hier ; un autre, de ce qui s'est passé l'avant-veille ; un autre encore, de ce qui s'est passé trois ou quatre jours auparavant. Et la durée de l'état après la mort où l'on vit encore dans son corps éthérique est liée à cette faculté. Je pourrais caractériser la chose autrement en disant : La durée de cet état est égale au temps qu'un être humain peut passer sans dormir, où il peut rester éveillé d'affilée. Pour l'un, le sommeil l'accable dès qu'il est resté une nuit sans dormir. Un autre pourra résister plus longtemps et veiller deux, trois ou quatre nuits. Telle sera la longueur de l'expérience que fait l'être humain de son corps éthérique après la mort.

Ensuite, nous sommes de plus en plus plongés dans une conscience qui s'est adaptée au Cosmos éthérique. Notre propre organisme éthérique conflue en quelque sorte en ce dernier. Nous ressentons

l'éthérique du Cosmos, puis nous revenons à notre corps éthérique : il nous apparaît alors grandi, et de plus en plus. Finalement, il disparaît, et nous n'avons plus qu'un organisme astral par lequel nous participons au Cosmos, à un état de conscience cosmique. C'est alors que nous apparaît ce que j'ai appelé un « être », cette réalisation des jugements portés sur les qualités morales-spirituelles. Nous nous sentons comme marqués par lui. Et nous sommes alors à la fois en notre conscience tout ce qui s'est élargi aux dimensions du Cosmos, et tout ce qui nous ramène constamment aux expériences qui suivent la mort, de par cet être qui est en quelque sorte notre bilan moral.

La conscience cosmique est la source permanente de forces d'équilibre, et c'est ainsi que naît en l'être une tendance extrêmement puissante à compenser par des actes justes tout ce qui a été accompli de mauvais, d'insensé. C'est ainsi que dans la phase où nous résidons, comme je l'ai exposé hier, dans le monde des âmes, nous adaptons notre vie à un rythme qui nous fait passer de l'expérience de nos qualités morales à celles du Cosmos. C'est au sein de ces alternances que naît une somme de tendances qui nous poussent à réparer nos mauvaises actions. Si nous avons agi envers quelqu'un de manière à le blesser, nous sommes poussés à accomplir une réparation dans notre future existence. Bref, c'est le germe de la destinée qui s'écoule à travers plusieurs vies qui vient à se former de cette façon. Mais en même temps, la conscience cosmique pure s'assombrit, s'assourdit grandement sous l'influence de ce que nous portons en nous. Pendant toute la traversée du monde des âmes, l'être humain est maintenu dans un état de conscience obscur — ou tout au moins plus assourdi que précédemment — jusqu'à ce que la nécessité s'impose à lui de pénétrer dans le monde des esprits, de se débarrasser de l'être dont nous avons parlé, de vivre purement dans le Cosmos qui est « amoral », dans lequel nous ne pouvons faire entrer ce bilan de moralité ou d'immoralité dont nous avons fait l'expérience dans le monde des âmes.

\*  
\*\*

Pour dépeindre ce passage de la conscience du monde des âmes à l'expérience de l'esprit, on peut, du point de vue de l'existence terrestre, dire ceci : Aussi longtemps que l'être séjourne dans le monde des âmes, c'est-à-dire pendant qu'il passe du sentiment cos-

mique à celui de l'être moral qu'il fut pendant son existence terrestre, aussi longtemps qu'il sent fluer et refluer ces deux réalités, il est encore orienté vers cette existence passée. Une réalité est là, qu'il a introduite lui-même, qui représente sa valeur morale et spirituelle, et qui est le fruit de sa dernière existence. Son âme est encore attachée à elle, et c'est seulement quand il a surmonté ce penchant, cet attachement, qu'il peut passer à l'expérience pure du Cosmos. Cette expérience le fera vivre en communion avec des entités suprasensibles dont il recevra les forces qui élaboreront le germe spirituel cosmique de son futur organisme physique.

Ainsi formulé, le fait est exprimé du point de vue de la terre. Mais on peut le caractériser aussi dans la perspective de la conscience cosmique, et l'on dira alors : Après que l'être humain a dépouillé son corps éthérique, et tandis qu'en son Moi et en son corps astral subsistent encore des tendances qui le rattachent à sa vie passée, il est intérieurement pénétré des forces spirituelles de la lune, dont les flots baignent le Cosmos. J'ai déjà parlé de ces forces en étudiant ce qui se passe pendant le sommeil. Nous les retrouvons à l'œuvre pendant l'existence post-terrestre. Ce sont toujours celles qui unissent ou tendent à unir l'homme à la vie sur terre. Ici, après la mort, leur action tend à empêcher qu'il ne s'en éloigne. L'homme a abandonné son corps physique, mais il tend encore à retourner vers la terre, et cela, parce qu'il est imprégné des forces de la lune.

La pensée terrestre habituelle a cessé après la mort : elle était liée à l'organisme physique de la tête. Cet organisme étant abandonné, une fonction cesse, qui avait une origine matérielle. L'être humain n'est donc plus directement lié à la terre ; mais il l'est indirectement parce que les forces de la lune agissent encore en lui. Longtemps après la mort, elles entretiennent en lui la tendance à retourner à la terre, en présence de cet être qu'il porte maintenant en lui, et qui est son ouvrage.

Mais il est nécessaire qu'il échappe à cette emprise, qu'il se libère intérieurement de ces forces lunaires qui affluent et agissent en lui. Elles maintiennent en lui une sorte de mémoire cosmique des forces rythmiques ; elles lui proposent incessamment, sous forme d'inspirations et d'imaginations, les mouvements des planètes et les liens qui les unissent aux étoiles fixes. Elles l'écartent ainsi de l'expérience des entités spirituelles dont ces constellations sont l'image physique. L'être humain doit pourtant nécessairement pénétrer dans un monde spirituel pur, et aussi longtemps qu'elles exercent leur action sur lui, les forces de la lune l'en empêchent.

Pourtant, il faut qu'il perçoive ce Cosmos dans lequel il vit non seulement dans la perspective qu'il en connaît de la terre, mais aussi dans l'autre. Pour accéder à cette phase, il lui faut développer en lui une conscience cosmique, spirituelle pure. Il parvient ainsi, en quelque sorte, à la périphérie du Cosmos. Ici-bas, nous sommes un point central et dirigeons nos regards de tous côtés vers le Cosmos. Dans cette vision spirituelle nous sommes à la périphérie et de là, plongeons notre regard dans le Cosmos. Mais nous ne voyons pas les images physiques des entités spirituelles, nous voyons ces entités elles-mêmes. Nous ne regardons pas vers un centre à partir d'une périphérie comme on peut le faire dans l'espace. Ici, notre regard part d'un seul point, de notre œil, vers le Cosmos ; et là-bas, nous regardons vers le centre à partir d'une surface sphérique toute entière. Et cependant la chose a bien le caractère d'un espace. Nous la ressentons qualitativement comme telle. Notre regard s'étend au domaine des étoiles fixes, et nous le voyons de l'extérieur.

Entre la mort et une nouvelle naissance, nous devons nous rendre indépendants du monde physique dans lequel se déroule notre existence terrestre. Dans les temps qui précédaient le Mystère du Golgotha, l'homme y parvenait par une toute autre voie que maintenant. Au cours de l'évolution sur la terre, la vie intérieure de l'homme a subi une puissante métamorphose. L'événement christique est le pivot de cette évolution. Et c'est pourquoi, pour clore notre étude, je décrirai encore comment s'accomplit cette entrée de l'être spirituel de l'homme dans le pays des esprits au cours de l'évolution chrétienne.

\*  
\*\*

Avant de pénétrer dans le monde spirituel proprement dit, c'est-à-dire de retrouver d'autres âmes humaines non incarnées, et qui en sont à un stade analogue — ce sont celles avec lesquelles il a déjà vécu dans le passé —, avant surtout de pouvoir retrouver les entités spirituelles les plus hautes, celles qui ont leur reflet physique dans les constellations, il faut que l'homme abandonne dans la sphère des forces lunaires tout ce qui constituait le jugement de son être moral. Il doit pénétrer sans lui dans la région des étoiles, dans laquelle, par la présence d'entités spirituelles très élevées, les forces seront données à son âme de préparer, d'élaborer le germe spirituel de son organisme futur.

Avant le Mystère du Golgotha, les anciens initiés décrivaient ainsi



le passage dans le pays des esprits, tel qu'il s'effectuait alors pour les hommes : Pour passer après la mort du monde des âmes dans le pays des esprits, il vous faut abandonner dans la sphère de la lune tout ce qui, de vos actions bonnes et mauvaises, aura un effet sur votre destinée. Mais ce passage, vous ne pouvez pas l'accomplir de par vos propres forces. C'est pourquoi l'entité solaire dont le soleil physique est l'image, vient vous suppléer. Votre vie matérielle se déroule grâce à l'influence de la lumière et de la chaleur du soleil ; de même, après la mort, votre être est pris en charge par la haute entité solaire qui vous libère de la substance de votre destinée et vous accueille dans la sphère des étoiles, où vous pouvez élaborer le germe spirituel de votre futur organisme avec le secours de votre guide solaire. Vous pouvez alors, après avoir accompli cette tâche, retourner à la terre. Sur ce chemin du retour, la sphère de la lune vous accueille à nouveau. Vous retrouvez en elle l'être de votre destin, celui que vous avez apporté à la fin de votre précédente existence en franchissant le seuil de la mort. Vous vous unissez à lui, mais vous pouvez, maintenant que vous avez préparé le germe de votre organisme futur avec l'aide de l'entité solaire, vous mesurer à lui. Vous pouvez le joindre aux forces qui, en vous, s'orientent vers le futur organisme terrestre. Après cette traversée de la sphère lunaire, vous pénétrez dans les régions terrestres conformément à la description qui a été faite précédemment.

Les initiés contemporains du Mystère du Golgotha, ou qui vécurent dans les siècles suivants jusqu'au 3<sup>e</sup> ou au 4<sup>e</sup>, disaient à leurs adeptes : Dans la forme que l'organisme humain prend au cours de la vie terrestre, s'imprime de plus en plus le Moi. Mais parallèlement, l'homme perd la force de pénétrer dans cette région où la haute entité solaire peut lui être un guide pour la région spirituelle des étoiles. C'est pourquoi le Christ est descendu sur terre, et y a accompli le Mystère du Golgotha. La force déposée en l'âme par les sentiments qui, sur terre, l'unissaient au Mystère du Golgotha, cette force agit au-delà de la mort et arrache l'âme à la sphère de la lune et à l'être marqué par la destinée, et sous l'influence du Christ, de l'impulsion christique, l'âme trouve la force de traverser le pays des esprits, de former son futur organisme, et de lui adjoindre comme il convient le noyau de sa destinée.

Aujourd'hui, sur la base de la connaissance initiatique, il convient d'ajouter ce qui suit : Telle est en effet l'action de l'impulsion christique au-delà de la mort. L'homme s'arrache à la sphère de la lune grâce aux forces qu'il a emmagasinées dans son Moi par son atta-

chement à l'être du Christ et au Mystère du Golgotha. Il s'en arrache et travaille ensuite dans la sphère des étoiles de façon telle que lorsqu'il revient à la région de la lune et y retrouve son noyau karmique, il se sent libre en face de lui, et le reprend en charge par un acte spirituel libre. Car il se dit : Le monde ne peut poursuivre sa route que si l'être humain accepte cette charge de la destinée, et répare au cours de ses vies futures ce qu'il a perpétré lui-même.

Tel est dans l'essentiel l'aspect nouveau de l'expérience des régions lunaires que fait l'homme après la mort : au cours de cette existence cosmique, il y a un moment où l'homme, de son propre mouvement, renoue les liens de son être en évolution avec sa destinée, avec son Karma. L'image terrestre de cet acte, accompli dans le monde supra-terrestre, est la liberté humaine, le sentiment d'indépendance au cours de l'existence terrestre. La juste compréhension de l'idée de destinée, compréhension qui mène jusqu'aux mondes spirituels où elle se fonde, n'a pas du tout pour conséquence le déterminisme, mais une véritable philosophie de la liberté.

L'homme qui s'est adapté après la mort aux différentes régions spirituelles rapporte ainsi, inclus dans son organisme et relié à son destin, les effets de cette union avec les mondes spirituels qu'il a vécus dans le pays des esprits. S'il porte le Christ en lui, l'homme moderne a l'expérience intérieure de la liberté, et en union avec elle le sentiment d'être pénétré par la divinité, sentiment qui, sur terre, peut devenir un écho de ce qu'il a ressenti en revenant du monde des étoiles à la sphère de la lune, et en séjournant dans celle-ci.

La connaissance spirituelle accède par un vigoureux travail à ces réalités, en établissant dans l'âme l'intuition par des exercices concernant la volonté. Dans les temps anciens, conformément aux indications des anciens initiés, cette intuition était acquise par l'ascétisme, qui détruisait le corps. Car, en détruisant, en paralysant ce corps physique, on donne une vigueur d'autant plus grande à une volonté indépendante ; sinon dans la volonté s'exprime avant tout un désir de rejoindre l'organisme physique. Les pratiques ascétiques réduisent l'organisme physique de façon telle qu'il devient très difficile à la volonté de pénétrer en lui. Elle en est repoussée en quelque sorte, et plus il lui est difficile de s'y plonger, mieux elle pénètre dans le monde spirituel et peut y donner naissance à des intuitions. Tel est le résultat obtenu par l'ascétisme.

Mais à notre époque, c'est un contresens que de s'y adonner. Après le Mystère du Golgotha, le corps physique a pris une forme dans laquelle il ne peut plus supporter un ascétisme, ni en recueillir les

fruits. Continuer ces pratiques, ce serait paralyser l'organisme physique de façon telle que la conscience du Moi ne pourrait plus s'y développer. Jamais alors l'homme ne pourrait accéder à la conscience de sa liberté. Jamais il ne pourrait non plus s'unir librement à l'impulsion donnée par le Christ.

C'est pourquoi les exercices de la volonté doivent être effectués non pas en diminuant le corps, comme cela se faisait autrefois, mais en fortifiant les facultés psychiques et spirituelles pures ; ainsi le corps ne se dérobe pas à l'âme, c'est l'âme qui pénètre peu à peu dans les mondes spirituels. Ce que les initiés enseignaient à leurs adeptes s'est modifié aujourd'hui, non seulement en ce qui concerne les expériences faites entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi pour ce qui est des exercices destinés à faire accéder l'homme à la connaissance suprasensible. L'ascète des temps passés ne pouvait pas conquérir le royal sentiment de liberté que l'homme moderne peut acquérir de par son organisation actuelle. Il ne pouvait pas davantage, entre la mort et une nouvelle naissance, se présenter devant l'entité solaire qui devait accomplir pour lui ce que l'être humain, après l'accomplissement du Mystère du Golgotha, peut désormais trouver en lui-même la force de faire après la mort.

Avec le christianisme pénétrant dans l'évolution, la conscience religieuse s'est transformée, car cette conscience religieuse est l'écho sur terre de ce sentiment d'être imprégné de la divinité que l'homme éprouve dans le monde spirituel. Sur tous les points, la science initiatique moderne nous amène à une compréhension plus profonde de la christologie. On peut donc dire à bon droit que l'anthroposophie approfondit la conscience religieuse, comme on a pu dire au cours des conférences précédentes qu'elle renouvelait et ravivait la philosophie, qu'elle élargissait la cosmologie en les enrichissant de tout ce que rapportent des mondes spirituels l'inspiration et l'intuition. L'humanité toute entière peut trouver dans cet approfondissement par l'anthroposophie un bénéfice grâce auquel se renouvellera la conscience religieuse, qui sera alors, en pleine lucidité, une conscience de chrétiens. L'anthroposophie désire collaborer à l'évolution future du christianisme, non pas en fondant une nouvelle religion, mais en aidant à l'épanouissement de cette religion chrétienne venue dans le monde par le Mystère du Golgotha. Car elle a la force de se développer, et l'anthroposophie désire comprendre cette force, et aider à ce développement.

J'aurai tenté dans ces conférences de vous montrer comment l'anthroposophie peut féconder la philosophie, la cosmologie et la

connaissance religieuse. Bien entendu, connaissance religieuse n'est pas religion. La religion, on peut la vivre aussi en s'ouvrant sans réserves par le cœur à tout ce que révèle la connaissance intuitive. Par le renouvellement d'une connaissance religieuse, les sentiments religieux peuvent donc être ainsi approfondis.

Je n'ai pu vous donner de toutes ces choses qu'une esquisse. Elles n'apparaissent nettement que lorsqu'on entre dans les détails. Si nous pouvions le faire, nous verrions apparaître dans tous leurs coloris, avec toutes les nuances possibles, ce que j'ai seulement esquissé. Nous aurions alors devant les yeux une image complète.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

**RUDOLF STEINER**  
(Extrait du catalogue)

*Écrits :*

Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation (coll. *La voie ouverte* n° 1).  
La science de l'occulte (coll. *La voie ouverte* n° 2/3).  
Théosophie — Connaissance suprasensible du monde et de la destinée de l'homme (coll. *La voie ouverte* n° 6).

*Cycles de conférences :*

Les fêtes cardinales et la respiration de la terre en une année.  
La communion spirituelle de l'humanité.  
Manifestations du karma.  
Le karma de la profession.  
L'Évangile de saint Jean (Hambourg, 1908).  
L'Évangile de saint Jean dans ses rapports avec les autres Évangiles (Kassel, 1909).  
L'Évangile de saint Matthieu.  
L'Évangile de saint Marc.  
L'Évangile de saint Luc.  
Le Cinquième Évangile.  
De Jésus au Christ.  
Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique.  
Quatre Imaginations cosmiques d'Archanges.  
Symptômes dans l'histoire.  
*Etc.*

*Catalogue général sur simple demande*



